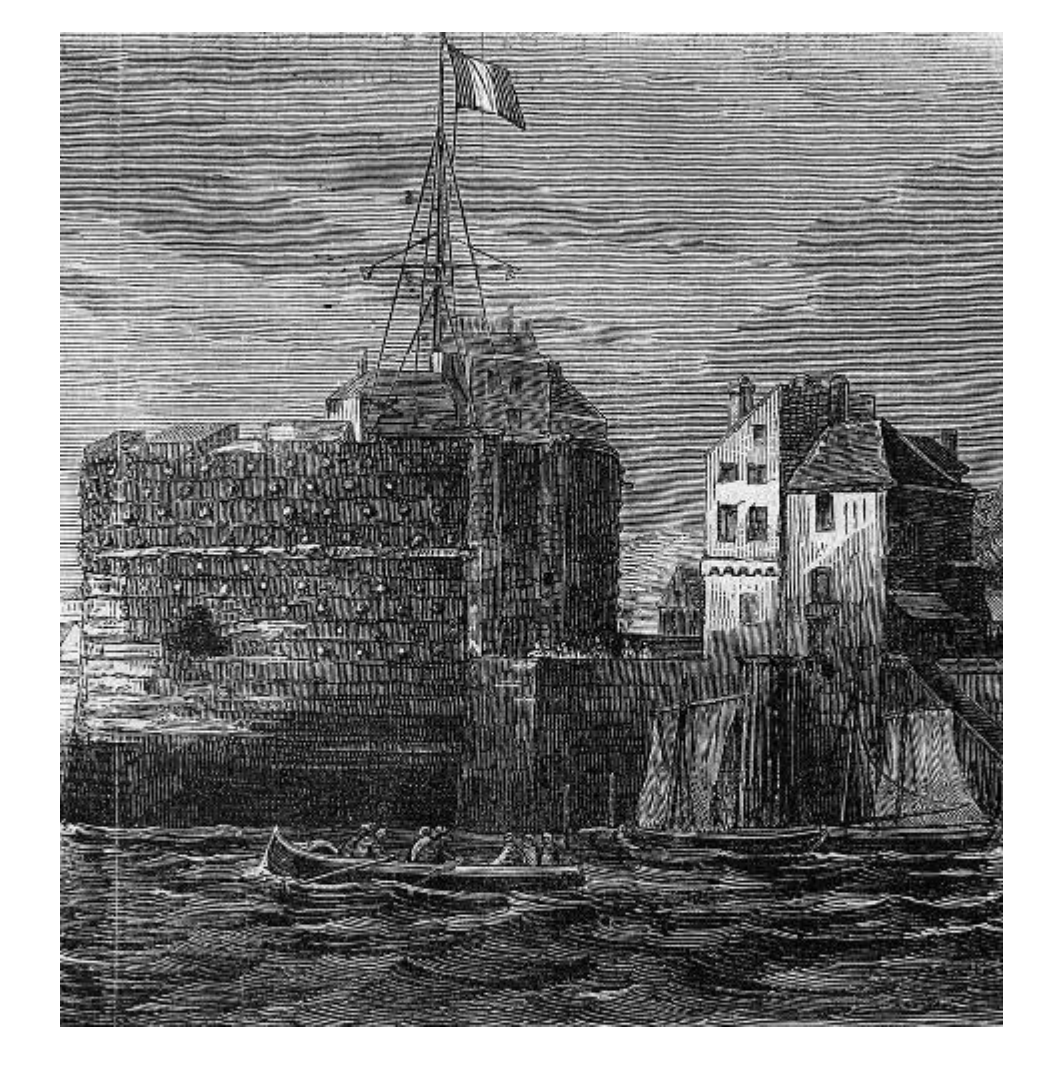
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Paul Dumanoir

LES OUBLIETTES DE LA TOUR FRANÇOIS IER

1868

Table des matières

Première Partie.

ÉVELINE

Livre Ier

La Cabane de Maître Guillaume.

I.
Noël de Mirache.

On était au commencement du mois de janvier de l'année 1642 ; dix heures venaient de sonner à l'église Notre-Dame ; la nuit était froide et la neige tombait avec abondance. De temps à autre, la lune, en se dégageant d'un épais nuage, éclairait d'un pâle rayon les toits blanchis des maisons.

Un silence de tombeau régnait sur toute la ville.

Le Havre, à cette époque, ne comptait guère plus d'un siècle. Ce n'était pas cette ville florissante que nous possédons actuellement ; sa marine ne possédait qu'un bassin, et son faubourg ne serait plus reconnaissable s'il fallait le comparer à celui de nos jours.

Cependant, en dépit du mauvais temps qu'il faisait ce soir-là, un homme, enveloppé dans un large manteau, suivait la Grande Rue Saint-Michel[1] et s'arrêtait de temps à autre

[1] Maintenant rue de Paris.

pour jeter un regard interrogateur autour de lui comme s'il craignait d'être suivi.

Ce personnage pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans ; il était de moyenne taille ; sa figure complètement cachée sous les rebords d'un large chapeau, et encadrée d'un collier de barbe roussâtre, avait une expression de basse cupidité ; ses petits yeux d'un gris clair, avait le regard de la fouine. Il y avait dans toute la personne de cet homme je ne sais quoi de honteux.

Après un quart d'heure d'une marche lente et mesurée, l'inconnu s'arrêta devant une petite cabane en planches, perdue dans la plaine en dehors des limites de la ville. Un faible rayon de lumière s'échappait entre les planches mal jointes de la porte.

Ici encore il s'arrêta une dernière fois pour promener un regard scrutateur autour de lui. On eût dit qu'il craignait de découvrir quelqu'un dans les sombres brouillards de la nuit.

— Je suis bien seul, murmura-t-il.

Après avoir prononcé ces mots, il s'avança vers la porte de la cabane et frappa plusieurs coups. Une minute s'écoula, puis une voix sortant de l'intérieur demanda :

— Qui va là ?

— Ouvrez, Guillaume Benoist, c'est moi.

Le sourd grognement d'un dogue troubla, pour un moment, le silence de la nuit, et l'étranger entendit la voix s'écrier d'un ton courroucé :

— Chut ! Mack, chut !

Un moment après, la porte tourna sur ses gonds.

— Êtes-vous seul, seigneur de Mirache ?

— Oui.

— Bien. Entrez.

Le visiteur promena un long regard dans la cabane.

— Diable, Guillaume, vous êtes mal meublé. On ne gagne donc pas d'argent dans votre métier.

Celui que le visiteur venait d'appeler Guillaume paraissait avoir cinquante ans, sa figure était hideuse à voir ; sa peau, d'un rouge de sang, était couverte de cicatrices, ses sourcils étaient roux et épais, et sous ses arcades on voyait briller un regard flamboyant. Cet étrange personnage, en dépit des rigueurs de la saison, était vêtu d'une chemise de grosse toile et d'un pantalon de drap noir usé.

Il était, du reste, en tout point digne de l'ameublement de son misérable logis, qui se composait d'un lit de bois peint sur lequel était étendu une vieille paillasse, une table de bois de sapin boiteuse, de mauvaises chaises et un vieux buffet, mais les planches servant de murailles, étaient couvertes de toutes sortes d'hiéroglyphes encadrés, et, çà et là, de quelques oiseaux desséchés ; une énorme chauve-souris, clouée sur le milieu de la porte, répandait une odeur fétide dans cette misérable cabane.

Le visiteur, après avoir regardé chaque objet avec attention, reporta son regard sur Guillaume Benoist.

— Où donc sont tes fourneaux ? demanda-t-il.

— Dans une petite pièce que j'ai à côté.

— Bien, très bien. À propos, cher Guillaume, sais-tu que tu deviens de plus en plus laid.

Un sourire presque imperceptible effleura les lèvres de Guillaume Benoist.

— Mais ce n'est point pour te dire cela que je suis venu, reprit Noël de Mirache ; j'ai un grand service à te demander.

— Parlez, je vous écoute, répondit respectueusement le maître du logis.

Noël de Mirache garda un moment de silence comme pour recueillir sa pensée, puis il ajouta d'une voix caressante :

— Tu sais toujours composer tes drogues, n'est-ce pas, mon cher Guillaume ?

Celui-ci fit un signe affirmatif.

— Très bien, j'ai besoin de quelque chose de violent. Tu seras bien payé.

Guillaume Benoist regarda fixement son visiteur.

— Je connais votre affaire. Je sais ce qu'il vous faut, dit-il.

Un sourire railleur plissa les lèvres du seigneur de Mirache.

— Je ne crois point à ta sorcellerie, répondit-il en haussant légèrement les épaules.

— Non, mais vous croyez à ma science, n'est-ce pas ?

L'autre fit un signe affirmatif.

— Alors c'est à l'empoisonneur et non au sorcier que vous avez affaire.

Noël de Mirache tressaillit.

— Tais-toi, dit-il d'un ton menaçant.

Puis il ajouta après un silence :

— Je ne voudrais pas te faire repentir d'avoir prononcé de telles paroles. As-tu ce qu'il me faut ?

— Oui, dit le sorcier, j'ai préparé ce qu'il vous faut, car je vous attendais cette nuit.

Malgré lui, le seigneur de Mirache ne put retenir un geste d'étonnement.

— Est-ce bien vrai ce que tu me dis là ?

— Je vais vous en donner la preuve.

Et le sorcier ouvrit son armoire, s'empara d'un petit paquet soigneusement enveloppé dans un papier blanc qu'il présenta à son visiteur.

— Lisez l'adresse, dit-il.

Noël de Mirache réprima une exclamation de surprise. Le paquet portait ces mots : « ***Au puissant seigneur de Mirache*** ».

— Par ma foi, tu dois être ami avec Belzébuth.

Le sorcier souriait.

— C'est bien ce qu'il me faut n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu es sûr de l'effet ?

— Parfaitement. Cela vaut mieux que les cachots de la grosse tour. Du reste, je vous affirme que je ne voudrais, pour rien au monde, être dans la peau du capitaine Georges.

Ces dernières paroles agitèrent violemment tous les membres du seigneur de Mirache ; un éclair sinistre traversa rapidement ses petits yeux.

— Malheureux ! fit-il, ne prononce jamais ce nom. Tu me connais.

Le sorcier l'interrompit :

— Soyez tranquille. Je sais trop bien ce qui m'arriverait. Je n'ai pas envie de pourrir dans le cabanon de D'Ausove.

— Très bien, Guillaume, je suis bien aise de t'entendre causer ainsi, reprit Noël de Mirache en s'adoucissant.

Il fouilla dans sa poche et prit une bourse qu'il présenta à Guillaume Benoist.

— Tiens, dit-il, et n'oublie pas que ta position est entre mes mains.

Le sorcier fit un signe affirmatif.

Le seigneur de Mirache fit quelques pas vers la porte, il allait s'éloigner. Une pensée subite l'arrêta.

— Voyons, puisque tu connais tant de choses, peux-tu me dire où se trouve en ce moment le capitaine Georges ?

Guillaume Benoist tressaillit et garda le silence.

Noël de Mirache fronça les sourcils ; puis il ajouta d'une voix ferme :

— Qui donc t'a dit mon secret ?

— Ma science.

— Alors interroge ta science.

Le sorcier parut se recueillir un moment.

— Voyons, parleras-tu ! s'écria Noël de Mirache d'un ton impérieux.

— Si je vous disais que c'est moi le capitaine Georges, vous ne me croiriez point, n'est-ce pas ?

Un affreux sourire, en entr'ouvrant ses lèvres, ajouta je ne sais quoi d'horrible à sa laideur.

Le seigneur de Mirache frappa violemment du pied la terre humide de la cabane.

— Ne vous impatientez pas, reprit vivement l'étrange personnage ; je sais parfaitement que l'affreux Guillaume, le sorcier de la plaine, comme disent les Havrais, ne peut ressembler au beau capitaine Georges qui, en ce moment, se promène rue Françoise[2], sous les fenêtres de la séduisante Éveline de Carvelle.

La figure de Noël de Mirache se couvrit de petites taches jaunâtres qui ajoutèrent je ne sais quelle expression sinistre à la couleur rouge de sa peau.

— Oh ! me débarrasser de cet homme, murmura-t-il.

[2] Maintenant rue de la Gaffe.

Un sourire singulier passa rapidement sur les lèvres du sorcier qui ajouta après un moment :

— Vous avez pour vous le vieux seigneur de Carvelle. Vous êtes puissant.

Noël de Mirache l'interrompit :

— L'aime-t-elle ?

— Oui.

— Et lui ?

— Oh ! il donnerait, pour elle, la dernière goutte de son sang !

En prononçant ces paroles, la voix du sorcier devint passionnée. Sa figure changea subitement, son regard brillait comme une lumière dans un antre.

Noël de Mirache, lui, le regardait avec surprise. Il semblait éprouver un étrange désir de le questionner. Son incrédulité disparaissait peu à peu pour faire place à la confiance.

— Ainsi, tu m'assures qu'elle l'aime ?

— Oui ! Ils s'adorent.

— Sait-il qu'elle partage son amour ?

— Il en a la preuve.

Le seigneur de Mirache frissonna. Il posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements, puis saisissant vivement la main du sorcier qu'il serra avec force, il ajouta avec autorité :

— Peux-tu jurer ce que tu viens de me dire ?

— Je le jure ! dit Guillaume Benoist.

— Ah ! tu dis qu'elle a été assez faible pour…

Ici Guillaume Benoist l'interrompit, d'une voix éclatante. Le misérable semblait avoir grandi de six coudées, sa figure devint presque resplendissante :

— Qui ose parler ainsi ! Éveline, la douce Éveline est un ange. Elle ! Oublier son honneur ! Mensonge ! Mensonge ! La rose n'est pas plus fraîche que le beau front de cette enfant. Le soleil après une matinée d'orage n'a pas le rayonnement de son sourire. Ses yeux ont une âme. Sa voix argentine est plus mélodieuse que le son de la harpe. Quel frémissement dans la contemplation de sa beauté. On sent comme un rayonnement céleste autour de son front. Oh ! ses cheveux blonds, ses mains, ses petits doigts rosés, ses lèvres humides, son regard qui échauffe l'âme, sa voix qui rend fou, son sourire qui énivre !

À ces derniers mots, la voix de Guillaume Benoist devint frémissante et passionnée :

— Éveline de Carvelle ! Mais c'est un rêve dans le ciel ; c'est l'amour, c'est la joie, c'est un baiser sans fin !

Pendant qu'il parlait, le seigneur de Mirache le regardait avec une admiration mêlée d'étonnement ; quand il eut fini, il s'écria avec une expression de joie :

— Je te crois, Guillaume, je te crois ! Si tu savais combien tes paroles me font du bien !

Le sorcier répondit en souriant :

— Je suis très aise de vous procurer un instant de bonheur. La vie est si douloureuse.

En prononçant ces paroles, la figure de Guillaume Benoist était redevenue régulièrement calme, c'est-à-dire hideuse.

— Que veux-tu dire ? demanda vivement le seigneur de Mirache.

— Rien ; mes paroles ne sont point pour vous. Le destin ne peut rien sur votre puissance.

— Tu crois ? fit Noël de Mirache d'un ton satisfait.

Le sorcier fit un signe affirmatif.

Il y eut un moment de silence. Le gentilhomme paraissait en proie à une profonde rêverie ; ses yeux qui se tenaient fixés sur la terre humide de la misérable cabane, se relevèrent lentement, et son regard s'arrêta sur la figure de son interlocuteur.

— Guillaume…

Il s'arrêta, parut hésiter un moment, puis il ajouta d'une voix basse :

— Crois-tu qu'elle m'aimera jamais ?

L'autre répondit d'un ton résolu :

— Non, jamais.

— Ah ! fit Noël de Mirache en tressaillant.

Et le gentilhomme, naguère si hautain, joignit ses mains comme s'il allait prier Dieu, et regarda l'étrange sorcier avec un regard douloureux.

— Vous êtes laid, dit froidement Guillaume Benoist, vous avez quarante-cinq ans.

— Ma fortune est immense.

Le sorcier eut un éclat de rire.

— Ah ! seigneur de Mirache, avez-vous donc si vite oublié ce que je viens de vous dire sur Éveline de Carvelle ?

— Mais tu la connais donc ! s'écria le gentilhomme en lui saisissant le poignet.

— Peut-être.

— Misérable ! tu veux donc me rendre fou. Prends garde. Tu sais qu'à l'époque où nous sommes, notre sire Louis XIII n'aime pas les gens qui exercent ton ignoble métier.

— Oui, mais vous continuerez de m'accorder votre protection, dit simplement Guillaume Benoist.

— Je te ferai envoyer à la Grosse Tour, misérable !

Cette menace, – terrible à l'époque où se passe notre histoire – ne fit même pas sourciller le sorcier. Ce fut d'une voix parfaitement calme qu'il répondit :

— Vous aurez besoin de moi.

Il se pencha vers l'épaule de son interlocuteur et lui parla à l'oreille. À mesure qu'il parlait, un changement complet s'opérait dans la physionomie de Noël de Mirache ; ses yeux reluisaient ; tout son corps frissonnait, mais de joie, car il souriait.

— Tu feras cela, toi ? dit-il en accentuant lentement le dernier mot.

Le sorcier fit un signe de tête.

— Si tu réalises ta promesse, je te donne ma parole que ta fortune est faite. Adieu donc, il se fait tard et l'on m'attend.

Quelques instants après, le seigneur de Mirache quittait la cabane du sorcier qui, debout sur le seuil de la porte, le regardait s'éloigner en murmurant :

— Quelle serait ta rage si tu savais qui je suis !

II.

L'Oncle et la Nièce.

À l'époque où se passe cette histoire, la maison portant le numéro 19 de la rue de la Gaffe, anciennement rue Françoise, était une belle et vaste maison de 4 étages, appartenant à M. de Carvelle.

C'était un petit vieillard de soixante-dix ans, d'un caractère joyeux, mais d'une opiniâtreté de Breton ; il vivait en compagnie de sa nièce, Éveline de Carvelle.

Éveline de Carvelle était orpheline ; elle avait dix-huit ans ; elle était d'une angélique beauté. Ses grands yeux bleus, d'une douceur indéfinissable, avaient un regard qui vous pénétrait jusque dans l'âme ; son front rayonnant de fraîcheur, encadré de longs cheveux blonds soyeux, semblait entouré d'une auréole divine ; sa bouche petite, ses dents blanches, ses lèvres rosées étaient d'une pureté régulière. Quand elle souriait, on croyait voir le ciel. Tout en elle respi-

rait je ne sais quel parfum que la pudeur seule répand autour de la jeune fille. On eût dit un ange perdu sur la terre.

Cette enfant de dix-huit ans était toute la joie de ce vieillard septuagénaire qui semblait se réchauffer aux rayons de sa beauté comme au brillant soleil d'un jour d'été. Il appelait sa nièce la « Petite » du ton le plus naturel du monde. Quand il la voyait triste, il imaginait toutes sortes de distractions pour essayer de chasser sa mélancolie. En dépit de ses soixante-dix ans, il se croyait le plus heureux du monde. On le voyait quelquefois, dans l'après-midi, donnant le bras à la jeunefille, traverser d'un pas alerte le marché de Canibal[3], prendre la Grande Rue Saint-Michel et aller se promener autour des remparts. En marchant, il se retournait quelquefois pour jeter un regard formidable aux jeunes étourdis qui se faisaient un devoir de suivre la belle Éveline.

Parmi ces nouveaux Don Juan à duvet, il avait remarqué un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, portant l'uniforme de capitaine. C'était celui qui paraissait le plus acharné des adorateurs de sa nièce, il avait remarqué, en outre, que celle-ci ne paraissait nullement contrariée de l'éternelle présence de ce « Monsieur ». De là, une profonde antipathie pour le jeune capitaine.

Or, le lendemain de la scène que nous venons de raconter plus haut, M. de Carvelle était assis au coin de la cheminée de son salon où brûlait un grand feu ; à quelques pas de lui, se tenait Éveline dont la figure pâle et sérieuse paraissait cacher une profonde souffrance. Le regard du vieillard qui,

---

[3] Actuellement place du Marché.

depuis un moment, se tenait fixé sur la flamme du foyer se tourna vers la jeune fille.

— À quoi penses-tu donc, chère enfant ? lui dit-il avec bonté.

— Oh ! rien, fit-elle.

— On dirait que tu souffres, tu es pâle.

— Je t'assure que je n'ai rien.

Le vieillard fit rouler son fauteuil tout près d'elle et ajouta en lui prenant la main :

— Je te dis que tu as quelque peine. Voyons, chère petite, confie-moi ton chagrin.

Elle garda le silence.

Il ajouta d'une voix tendre :

— Est-ce que tu n'as plus confiance en moi ?

— Que dis-tu donc ? murmura-t-elle.

Son œil bleu devint humide. Elle cacha sa belle tête sur la poitrine du vieillard, peut-être pour lui dérober la vue d'une larme qui tremblait sur ses longs cils.

— Tu souffres, petite, répéta-t-il en posant un baiser sur ses blonds cheveux. Est-ce que je t'ai fait de la peine ? As-tu éprouvé quelques contrariétés ? Mais parle donc, ma chère enfant.

Comme elle ne répondait point, il ajouta :

— Bon, je sais. Gageons que j'ai deviné.

Elle le regarda avec doute.

— Oui, oui, je te dis que j'ai deviné.

Elle remua la tête et un triste sourire entr'ouvrit ses lèvres.

Le vieillard ajouta :

— Tu m'en veux de ce que nous n'avons point fait notre promenade habituelle aujourd'hui. Tu regrettes, sans doute, de ne pas avoir vu ton beau soldat.

Une vive rougeur colora le front de la jeune fille ; tout son corps frissonna.

— Tais-toi, fit-elle d'une voix émue.

Le vieillard poursuivit sans remarquer l'émotion qu'il venait de faire naître dans le cœur de sa nièce.

— Est-ce que, par hasard, tu aimerais ce jeune faquin. Toi, la riche héritière d'un de Carvelle, donner ton cœur à un semblable jeune homme. Un faquin !

— Tu es injuste, cher oncle, dit la jeune fille.

— Hein ? Tu dis ? fit Monsieur de Carvelle en fronçant les sourcils.

Éveline le regarda avec une expression de douceur qui parut remuer profondément le cœur du vieillard.

— Je dis que tu es injuste envers Monsieur Georges.

À peine ce nom était-il échappé de ses lèvres qu'elle comprit la faute qu'elle venait de commettre.

— Ah ! tu connais son nom. Très bien, mademoiselle, très bien.

Et le vieillard redevint soucieux. Elle essaya de le caresser :

— Voyons, dit-elle, embrasse-moi.

L'oncle ne bougea pas.

— Ah ! tu me refuses un baiser… bien, Monsieur. Très bien. Et moi qui voulais vous confier un secret.

Sa voix était douce et elle souriait en causant. L'éclat de son sourire donnait je ne sais quelle expression de béatitude à la figure du vieillard. On eût dit un rayon de soleil caressant l'ombre.

— Quoi ? fit-elle après un moment, tu refuses ma confiance.

Ses bras entourèrent le cou du vieillard qui frissonna.

— Père ! murmura-t-elle.

Ce mot parut le bouleverser complètement, sa figure devint rayonnante.

— Père ! répéta-t-elle.

Elle connaissait le magique pouvoir que ce nom exerçait sur le caractère de son oncle.

— Parle, cher enfant, dit M. de Carvelle en posant un baiser sur le front de sa nièce.

— J'aime…

Elle fut interrompue par la voix d'un domestique qui annonça :

— Monseigneur Noël de Mirache, comte de Chéret.

Ce nom fit tressaillir Éveline.

— Venez donc, cher comte, dit M. de Carvelle en s'avançant au-devant du nouvel arrivant.

— Je vous dérange peut-être, dit Noël de Mirache en marchant vers le canapé où était assise Éveline.

— Vous moquez-vous ? répondit le vieillard en présentant un siège à son visiteur.

— Comment se porte Mademoiselle Éveline ? demanda le seigneur de Mirache qui s'inclina devant la jeune fille.

— Je vous remercie, je me porte très bien, murmura Éveline.

— Oui, dit Monsieur de Carvelle, nous étions en scène de discussion.

— Ah ! fit Noël de Mirache.

Il ajouta en regardant fixement la jeune fille :

— Vous êtes peut-être trop sévère, mon cher de Carvelle. N'est-ce pas, mademoiselle ?

La jeune fille murmura quelques paroles inintelligibles.

— À propos, cher Monsieur de Carvelle, vous ne pourriez vous faire une idée de la rencontre que je viens de faire.

— Ma foi non, cher comte.

— Je n'en reviens pas, murmura Noël de Mirache comme s'il se parlait à lui-même, quelle étrange chose le hasard.

— Qu'avez-vous donc vu ? demanda le vieillard intrigué.— Le neveu du fameux Aignan Leconte[4], le célèbre misérable de 1578.

— Le neveu d'Aignan Leconte ! s'exclama Monsieur de Carvelle.

— En personne, répondit Noël de Mirache.

— Que diable peut faire au Havre le parent d'un tel misérable ?

— Eh ! eh ! fit le comte de Chéret, le gaillard est, par ma foi, assez heureux. Il porte les épaulettes de capitaine.

Éveline tressaillit.

— Comment ? s'écria Monsieur de Carvelle, vous dites qu'il est capitaine ?

— Oui mon cher.

— Mais je ne vois rien d'étonnant… hasarda Éveline.

— Comment, interrompit Noël de Mirache, vous admettez une pareille monstruosité ?

— Si l'oncle était un misérable, le neveu peut être un honnête homme.

— C'est vrai… approuva M. de Carvelle.

---

[4] Aignan Leconte réfractaire fut tué en 1578 d'un coup de pistolet et pendu la tête en bas aux créneaux de la Grosse Tour.

— Vous avez peut-être raison, mademoiselle, ajouta hypocritement le seigneur de Mirache, cependant vous avouerez que c'est un héritage tristement célèbre. Et la preuve…

En prononçant ce mot, il regarda fixement la jeune fille et ajouta en appuyant sur chaque syllabe :

— La preuve, c'est qu'il n'ose se faire appeler autrement que le capitaine Georges.

— Oh ! fit la jeune fille.

Elle posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements ; sa figure était affreusement pâle.

— Qu'avez-vous donc ? demanda vivement le comte de Chéret.

— Je ne sais, balbutia-t-elle.

Le vieillard jeta un regard inquiet sur sa nièce. Le nom du capitaine Georges lui revint à la mémoire. Il se rappela la confidence de la jeune fille.

— Pauvre enfant, murmura-t-il.

Puis il ajouta en lui prenant les mains qu'il pressa avec force :

— Retire-toi, ma fille.

Éveline le remercia par un doux regard.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur le comte, dit-elle, j'éprouve, en ce moment, une légère indisposition qui, je l'espère, n'aura pas de suite.

— Peut-être ai-je eu tort de prononcer devant vous le nom d'un pareil bandit ? dit-il en souriant.

La jeune fille releva la tête ; son regard rencontra celui du seigneur de Mirache.

— Cela m'est parfaitement indifférent, répondit-elle d'un ton ferme.

Et elle quitta le salon sans même répondre au profond salut du gentilhomme qui la regardait avec un regard de damné.

Quand la porte se fut refermée sur les deux hommes, Éveline laissa échapper un douloureux soupir.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi, murmura-t-elle d'une voix faible.

Un moment après, elle était dans sa chambre agenouillée devant un crucifix de bois. Elle priait à voix haute et l'accent de sa voix résonnait dans le silence comme un murmure plaintif.

— Ô mon Dieu ! disait-elle, prenez pitié de moi, ayez pitié de lui. Pardonnez-moi mon amour. Protégez-le ; c'est un noble cœur. Est-ce ma faute si je l'aime ? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez fait naître cet amour dans mon cœur ?

Ses grands yeux se relevèrent sur le crucifix, une larme voila sa paupière, puis elle ajouta d'une voix frémissante :

— Georges, mon pauvre Georges, lors même tu serais le parent de ce malheureux soldat, je t'aimerai, je t'aimerai toujours !

En ce moment il lui sembla entendre le bruit d'un soupir. Elle crut avoir mal entendu et ajouta :

— Quel rêve j'avais formé, quelles illusions berçaient mon pauvre cœur ? Hélas ! mon oncle m'aime jusqu'à l'idolâtrie, mais consentira-t-il jamais à me réunir à toi ? J'ai des étranges pressentiments. Le regard du comte de Chéret m'épouvante, sa puissance me fait craindre pour tes jours, mon pauvre bien-aimé. Mon Dieu, prenez pitié de nous !

— Oh ! dit-elle encore après un silence, pourquoi cet homme est-il toujours sur notre passage ? Quelle fatalité me poursuit ? Est-ce qu'on a le droit de me disputer mon cœur ? Georges, mon cher Georges ! Si l'on savait comme je t'aime. Toi-même tu ne sais pas jusqu'à quel point je t'aime. Mon Dieu, m'aimera-t-il toujours ?

— Je le jure ! dit une voix qui fit tressaillir la jeune fille.

Et un homme se montra derrière elle.

III.

Le capitaine Georges.

Chose étrange ! mademoiselle de Carvelle n'éprouva aucune crainte. La seule chose qu'elle éprouva, ce fut une exclamation de surprise bien facile à comprendre si l'on considère cette brusque manière de se présenter.

— Comment, Georges, vous ici ? dit-elle en se relevant avec précipitation. Vous m'avez entendu ?

L'étranger était un beau garçon de vingt-huit ans ; une épaisse forêt de cheveux noirs frisés encadrait admirablement bien sa figure d'une parfaire régularité. Il portait le

simple costume d'un bourgeois, mais sa démarche empreinte de noblesse annonçait une certaine habitude du commandement. En un mot, c'était le vrai type du soldat, mais pas celui que nous coudoyons actuellement dans les rues de la ville. Celui dont nous parlons était simple, brave, affable, fier, mais non dédaigneux ; l'autre est précisément le contraire ; le premier marche inaperçu ; le second semble dire : « Considérez la finesse de ma taille ». Le capitaine Georges était admirablement taillé, mais naturellement, sans corset.

Ceci dit, nous continuons :

Georges la regardait avec un regard chargé d'amour.

— Oui, chère Éveline, je vous ai entendu, répondit-il. Votre aveu me comble de joie.

Confuse et tremblante elle le regardait en souriant ; et son cœur battait avec précipitation. Elle ne songea même pas à lui demander comment il avait fait pour parvenir dans sa chambre. Ils s'aimaient. Cela lui sembla une chose toute naturelle.

— Georges, dit-elle après un moment de silence, pourquoi m'avoir caché votre parenté avec le malheureux soldat réfractaire ?

La belle figure du jeune homme se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Qui donc vous a dit cela ? demanda-t-il.

Comme elle gardait le silence, il ajouta d'une voix pleine d'émotion :

— Éveline, ma bonne Éveline, pardonnez-moi de ne point vous avoir fait part de ce terrible secret. Oui, je suis le capitaine Georges Leconte. Aignan Leconte, le malheureux soldat, était mon oncle. Avez-vous le sot préjugé du monde ? Votre amour s'effacera-t-il parce que le frère de mon père était un misérable ? un misérable !

À ce mot prononcé avec une accentuation poignante, la voix du jeune homme devint frémissante :

— Ah ! voilà le mot que j'entendrai sans cesse. Quel avenir ? Et c'est vous qui me parlez ainsi.

Il la regarda. Elle souriait d'amour.

— Taisez-vous donc, dit-elle.

Il poursuivit avec douceur :

— Non, je veux vous dire mon rêve. Il faut que vous sachiez que le misérable neveu d'un pendu a osé caresser l'espoir de posséder la noble demoiselle de Carvelle. Éveline, il y a six ans que je vous connais ; vous aviez douze ans, j'en avais dix-huit ; vous étiez riche, aimée, admirée, j'étais pauvre, conspué, misérable. J'ai rampé, je me suis courbé, j'ai ployé le dos pour arriver jusqu'au grade que je possède dans l'armée. Si vous saviez comme j'ai souffert ! que de pleurs j'ai versés. Que de nuits sans sommeil en pensant à vous. Quelle tristesse ! Quelle rage ! quel rêve !

— Georges ! Georges ! murmura Éveline en posant la main sur son cœur.

Il s'avança près d'elle et lui prit la main.

— Mais tu m'aimes, n'est-ce pas ?

Elle frissonna.

— M'aimes-tu ? répéta-t-il.

Un mot semblable à un « oui » s'échappa de ses lèvres.

Ils s'admirèrent pendant un moment.

Quelle joie remplissait le cœur du jeune homme en plongeant son regard dans les yeux de la jeune fille. Comme son cœur tressaillait sous sa large poitrine. L'avenir lui parut un rêve semé de fleurs.

— Je t'aime ! je t'aime !

Ce cri, qui semblait sortir du fond de son âme, troubla profondément Éveline. Elle eut comme un éblouissement ; ses yeux se voilèrent ; elle appuya sa tête sur la poitrine de Georges en murmurant :

— Je t'aime, mon Georges !

Cette parole lui fit une telle impression de joie qu'il se figura voir un rayonnement céleste autour d'elle, dans la chambre, éclairée seulement par la clarté d'une lampe.

Cette extase dura un moment qui lui parut une seconde. Puis elle ajouta en changeant de ton comme pour se remettre de son trouble :

— À propos, Monsieur, connais-tu le seigneur de Mirache ?

Ce nom rappela le jeune homme à la réalité.

— Ah ! pourquoi me rejeter sur la terre lorsque j'étais dans le ciel ? Tu disais ?…

— Connais-tu Noël de Mirache ?

— Oui, répondit-il en tressaillant involontairement.

— Tu devrais te méfier de cet homme.

Puis elle ajouta avec assurance :

— Sois sans crainte, va, je veillerai sur toi.

Ces paroles firent sourire le capitaine Georges.

— Mais, dis-moi, reprit-elle encore en changeant de ton, comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ?… Savez-vous, Monsieur, que vous venez de commettre une bien vilaine action ?

— Que tu dois pardonner, interrompit-il vivement.

— Nous verrons après. Voyons comment.

Il ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Je me suis glissé dans l'escalier sans être vu des domestiques.

— Que c'est vilain, fi donc ! Monsieur…

— Éveline !

L'exclamation était un reproche, la réponse fut une prière, puis il poursuivit :

— J'avais absolument besoin de me convaincre de ton amour.

— Méchant. Tu en doutais donc ? Moi, qui pour te voir, trompe la confiance de mon oncle.

En ce moment l'aboiement d'un chien résonna dans le silence de la nuit. Le capitaine Georges se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit et regarda dans la rue.

— Mack ! Mack ! dit-il en essayant de sonder du regard la profondeur des ténèbres.

Le chien aboya d'une manière plus bruyante.

— C'est bien, Mack, va-t'en.

Le chien répondit par un grognement de joie, puis tout rentra dans le silence.

Le capitaine Georges referma la fenêtre et s'avança vers Éveline :

— À demain, dit-il en lui prenant la main.

— Où vas-tu ? lui demanda la jeune fille.

Elle le considéra pendant un moment avec inquiétude et ajouta d'une voix empreinte de tristesse :

— Je ne comprends rien à ce qui vient de se passer. Georges, tu me caches quelque chose. Ta vie me semble entourée d'un étrange mystère. Quel secret me caches-tu ?

Georges répondit en essayant de sourire :

— Ne t'afflige pas ainsi, ma chère Éveline, ce qui vient de se passer n'est que très naturel. N'ayant pas le moyen de me payer un domestique, mon chien, que j'ai bien élevé ainsi que tu viens de le voir, m'annonce qu'il y a des amis qui m'attendent. Bonne nuit, chère Éveline, tu peux dormir confiante. Seulement, pense à ton pauvre Georges.

Il posa ses lèvres sur son front et ajouta :

— Prie Dieu de nous réunir.

Un moment après, Éveline, appuyée sur la balustrade de la fenêtre, essayait de revoir encore une dernière fois la silhouette de son bien-aimé.

IV.

De grand Seigneur à Seigneur ordinaire.

Revenons maintenant à M. de Carvelle que nous venions de laisser en compagnie de Noël de Mirache, comte de Chéret. À peine la porte du salon se fut-elle refermée sur Éveline que Noël de Mirache prit un siège et vint s'asseoir à côté du vieillard.

— Mon cher de Carvelle, dit-il après un moment de réflexion, j'ai une chose importante à vous communiquer.

— Parlez, dit le vieillard.

— Vous devez vous rappeler, il y a quelque temps, je vous fis part du vif désir que j'éprouvais à rentrer dans votre famille.

Le vieillard tressaillit. Néanmoins, il eut la force de cacher son émotion au seigneur de Mirache.

— Je me souviens, dit-il.

Noël de Mirache poursuivit :

— Vous paraissiez même approuver ma demande, en me faisant, toutefois, observer que votre nièce était bien jeune.

M. de Carvelle fit un signe affirmatif.

— Elle a dix-huit ans aujourd'hui.

Il s'arrêta, parut hésiter un moment.

L'image d'Éveline lui passa devant les yeux. Il frissonna du désir de la posséder.

Ce fut d'une voix tremblante qu'il ajouta :

— Elle a dix-huit ans. Vous pouvez la marier. Je vous demande sa main.

— Vous ?

Cette interrogation, faite avec étonnement, parut surprendre le seigneur de Mirache.

— Certainement, moi ! cela vous surprend. Est-ce que vous éprouveriez quelque répugnance à ce que votre nièce s'appelât la comtesse de Chéret ?

— Pouvez-vous penser cela, dit vivement Monsieur de Carvelle.

Il se fit un moment de silence. Ce fut le seigneur de Mirache qui l'interrompit d'un ton railleur :

— À quoi pensez-vous donc, Monsieur de Carvelle ?

— À la surprise que cette brusque demande causera à ma nièce.

Noël de Mirache eut un sourire étrange.

— Si je vous disais que cette demande ne l'étonnera pas. J'ai, du reste, un moyen fort simple d'obtenir son consentement.

Cette fois le vieillard ne put retenir une exclamation de surprise.

Le seigneur de Mirache ajouta d'un ton convaincu :

— Je garantis ce que j'avance.

— Je veux bien vous croire, dit le vieillard avec doute.

— Ainsi, vous lui ferez part de ma demande.

— Bien. Que faudra-t-il ajouter pour la décider, dans le cas où elle ferait des objections ?

— Vous lui remettrez ceci.

Et il remit une lettre au vieillard.

— Diable ! fit Monsieur de Carvelle en lisant l'adresse, qui penserait jamais que ce simple papier aura la vertu d'accomplir un mariage ?

Il était presque souriant.

— Ne raillez pas, dit Noël de Mirache.

Le vieillard s'inclina.

— Voyons, vous avouerez avec moi que le doute m'est permis dans une semblable circonstance, car enfin, si je lui défendais de vous épouser.

— Oui, mais vous ne ferez point cela, mon cher de Carvelle, dit Noël de Mirache d'un ton où perçait une légère nuance de menace.

— Certainement non. Mais enfin s'il m'en prenait la fantaisie.

Le comte de Chéret ne répondit point.

— Mais rassurez-vous, poursuivit le vieillard, l'alliance que vous me proposez est trop à notre avantage pour que je puisse la refuser.

— Ne parlons pas de cela.

— Mais au moins, aimez-vous ma nièce ? demanda le vieillard en plongeant son regard dans les petits yeux de son interlocuteur.

Cette demande, faite aussi brusquement, fit bondir le cœur du comte de Chéret.

— Si je l'aime ? Dites-vous. Si je l'aime ! s'écria-t-il d'une voix tellement passionnée que le vieillard ne put s'empêcher de frissonner. Mais demandez plutôt à l'aveugle s'il aimerait à voir le jour. Ah ! vous ne savez pas quel volcan brûle mon cœur ! quel frisson agite mon être quand je vois ses mains, son front, ses yeux, ses cheveux blonds. La posséder, lui parler, voir son sourire, entendre sa voix, mais je donnerais mes trésors que j'ai amassés avec l'avidité d'un usurier, la soif d'un avare, je donnerais mon rang, ma vie, je trahirais mon Dieu ! je trahirais mon roi. Ah ! vous me demandez si je l'aime !

Un profond silence suivit cette exclamation.

Puis M. de Carvelle reprit la parole :

— Mais enfin, si ma nièce ne vous aimait pas, car vous…

Il s'arrêta devant la farouche expression du regard de Noël de Mirache.

— Si elle me trouvait trop laid et trop vieux, n'est-ce pas ? J'achève votre pensée.

Le regard, le ton, l'accent, fit frissonner le vieillard. Il connaissait, depuis longtemps, la méchanceté, le caractère, l'avarice du seigneur de Mirache ; le crédit qu'il jouissait à la cour du roi Louis XIII était incontestable. Il pensa à Éveline, elle si douce, si bonne, si confiante, liée à un tel misérable. C'était mettre l'ange dans les bras du démon ; réunir le Ciel avec l'Enfer. Noël de Mirache comprit ou plutôt devina les sombres pensées qui flottaient dans le cœur du vieillard.

— Si vous saviez comme son amour me changerait ! s'écria-t-il avec exaltation.

— Je lui ferai part de votre demande, dit froidement Monsieur de Carvelle.

Puis il ajouta après une pause et d'un ton qui annonçait une résolution inébranlable :

— Seulement je vous préviens que je la laisserai agir selon sa volonté.

— Parfaitement.

Le seigneur de Mirache se leva, puis il ajouta :

— À revoir, mon cher de Carvelle.

Le vieillard s'inclina.

— Surtout n'oubliez point de lui remettre ma lettre.

— N'ayez aucune crainte à cet égard.

Les deux hommes se séparèrent : l'un avec un regard chargé de tristesse ; l'autre avec un sourire rayonnant.

V.

Le grand Seigneur et le Misérable.

C’était précisément au moment où le seigneur de Mirache franchissait la porte de la maison de M. de Carvelle que l’aboiement du chien s’était fait entendre.

— Tiens, pensa le gentilhomme, voilà un gaillard qui n’a pas l’air facile. Ce drôle me rappelle le dogue du sorcier de la plaine.

À peine venait-il de formuler sa pensée qu’il vit un homme, pauvrement vêtu, s’avancer vers lui. Quand l’homme ne fut plus qu’à quelques pas, il s’écria :

— Parbleu, j’ai bien pensé, c’est Guillaume Benoist !

— Vous m’avez reconnu ? dit le sorcier.

— Par le diable, ton ignoble face est une de celles qu’on n’oublie pas.

Il était tellement confiant dans la réussite de son projet que sa joie le rendait insolent.

Le misérable s’avança tout auprès du grand seigneur. Il est juste de dire que si sa joie le rendait insolent, elle diminuait de beaucoup son orgueil. En toute autre circonstance il n’eût pas admis ce rapprochement.

Guillaume Benoist qui s’attendait à quelques dures paroles fut on ne peut plus surpris d’entendre le gentilhomme lui dire :

— À propos, tu sais, je n'aurai probablement pas besoin de ta drogue, mais je ne t'en remercie pas moins.

— C'était précisément cela que je venais vous dire.

— Toi ?

Le doute qui accompagna cet interrogatoire sembla froisser le sorcier dans sa science. Il répondit en appuyant sur le dernier mot :

— Oui, moi !

— Voyons, parlez !

— Vous n'avez point besoin de mon poison parce que je viens vous donner un autre moyen, moins compromettant, pour abattre votre ennemi.

— Ah ! Et quel est ce moyen ?

— C'est de profiter du secret que je vais vous confier.

Noël de Mirache fit un geste de surprise.

— Voyons, voyons, dit-il avec impatience.

— Je viens vous apprendre que le capitaine Georges est le neveu d'Aignan Leconte. Vous voyez que vous n'avez rien à craindre d'un tel malheureux.

— Je le savais. Mais toi, qui t'a dit cela ?

— Ma science. Ne savez-vous pas que je suis sorcier ?

— C'est vrai. Je commence à croire que tu es un homme précieux.

— Mais à propos, dit Guillaume Benoist après une légère hésitation, qui a pu vous confier ce secret ignoré de tout Le Havre ?

Noël de Mirache allait répondre. Une pensée subite l'arrêta. Il répondit d'un ton railleur :

— Puisque tu es devin, il faut interroger ta science.

Le misérable se mordit les lèvres. Il parut réfléchir pendant quelques instants puis il ajouta :

— Vous savez bien qu'il me faut les objets indispensables que je possède et qui sont restés dans ma cabane.

— Alors tu ne le sauras que fort tard, car je suppose que tu vas courir en ce moment avec quelques drôles de ton espèce.

Et le gentilhomme continua sa route.

— Oh ! je le saurai le nom du misérable ! s'écria intérieurement le sorcier.

Puis il disparut dans la nuit.

Livre II

La Grosse Tour.

I.

Les Trois monstres.

À l'époque où se passe cette histoire, Le Havre possédait trois tours. La première, la Grosse Tour du Havre, fut commencée en 1516 par Messire Guyon Leroy, sieur du Chillou, capitaine de Honfleur et vice-amiral de France ; la seconde, la Tour Vidame, fut élevée en 1562, au bout de la jetéedu Sud, par Jean de Ferrières, sieur de Maligny, vidame de Chartres[5] ; enfin la Tour d'Oise, construite en 1588 au commencement de la jetée du Sud-Est, près le ***Havre aux Bretons***, par André de Brancas, sieur de Villars, baron d'Oise, gouverneur du Havre-de-Grâce. Ces trois tours, éloignées l'une de l'autre d'une faible distance, avaient une expression formidable. On eût dit trois monstres géants défendant l'entrée de la ville.

---

[5] L'un des trente capitaines-députés de la conjuration d'Amboise.

La grosse Tour, construite en pierre de taille, faite par-dehors en demi-boulet et en pointes de diamants, avait une expression encore plus farouche. Lorsque la mer était agitée par la tempête, on voyait les lames se briser à sa base, et à travers les éclairs son dôme, garni de canons, apparaissait comme une bouche hideuse laissant voir ses dents.

En haut, la joie, le pas des sentinelles, les rires gais, les chants des soldats, plus bas les larmes, les gémissements, les soupirs étouffés des martyrs se tordant dans son flanc. On pourrait dire, qu'on nous passe l'expression, que ce géant difforme souriait d'en haut et pleurait d'en bas.

Que de confessions avaient dû entendre ces voûtes humides, ces murailles sombres !

Que de pleurs étanchés sur cette terre fangeuse dans la nuit des ténèbres !

Le cachot principal était formé de deux compartiments de vingt pieds de longueur sur autant de largeur. Cette grande salle avait communication avec deux cachots particuliers qui servaient à loger « les dangereux ». Les lourdes portes en fer de ces deux cachots, une fois refermées, devaient laisser l'impression qu'on éprouverait si l'on avait la connaissance de la tombe. Deux soupiraux très étroits s'élevaient d'en haut d'une manière inclinée, à travers une muraille épaisse.

Partout des fers, des grincements de verrous, une odeur infecte, un bruit confus, le murmure de la mer caressant les noirs cailloux de la sombre forteresse.

II.

L’âme de la Grosse Tour.

Cette tour, horrible, maudite, exécrée, avait pourtant quelqu’un qui l’aimait. Il s’était trouvé un être que les ténèbres de cette prison n’effrayaient pas ; les murailles que bien souvent les malheureux prisonniers frappaient du poing dans leur délire, recevaient parfois les caresses d’une main amie.

Le Quasimodo de cette prison avait quarante ans, il était petit, court, trapu ; sa grosse tête, presque chauve, était hideuse à voir ; quand il souriait dans les ténèbres, on croyait voir le démon ; ses yeux avaient un regard phosphorescent qui rendait l’illusion encore plus complète.

Depuis vingt ans, c’est-à-dire depuis l’âge de vingt ans, il était le gardien des malheureux prisonniers que la ***justice*** confiait à sa garde.

Il arrivait souvent qu’après l’incarcération d’un nouveau prisonnier à la grosse Tour du Havre, une bande de matelots du port et de gamins s’arrêtait devant la sombre porte. Un moment après, Jackar (C’était le nom du gardien) entr’ouvrait la lourde porte, regardait la foule avec un regard formidable, secouait sa large tête, et grognait quelques menaces inintelligibles.

On ne comprenait rien de ses paroles, mais l’expression de ses yeux suffisait à faire fuir les curieux. Il exerçait une surveillance active sur tout ce qui l’entourait ; le moindre bruit le faisait tressaillir. Descendre d’un bond les vingt-deux

marches conduisant aux cachots, ramper dans les étroits corridors, coller son oreille aux portes rouillées par l'humidité, écouter les soupirs des malheureux, quelle joie pour le misérable !

Tout son corps frissonnait.

— Ah ! Ah ! disait-il.

Et il courait d'une porte à une autre, écoutait, retenant sa respiration, riant quand une plainte de douleur arrivait jusqu'à son oreille.

Jackar était orphelin, il ne connaissait rien du monde ; en dehors de la tour, tout était ténèbres pour lui. Son jour à lui, c'était la nuit ; le soleil l'effarouchait, le monde le gênait. Pour le prisonnier, la grosse Tour était la machine que Jackar faisait savamment travailler. Le misérable mettait tout son talent à faire souffrir les malheureuses victimes que la haine lui confiait avec la même passion qu'un autre aurait mis à les soulager.

Sa nature méchante, son caractère féroce, sa laideur, son mutisme convenaient parfaitement à la place qu'il occupait. Dans les premiers temps de son arrivée à la grosse Tour, on lui recommandait quelquefois plus de surveillance pour les uns que pour les autres. Un « dangereux » arrivait. Le garde lui disait :

— On vous recommande une surveillance active. Vous devez en répondre sur votre tête, monseigneur vous en prévient.

Lui, secouait la tête d'une façon qui lui était habituelle lorsqu'il jugeait un ordre inutile et répondait :

— Bon. Je sais.

Ce « je sais », prononcé par lui, avait quelque chose de profondément mystérieux.Un jour, qu'on venait de lui amener un jeune prisonnier nommé Jean Cordo de Paro Crépée[6], qui avait été condamné, nous n'avons jamais pu savoir au juste pour quel crime, Jackar était debout, immobile sur la deuxième marche du tortueux escalier, réfléchissant, les yeux fixés sur la terre humide de la prison.Le bruit que firent les soldats en entrant lui fit relever la tête. Son regard tomba d'aplomb sur le prisonnier. La belle figure du jeune homme le fit tressaillir.

— Ah ! ah ! fit-il d'un ton de joie impossible à décrire.

Et d'un bond, il sauta à quelques pas pour livrer le passage de l'escalier. Le prisonnier, lui aussi, avait vu la hideuse figure du misérable.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme ? demanda-t-il avec un frémissement.

— Entrez, descendez, vous le saurez. Parbleu, c'est celui qui sera chargé de vous nourrir… Mais descendez donc, ajouta le soldat d'un ton rude.

Le jeune homme, dont le regard était toujours fixé sur l'horrible face du gardien, s'écria en essayant de repousser les deux gardes qui lui tenaient les bras :

— Non, non, jamais ! ce monstre me fait peur.

---

[6] Historique.

Cette épithète, au lieu d'offenser Jackar, lui fit éprouver un moment de joie qui se traduisit sur ses grosses lèvres par un horrible sourire. Il répéta encore :

— Ah ! Ah !

— Jamais ! jamais ! Jamais ! vociférait Jean Cordo de Paro Crépée en se débattant sous l'étreinte des soldats.

Les yeux de Jackar s'allumèrent et devinrent flamboyants ; tout son corps frissonna comme si l'on eût jeté un seau d'eau glacée sur son dos, son sourire s'éteignit subitement, ses lèvres se remuèrent, frémissantes ; d'un bond de tigre, il se retrouva sur la deuxième marche, dans la même position qu'il avait occupée quelques instants auparavant, mais sa figure, effrayante à voir, était presque collée contre celle du prisonnier.

— Oh ! mon Dieu ! Secourez-moi ! s'écria le malheureux en détournant la tête pour ne pas voir le misérable dont le souffle glacé passait sur sa figure.

— Ah ! Ah ! répéta Jackar pour la troisième fois.

D'un mouvement brusque et rapide comme la pensée, il arracha le malheureux des mains des soldats, le posa sur son dos comme un paquet et s'élança dans l'escalier :

— Diable ! quel gaillard, dit un soldat. Avez-vous vu quelque chose, vous, Joseph ?

— C'est un démon. Mais cela ne nous regarde pas. Puisqu'il vient de finir notre besogne, nous pouvons nous en aller.

— Pourvu qu'il ne l'étrangle pas. Pauvre garçon !

— Tais-toi, Joseph, reprit celui qui venait de parler, ces affaires-là ne nous concernent pas. Allons-nous-en.

Ils s'éloignèrent lentement.

III.

L'ivresse de Jackar.

Quand Jackar eut descendu la dernière marche de l'escalier, il traversa un étroit corridor, s'arrêta devant une porte qu'il ouvrit, et déposa son fardeau. L'endroit où ils se trouvaient était précisément la grande salle dont nous venons de parler au commencement de ce livre.

Le prisonnier, assis sur la dalle humide, regardait tout autour de lui sans pouvoir découvrir les objets que les ténèbres lui dérobaient. Jackar, lui, habitué à l'obscurité le contemplait, avec ivresse.

Au bout d'un moment, le regard du jeune homme rencontra le regard flamboyant de Jackar.

— Où suis-je ? dit-il.

Jackar éclata de rire.

— Ah ! C'est toi, misérable !

Le prisonnier se releva vivement et ajouta en se reculant avec dégoût :

— Quelle mission as-tu sur moi ?

Le gardien ne répondit point.

— Voyons parleras-tu, misérable ? Si c'est ma vie qu'il te faut, prends-la, mais vivement, car ta présence me gêne horriblement.

Un nouveau ricanement, plus bruyant encore que le premier, répondit seul à ces paroles.

Jean Cordo croisa ses bras sur sa poitrine et parut prendre une résolution subite.

— J'attends ! Seulement, je voudrais voir un peu ce qui m'environne, ou plutôt non, c'est inutile, je crains de rencontrer une nouvelle face comme la tienne.

Le jeune homme fit quelques pas en avant et allongea le bras pour chercher la muraille.

— Comme il fait froid ici, dit-il.

Sa main rencontra un anneau de fer scellé dans la muraille, le contact du métal le fit frissonner ; il ajouta :

— Un anneau ! bon ! Est-ce que vous allez m'enchaîner ?

La voix de Jackar répondit :

— Peut-être. Ça dépend. J'ai oublié de demander si l'on avait des ordres.

La voix du misérable avait une vibration étrange qui vous glaçait l'âme.

— Ah ! vous avez oublié de demander ...

Un rayon d'espoir traversa rapidement sa pensée. L'oubli du gardien pouvait, pendant une nuit, lui laisser la liberté de ses mouvements.

Jackar ajouta brusquement :

— Qu'est-ce que vous avez fait pour être ici ?

Jean Cordo de Paro Crépée parut hésiter un moment ; puis il répondit d'un ton résolu :

— Rien.

— Ah ! Ah ! fit Jackar.

Il fit quelques pas vers le jeune homme et posa sa large main sur son épaule.

— Il sera toujours temps d'agir autrement, dit-il. Venez !

— Où donc me conduisez-vous ?

Jackar, sans répondre, l'attira dans un coin du cachot.

En ce moment, un bruit semblable à un râlement arriva jusqu'aux oreilles du prisonnier.

— Qui donc est à côté ? demanda-t-il en tressaillant.

Jackar répondit froidement :

— C'est un vieux. Courbez-vous un peu.

Le jeune homme obéit sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Il est peut-être malade…Le geôlier lui passa un anneau au poignet droit.

— Ah ! vous m'enchaînez.

Il se laissa faire et ajouta avec intérêt :

— Mais vous ne pouvez le laisser ainsi. Il faudrait aller voir, peut-être a-t-il besoin de quelque chose ?

Jackar s'écria en semant dans ses phrases le ricanement affreux que nous lui connaissons.

Le jeune homme, adossé à la muraille, solidement enchaîné, écoutait avec horreur les paroles décousues et le ricanement résonnant sous la voûte du cachot comme un rire de démon :

— Besoin de quelque chose ? lui, le vieux ! Vous ne savez donc pas qu'il a plus de cinquante ans. Il y a quinze ans qu'il est ici. Quinze ans dans la grosse Tour, c'est un siècle ! Il a cinquante ans, vous lui en donneriez cent vingt ; sa figure est maigre, décharnée ; sa barbe blanche est longue comme la chevelure d'une femme ; il ne marche plus, il se traîne ; il y a six mois que j'ai reçu l'ordre de lui retirer ses chaînes. Je me demande pourquoi. Il est vrai qu'il n'a même pas la force de se tenir debout ; mais, c'est égal, la chaîne a bon genre. Vous verrez comme vous aurez le dos courbé dans une dizaine d'années d'ici.

À ces dernières paroles, le prisonnier sentit un froid glacial lui pénétrer jusque dans la moelle des os. Le lieu, l'heure, l'accentuation de l'étrange personnage, donnaient à cette scène, qui se passait entièrement dans les ténèbres, je ne sais quelle expression diabolique. Le prisonnier ne voyait rien de la taille de son interlocuteur, que ses yeux semblables à deux charbons.

Jackar poursuivit :

— Quel âge avez-vous ? Vingt-cinq ans. Dans dix ans, vous serez presque vieux ; vos cheveux seront presque gris, vos dents tomberont une à une comme les corolles d'une rose, vous deviendrez pâle, maigre, tous vos membres trembleront. Je vous dirai, jour par jour, le changement que

j'aurai remarqué dans votre personne. Je suis presque maître ici.

Ici Jackar s'interrompit, changea subitement de ton, et dit :

— À propos, vous n'y voyez pas, il est juste que je vous fasse connaître votre logement provisoire. Il alluma une lampe fumante et ajouta :

— Vous ne serez pas malheureux cette nuit. C'est tout ce que nous avons de mieux.

Le prisonnier promena un regard circulaire autour de lui, l'arrêta sur une porte pratiquée dans la muraille presqu'en face de l'endroit ou il se trouvait. Il allait répondre à la raillerie du gardien. La parole expira sur ses lèvres, tout son corps frissonna. Sur le seuil de cette porte, qui s'était ouverte sans bruit, il vit ramper une forme humaine.

Il regarda avec plus d'attention.

Il reconnut que cette forme était celle d'un homme. À la faible clarté que projetait la lampe, il distingua une barbe blanche, des bras amaigris presque nus, une figure de spectre, un regard terne.

L'homme, ou plutôt le spectre, venait de s'arrêter, immobile, les jambes allongées sur la dalle humide, ses bras, posés en arc boutant, fléchissaient sous le poids de son corps, et son regard fixe s'arrêta sur le gardien qui lui tournait le dos.

— Quoi donc, dit Jackar, vous ne dites rien. Est-ce que ce logement ne vous convient pas ; diable, vous seriez difficile. Je doute cependant que vous l'habitiez longtemps.

Le prisonnier garda le silence. Jackar poursuivit :

— Cette salle n'est guère habitée que par des jeunes étourdis qu'on m'envoie pour les corriger un peu. Qu'est-ce que vous diriez si vous étiez dans le cachot du vieux ?

Il s'arrêta court. Une voix connue venait de résonner à son oreille. C'était celle du vieillard qui, croyant qu'on l'avait surpris, répétait d'un ton suppliant :

— Grâce ! grâce ! grâce !

Jackar se retourna brusquement. Son regard tomba d'aplomb sur le malheureux avec une expression farouche.

Le vieillard répéta d'une voix lugubre.

— Grâce ! grâce ! je suis bien vieux. Je souffre, oh ! je souffre ! (Il y eut un silence accompagné d'un bruit étrange. C'étaient les dents du malheureux qu'on entendait claquer).

Un cri rauque s'échappa enfin de la poitrine de Jackar :

— Ah ! ah !

Il fit une pause comme pour donner à son émotion le temps de se calmer, puis il ajouta :

— J'ai donc laissé la porte ouverte.

Le vieillard fit un effort suprême, joignit les mains, regarda le misérable avec une expression de douceur indéfinissable et dit :

— J'ai bien froid, je tremble, je sens mon sang se glacer dans mes veines. Je n'ai plus de vêtements. Voyez. (Il montrait les lambeaux qui couvraient ses membres). Oh oui ! j'ai froid ! j'ai bien froid !

Il s'arrêta un moment comme épuisé par l'effort qu'il venait de faire, promena son regard craintif dans le cachot ; puis il poursuivit avec cet accent plaintif et triste qui n'appartient qu'aux malheureux :

— Si vous saviez comme on souffre quand on a le sang glacé. Et puis, il y a bien longtemps que je suis ici… peut-être vingt ans. Je suis arrivé le 22 septembre 1637. Il y a longtemps de cela, n'est-ce pas ? j'étais presque jeune, fort, bien fait. J'avais des cheveux noirs, des dents blanches, une figure rosée. Regardez mon corps usé, voyez mes jambes, mes bras, mes mains, ma figure ridée ! Si vous saviez comme j'ai souffert, comme j'ai pleuré !

Tandis qu'il parlait, le jeune homme écoutait avec une profonde attention. Son regard humide semblait chercher un souvenir lointain sur les traits du vieillard. Jackar qui contemplait cette scène avec un regard de tigre, l'entendit murmurer :

— Le 22 septembre 1637… Si c'était…

La voix du vieillard l'interrompit :

— Tenez, vous avez été bien cruel pour moi, je vous pardonne, mais, par pitié, donnez-moi quelque chose pour me couvrir ; mon cachot est très humide, sans doute qu'il donne sur la mer, car il y a des gouttes d'eau qui pénètrent par le soupirail. Voyons, répondez, soyez bon, j'ai bien souffert. J'avais une famille, une femme, un fils qui avait dix ans. On m'a arraché de leurs bras pour me jeter ici comme un misérable. Oh ! les lâches !…

Ici, la voix du prisonnier devint déchirante :

— Pauvre femme ! pauvre enfant ! En quels lieux de ce maudit pays cachez-vous votre douleur ? Mes ennemis ont, sans doute, fait courir le bruit de ma mort ! Vous cherchez, peut-être, l'endroit où repose mon corps. Jean ! mon fils ! mon pauvre enfant !

Un cri terrible, surhumain, cri de douleur et de joie, cri de rage et d'amour, qui fit tressaillir Jackar, s'échappa de la poitrine du jeune homme :

— Mon père !

L'accent, le ton, l'expression formidable qui brillait dans les yeux de Jean Cordo, agitèrent violemment tous les membres du vieillard. On eût dit que ce cri venait de lui donner une nouvelle existence, il se releva d'un bond, l'œil fixe, les bras étendus vers le jeune homme, les lèvres frémissantes.

— Est-ce bien vrai ? s'écria-t-il. Toi ! mon fils Jean ?

Jean Cordo fit un effort suprême pour briser ses chaînes.

— Damnation !

Il s'interrompit. Le vieillard disait d'une voix qui lui pénétrait jusque dans l'âme :

— C'est bien vrai, je le revois, mon Jean bien aimé ! Comme il est beau maintenant, quelle taille superbe, quel regard, quel front noble, quelle chevelure ! Mon petit Jean ! Comme je le faisais sauter le soir sur mes genoux. Que son sourire était doux, comme il ressemblait à sa mère… Moi qui croyais ne plus le revoir.

— Ah ! Ah ! fit Jackar avec cet accent bizarre qui lui était habituel.

Cette voix fit tressaillir le vieillard.

— Malédiction ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, tu es prisonnier ! D'un bond, il voulut s'élancer vers le jeune homme.

Jackar l'arrêta brusquement.

— Là, là, dit-il. Vous n'êtes donc plus malade ?

Le vieillard essaya de se dégager.

Jackar ajouta en ricanant :

— Vous me mettez dans la nécessité de vous remettre les chaînes. Pauvre vieux !

Il prit le vieillard à bras-le-corps, le souleva brutalement, et se dirigea vers la porte du cachot restée ouverte. Avant d'en franchir le seuil, il se retourna pour jeter un dernier regard sur le malheureux jeune homme qui détourna la tête pour ne point voir cette horrible scène. Un moment après, on entendit un bruit sourd accompagné d'un râle, puis tout rentra dans le silence.

IV.

La Place d'Armes.

Dans la soirée du 25 janvier 1642, quelques curieux – hommes et femmes – formaient un cercle sur la place d'Armes. Une vieille femme, paraissant avoir plus de quatre-vingts ans, se trouvait du nombre des causeurs. Sans doute

qu'elle ne partageait pas l'opinion de l'auditoire, car elle murmurait d'une voix sèche :

— Non ! C'est pas possible que le père soit prisonnier à la grosse Tour. Je crois que vous ne savez pas ce que vous dites, les hommes.

— Vous croyez ça, vous, mère Labrosse ? dit d'un ton railleur un fort gaillard portant le costume de pêcheur.

— Certainement que je le crois, et vous madame Rifaille ?

Une petite femme maigre répondit :

— Moi, je ne dis pas. Ça se pourrait. On ne sait pas.

— Je vous dis, reprit le pêcheur, que Joseph Cordo de Paro Crépée doit être enfermé dans les cachots de la grosse Tour depuis une quinzaine d'années.

— Chut ! plus bas, firent plusieurs voix.

Le pêcheur promena un regard circulaire autour de lui et ajouta :

— Il n'y a pas de danger, personne ne nous écoute. Je vous disais donc que Joseph Cordo était enfermé…

— Es-tu persuadé de ce que tu dis ? interrompit un vieux matelot.

— Oui, répondit le pêcheur d'une voix basse.

Puis il regarda autour de lui et ajouta d'un ton plus bas :

— Je l'ai vu entrer dans la Tour comme j'ai vu son fils hier à la tombée de la nuit. Vous l'avez vu comme moi, le jeune homme ?

— Oui, fit-on de toutes parts.

Une jeune femme ajouta avec compassion.

— Ce pauvre jeune homme, si jeune !

— Avec tout ça on ne connaît pas son crime ? dit la vieille femme en prenant une prise de tabac qu'elle aspira bruyamment.

— On parle d'une conspiration, répondit la petite femme qu'on nommait madame Rifaille.

— C'est un conte, fit une voix.

— Ça, c'est vrai, dit une autre.

— Cette famille est bien malheureuse, ajouta le pêcheur.

— Moi, je plains la pauvre dame.

Le pêcheur reprit :

— On lui a fait croire que son mari était mort.

— Pauvre chère dame, soupira la mère Labrosse.

Elle ajouta en montrant le poing à la sombre Tour :

— Quand donc t'écrouleras-tu, ***vilaine machine*** ?

Ici il se fit un moment de silence. Ce fut le pêcheur qui l'interrompit :

— Il doit se passer des choses horribles dans cette maudite prison. L'autre nuit, comme je passais devant avec ma barque, il m'a semblé entendre des gémissements plaintifs. On aurait dit qu'on tuait un homme.

— Qu'est-ce que vous avez entendu, Pierre Lebeuf ? demanda quelqu'un.

— Des plaintes. Je vous l'ai dit.

— Probablement une victime que Jackar martyrisait.

— Sans doute.

— Et vous n'avez pas cherché à savoir qui poussait ces plaintes ?

— Je n'ai pas encore envie de mourir, répondit froidement le pêcheur.

Il regarda autour de lui pour chercher celui qui avait osé formuler ces paroles.

— Me voici, dit la voix.

Et un homme se montra tout-à-coup à ses côtés.

— Qui donc êtes-vous l'ami ? Est-ce que vous sortez de terre ? Vous n'étiez pas avec nous tout à l'heure.

— Je suis un homme du peuple comme vous.

Celui qui venait de parler portait, en effet, le costume d'un ouvrier du port ; seulement, sa figure était presque entièrement cachée sous les larges bords d'un chapeau de feutre.

Le pêcheur le toisa d'un rapide coup d'œil.

— Ainsi, à ma place, vous auriez cherché à pénétrer le secret des cachots, vous !

— Non. Je n'aurais pas fait cela.

— Ah ! mais alors ?

— Vous, c'est différent.

— Je ne vous comprends pas, dit le pêcheur en regardant l'ouvrier avec plus d'attention.

L'homme jeta un regard rapide sur les causeurs qui le regardaient avec étonnement, puis il ajouta :

— Moi, je sais ce qui se passe dans les cachots de la grosse Tour.

— Vous ?

Cette exclamation fut poussée par dix voix différentes.

L'homme répondit sans sourciller :

— Moi.

— Je vous crois, dit en riant le pêcheur.

Une triple bordée de raillerie suivit ses paroles :

— Vous êtes précieux !

— Vous devriez me dire quel jour je mourrai.

— À moins que vous soyez Jackar en personne. Ou Monseigneur…

L'homme l'interrompit.

— Voulez-vous la preuve de ce que j'avance ?

— Laissez-nous tranquille, dit le pêcheur que les manières mystérieuses de l'ouvrier commençaient à impatienter ; nous ne vous connaissons pas ; laissez-nous.

— Vous êtes de mauvaise humeur ce soir, Pierre Lebeuf, dit l'homme d'une voix calme, mais je vous pardonne, car je sais que vous n'êtes guère heureux depuis quelques jours.

— Hein ? vous dites ? fit vivement le pêcheur qui essaya de découvrir les traits de son étrange interlocuteur.

L'homme ajouta d'un ton singulier :

— Croyez-moi, maître Pierre, la pêche est plus productive que le métier de bavard.

— Faites attention à ce que vous dites, s'écria le pêcheur d'un ton courroucé, ma patience ne dure pas bien longtemps.

Un sourire railleur effleura les lèvres de l'inconnu. Il répondit en regardant tranquillement la haute taille de son interlocuteur :

— Je ne vous crains pas, maître Pierre.

Il se fit un mouvement d'intérêt dans le cercle des causeurs.

— Connaissez-vous ***Monsieur*** ? dit le pêcheur en s'adressant à ses compagnons.

— Non, fit-on de toutes parts.

— Si encore on pouvait voir sa figure, fit observer un vieux marin.

— C'est vrai, le père Gravet a raison. Mon garçon, ajouta la mère Labrosse, il faut retirer votre grand chapeau.

L'homme eut l'air de ne pas avoir entendu.

— Pierre Lebeuf, dit-il lentement, combien avez-vous reçu pour le secret que vous avez confié au seigneur Noël de Mirache, comte de Chéret ?

Ces paroles firent tressaillir le pêcheur.

— Je ne vous comprends pas, balbutia-t-il.

— Dites-vous vrai ? fit l'homme d'un ton railleur.

Puis il ajouta en promenant un regard sur les spectateurs de cette scène comme pour les prendre à témoin de ce qu'il allait dire :— Vous n'avez donc pas fait part à vos amis de la haute protection que vous accorde le noble et très puissant seigneur Noël de Mirache

Il y eut un murmure dans le cercle des causeurs.

— Tiens, tiens, tiens, fit la mère Labrosse.

À cette époque, le seigneur de Mirache était cordialement détesté dans la classe ouvrière.

— C'est donc pour ça que maître Lebeuf vient d'acheter une barque, dit sournoisement le vieux pêcheur.

Pierre Lebeuf fit un geste de colère.

— Avoue que tu mens ! s'écria-t-il, ou sinon…

Il leva sa large main. Tous les regards se portèrent sur l'homme au chapeau de feutre qui souriait avec un calme étrange.

— Avoue donc que tu mens, malheureux ! répéta Pierre Lebeuf en faisant deux pas pour se rapprocher de son adversaire.

— Tu es un lâche ! répondit l'inconnu.

Un regard farouche traversa comme un éclair les yeux du pêcheur. Il fit encore un pas en répétant pour la troisième fois :

— Tu mens, tu mens !

Son poing s'abaissa. Il y eut un frémissement dans la foule.

Le pêcheur était terrible dans sa colère.

— Il va l'assommer, pensèrent les spectateurs.

L'inconnu, les bras croisés sur sa poitrine, attendait son adversaire avec un calme tranquille. Quand il vit son large poing s'abaisser sur sa tête, d'un mouvement brusque, mais sans bouger de place, il posa son front sur l'épaule de Pierre Lebeuf et murmura d'une voix basse :

— Prends garde à ta colère : tu devrais te souvenir de la nuit du 15 novembre 1635.

Ces paroles devaient avoir une bien grande puissance sur le caractère du pêcheur car un changement subit s'opéra dans toute sa personne. Son bras droit, qui s'était levé, s'abaissa inerte, son regard farouche devint craintif, son front, éclairé en ce moment par un rayon de lune, était pâle et couvert de sueur, ses lèvres s'agitèrent frémissantes, et les témoins de cette scène, étonnés de ce brusque changement, l'entendirent murmurer d'une voix sourde et en accentuant lentement :

— La nuit du 15 novembre ?

— Pierre Lebeuf est un lâche, dit l'homme au chapeau de feutre en s'adressant à la foule. C'est un lâche, car il s'est vendu au Seigneur Noël de Mirache.

— Est-ce possible ? dit une voix de femme.

L'étrange personnage se retourna vers Pierre Lebeuf qui regardait ses compagnons avec un regard stupide.

— N'est-ce pas que tu es l'espion du comte de Chéret ?

Le pêcheur tressaillit mais ne répondit point.

L'homme répéta :

— N'est-ce pas, tu es l'espion de Noël de Mirache ? Mais réponds donc, Pierre ?

Et il ajouta avec ce ton railleur qui lui était particulier :

— Que crains-tu ? n'es-tu pas ici avec des amis ?

Il se retourna du côté des spectateurs.

— N'est-ce pas Jean Toussaint, Jacques Lhermite, Jules Cazet, que vous êtes des amis ? Vous aussi Thomas Lage, Gonard, Pippevel ?

Les six hommes ainsi interpellés poussèrent une exclamation de surprise.

— Mais qui donc êtes-vous ?

— Il ne s'agit pas de moi pour l'instant ; nous y reviendrons après pour peu que vous le désiriez. Je vous demande si vous n'êtes point les amis de Pierre Lebeuf ?

Tous les regards se portèrent sur le pêcheur. Il se fit un silence qui dura quelques instants ; puis Jacques Lhermite prit la parole :

— Pierre, tu viens d'entendre les paroles de … monsieur. (Il y eut une légère hésitation). Que penser ? Ton si-

lence, ta conduite étrange, ta pâleur, tout cela nous effraye. Voyons, parle, défends-toi.

— Oui, oui, qu'il se défende ! s'écrièrent plusieurs femmes.

La mère Labrosse eut un mouvement généreux.

— Courage, Pierre, nous savons que tu es un honnête compagnon.

— Paix, les femmes ! dit gravement Jacques Lhermite.

Il plongea son regard dans les yeux de Pierre Lebeuf et ajouta après avoir consulté ses camarades.

— Ton silence te condamne. ..Cet homme t'accuse d'être l'espion d'un seigneur et tu ne le brises pas… Pierre Lebeuf, tu es un lâche !

Le pêcheur tressaillit violemment, un regard farouche et sombre brilla dans ses yeux, il répondit enfin d'une voix sourde :

— Prenez garde, prenez garde à ce que vous dites… Vous savez que la colère m'aveugle et me rend fou…

— Je le sais, dit l'inconnu d'un ton singulier. J'ai eu…

Il s'arrêta court, son regard s'était porté sur un groupe de curieux qui venait de se former devant la porte de la grosse Tour. Une voix de femme arriva à son oreille. La voix disait :

— Je demande mon fils ! je veux mon fils ! je veux qu'on me rende mon fils !

— Que se passe-t-il donc ? fit-on de toutes parts. Allons voir.

Un moment après, la place était déserte.

Les causeurs venaient de se porter vers la grosse Tour.

— Traître ! je me vengerai ! s'écria intérieurement l'homme au chapeau de feutre en suivant les curieux.

V.

Larmes et Douleurs.

La scène qui se passait devant la grosse Tour était digne de l'attention des curieux. La blancheur du ciel crépusculaire blanchissait la terre et la formidable tour semblait se mirer dans l'eau calme de l'avant-port.

La foule ne voyait rien de ce spectacle sublime que l'artiste seul comprend ; toute entière à sa curiosité, elle écoutait, attentive, inquiète, émue.

Une femme, vêtue de noir, frappait à la lourde porte de la tour, et sa voix se mêlait au bruit sourd des coups avec le désespoir de la rage :

— Mon fils, mon pauvre fils !

Par moments, son regard se portait vers la foule des curieux comme pour implorer le secours de sa force ; elle répétait avec un accent déchirant :

— Mon fils ! mon fils !

Tout-à-coup, un long frémissement courut dans la foule. La porte de la tour venait de s'ouvrir et, dans l'entrebâillement, se dessinait, comme un point sinistre, l'horrible tête de Jackar.

La malheureuse se recula devant cette apparition.

— Que voulez-vous ? On ne frappe pas à cette porte, dit Jackar. Allez-vous-en.

Il s'arrêta un moment ; sans doute qu'il venait seulement d'apercevoir la foule, restée muette, à quelques pas derrière la malheureuse femme, car on entendit son affreux ricanement.

— Ah ! ah !

L'étrangère parut faire un effort suprême comme pour chasser l'impression qu'avait fait naître l'apparition de Jackar ; puis elle répondit :

— Je veux qu'on me rende mon fils.

Jackar eut un éblouissement, sa figure reprit subitement son horrible régularité. Il la regarda avec un regard stupide.

Elle répéta :

— Qu'on me rende mon fils et l'on ne me reverra jamais.

Cette fois Jackar comprit. Il avait bien entendu, il s'agissait bien « de rendre un prisonnier ». Rendre un prisonnier ! et c'était à lui Jackar qu'on s'adressait. Toute la face du misérable se bouleversa complètement. Il poussa un éclat de rire strident et lugubre à travers lequel il grognait et parlait.

— Ah ! ah ! mais je comprends ! J'aurais dû m'en apercevoir plutôt ! je vois ce que c'est, vous êtes folle ! ma pauvre mère. C'est une chose bien terrible que la folie ! Où demeurez-vous ? ces hommes iront vous reconduire… Il fait froid, il est tard. Quelle heure ? neuf heures. Ah ! Ah ! je n'en reviens pas ! je sais pourtant que vous êtes folle, mais malgré cela, je ne puis revenir de l'audace que vous avez ; il est vrai que la folie rend audacieux, c'est du moins ce que j'ai entendu dire. Rendre un prisonnier ! mais la Tour s'écroulerait si jamais quelqu'un, dans sa raison, avait l'audace de faire une pareille demande… Mais je vous pardonne, je vous ai dit pourquoi, pauvre femme ! Comment ? vous êtes encore là ? Tonnerre ! Vous n'êtes donc point partie ?

Il voulut la repousser. Elle lui saisit le bras.

— Je vous en prie, dit-elle avec douceur, ayez pitié de ma douleur, rendez-moi mon pauvre Jean.

— Encore ! Ah ça, c'est donc pour tout de bon ce que vous me dites. Une dernière fois : allez-vous-en !

Le son de voix bref et rauque du misérable annonçait une étrange plénitude d'emportement. La malheureuse mère le regarda d'un air effaré.

— Oh ! laissez-moi le voir, lui causer, entendre sa voix, ne fut-ce qu'une minute !

Il essaya encore de la repousser. Elle poursuivit en se cramponnant à ses vêtements qu'elle tordait convulsivement dans ses mains :

— Oui, vous ne me refuserez pas cette prière… Figurez-vous être à la place de mon pauvre Jean et que je sois votre

mère… Tenez, laissez-moi le voir seulement, entendre sa voix, si vous saviez qu'il ne me reste plus que lui pour aimer, il est si beau, mon Jean bien aimé ! Il était bien jeune quand on m'a pris son père. Oh ! Comme j'ai pleuré depuis ce temps ! C'était la nuit, je me souviendrai toujours, il faisait un temps horrible ; des soldats sont venus, ils l'ont enlevé malgré mes pleurs. Il y a bien longtemps de cela. Depuis ce jour, je ne l'ai pas revu. On m'a dit qu'il était mort. Pauvre Joseph !

Elle s'arrêta un moment, joignit les mains, regarda Jackar avec un regard suppliant et poursuivit d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Que voulez-vous que je devienne seule au monde. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? Est-ce qu'une mère peut vivre sans son enfant ! Vous ne savez pas, quand il était petit, comme il me souriait avec amour. Ses petits bras entouraient mon cou comme une chaîne de fleurs. Est-ce que vous avez des enfants ? Non. Alors vous ne pouvez pas comprendre ce qu'il y a d'amour dans le cœur d'une mère. Mon bon Monsieur, vous êtes le chef de la prison, n'est-ce pas ? Vous me rendrez mon enfant. Vous ne voudrez pas me laisser mourir de désespoir, je vous dis que je ne peux pas vivre sans lui. Ah ! j'y songe, on vous a peut-être dit qu'il avait commis quelque crime. Lui ! un crime ! Jésus mon Dieu, il ne ferait pas de mal à un enfant. Mais vous me le rendrez. Vous êtes bon. Vous comprenez la douleur d'une mère. Dieu vous récompensera. Mais dépêchons-nous d'aller le retrouver. Il doit souffrir. On dit que les cachots de la grosse Tour sont humides. S'il allait attraper une maladie.

Elle fit un pas vers l'entrée du sombre couloir. Jackar la repoussa brutalement.

— Assez, dit-il, il y a trop longtemps que je perds mon temps à vous écouter. Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

Il voulut fermer la porte.

— Non, non, s'écria-t-elle d'une voix qui pénétrait jusque dans l'âme des spectateurs de cette scène ; je veux mon enfant. Il est ici, je sais ce que je dis. D'abord, on n'a pas le droit de refuser à une mère son enfant ! Qu'est-ce qu'il a fait ? Je demande des juges. C'est impossible qu'on le condamne. Il n'est pas coupable. Il est ici ! Je le veux ! On ne me le tuera pas comme on a tué son père. J'irai plutôt trouver le roi. Si l'on ne me fait pas justice… Oh ! si on veut le garder prisonnier… Je brûlerai la ville, la tour !… Tenez, je perds la raison, je ne sais plus ce que je dis, ma tête est lourde, j'ai quelque chose de brisé dans la poitrine, je ne ferai rien de ce que je viens de dire, mais je veux mon enfant ! mon enfant !

Le misérable éclata de rire. Un murmure d'indignation parcourut la foule. Une voix s'écria :

— Il n'y a donc plus de justice au Havre.

Celui qui venait de prononcer ces paroles était précisément l'homme au chapeau de feutre. En ce moment, le large rebord de son chapeau venait d'être soulevé par le vent et l'horrible figure du sorcier de la plaine se dessina, hideuse dans la nuit crépusculaire.

Cependant, la malheureuse mère s'était retournée du côté de la foule, le dos appuyé contre la porte, les cheveux en désordre, le regard fixe.

— Est-ce que vous ne viendrez pas à mon secours ? dit-elle. Ma cause est juste, je demande mon fils qu'on a arraché de mes bras pour le jeter dans cette horrible prison.

Elle promena lentement son regard sur la foule des curieux et ajouta :

— Vous êtes assez nombreux pour réduire au silence les gardiens de cette affreuse Tour. Il y a des malheureux qui se tordent dans la souffrance de l'agonie ! des vieillards privés de la vue du soleil, des adolescents enchaînés comme des misérables ! des enfants nés d'hier, qui ont des cheveux noirs, des dents blanches, des joues roses, enterrés vivants dans les cachots humides de ce hideux repaire…

Ici, elle s'arrêta court, poussa un cri terrible et s'affaissa sur elle-même contre la porte que Jackar venait de fermer brusquement.

— Pauvre femme ! fit-on dans la foule.

Un moment après, on la vit se relever lentement, coller son oreille contre la porte et elle murmurait avec un accent étrange :

— C'est singulier… Je n'entends pas sa voix… Et cependant il est ici, il doit m'attendre. Jean, c'est moi, ta mère !

— Elle est folle, dit une voix dans la foule.

Un profond silence suivit ces paroles.

Ce fut la malheureuse qui l'interrompit :

— Viens donc, cher enfant, méchant, pourquoi t'amuser à me faire attendre ? J'ai froid. (On voyait ses membres

trembler). Enfin, puisque tu le veux, je vais attendre. Comme les enfants sont capricieux, voilà, je suis trop bonne pour lui, tout le monde me le dit, c'est ma faute, mais je le punirai s'il ne vient pas m'ouvrir dans un instant.

Elle s'assit sur la marche en pierre, plongea la tête dans ses mains et ajouta d'un ton distrait :

— C'est drôle comme ma tête est lourde. Je souffre beaucoup de la poitrine. Si j'allais mourir. Je ne suis pourtant pas bien vieille, à quarante-cinq ans, on peut encore espérer des jours heureux. Ah ça, méchant enfant, tu ne m'ouvriras donc pas.

Tout-à-coup elle se releva d'un bond, frappa violemment la porte de la Tour de sa petite main et s'écria d'une voix tour à tour caressante et impérieuse, interrompue de temps à autre par un sanglot étouffé :

— Jean, mon fils, viens, ouvre, dépêche-toi, ils viennent. Oh ! mon Dieu, je vois les canons de leurs fusils reluire dans la nuit comme des lames de feu. Ils ont l'air sinistre… Ouvre donc mon enfant. Je te protégerai. Je leur dirai que tu n'es plus chez moi, que tu as quitté Le Havre pour n'y plus revenir. Oh ! je ne te quitterai plus, mon cher enfant ! Mais qu'as-tu donc fait, toi, si jeune, pour mériter la haine de ces bandits ? Tu ne sais pas quelle horrible souffrance est réservée aux malheureux qui descendent dans les cachots de cette maudite tour. Crois-moi, mon enfant, viens avec ta mère, nous prendrons le peu de fortune qui nous reste et nous irons bien loin, bien loin.

La malheureuse s'arrêta un moment, jeta un regard indifférent sur la foule et s'écria en battant des mains :

— Ah ! Ah ! quelle joie ! Nous serons bien. J'aime beaucoup l'air de la campagne… Harfleur est un pays très gai ; nous nous cacherons à tous les regards, dans une petite maison… J'aurai des fleurs dans mon jardin. J'aime tant les fleurs ! Nous ferons des couronnes pour mettre sur la tombe de ton pauvre père. Jean ! Jean !

Elle attendit comme si une voix allait lui répondre. Au bout d'un instant, elle répéta encore par trois fois :

— Jean ! Jean ! Jean !

Elle était toujours auprès de la porte, accablée, l'oreille tendue, la respiration oppressée, le regard fixe semblant chercher quelqu'un dans les ténèbres, et sa voix résonnait tristement dans le silence de la nuit.

Tout-à-coup un long murmure parcourut la foule.

— Voici la garde ! s'écria-t-on.

— Ah ! Jésus Dieu ! fit une femme.

— Ils vont la maltraiter, fit observer un pêcheur.

Tous les regards se portèrent sur l'autre bout de la place d'Armes où l'on voyait reluire le canon des fusils d'une patrouille qui s'avançait du côté de la grosse tour.

En ce moment, on vit l'homme au chapeau de feutre se diriger vers la porte de la tour, prendre la malheureuse femme dans ses bras et s'éloigner rapidement.

On entendit encore pendant un moment la voix de la folle répéter : — Mon fils, mon pauvre fils ! Puis tout rentra dans le silence. La foule se dispersa comme par enchantement et la place d'Armes reprit sa tranquillité habituelle.

Livre III

En Buvant.

I.

La Lettre de Noël de Mirache.

Quelques jours après la visite de Noël de Mirache, M. de Carvelle était assis dans son salon, où nous l'avons déjà vu pour la première ; le vieillard paraissait triste et soucieux ; de temps à autre, son regard se portait sur le cadran d'une riche pendule posée sur la cheminée, dont l'aiguille marquait six heures quarante minutes ; on était en hiver, il faisait nuit.

Le vieillard songeait à Éveline, il lui avait remis la lettre de Noël de Mirache ; et la jeune fille, après en avoir pris connaissance, lui avait dit d'une voix empreinte d'une profonde douleur :

— Demain soir, tu auras ma réponse.

Et il attendait avec une impatience d'autant plus grande qu'il ignorait complètement le contenu du billet. Il se demandait quelle puissance pouvait avoir le seigneur Noël de Mirache sur Éveline de Carvelle, et par moment un éclair de joie traversait rapidement ses yeux.

— Il veut l'effrayer, pensait-il.

Puis il retombait dans une muette rêverie.

Enfin, la porte s'ouvrit ; après un moment, Éveline s'avança vers le vieillard.Quand elle fut près de lui, il lui prit la main et dit sans la regarder :

— Eh bien, chère petite, avoue que j'ai eu grandement tort de me casser la tête au sujet de ce mariage qui, maintenant, je le vois, est une chose parfaitement impossible. Pourquoi donc, méchante, es-tu restée toute la journée enfermée dans ta chambre ? Tu n'aimes donc plus…

Il allait probablement dire ton oncle, il n'acheva pas. Il venait de la regarder. Elle était pâle et ses yeux rouges et gonflés annonçaient qu'elle avait dû pleurer pendant bien longtemps, toute la journée, peut-être ?

— Mais qu'as-tu donc, mon Dieu ? quelle chose te chagrine ? Ce vilain mariage, n'est-ce pas ? Faut-il aussi que je sois assez simple pour t'avoir causé de cela ? Allons, n'en parlons plus, mon enfant. Où donc avais-je l'esprit ? Est-ce que c'est possible que toi, si belle, épouse un pareil homme, car, enfin, il est presque vieillard ? Va, mon enfant, ne causons plus de cela. Ah ! quand je pense que je t'ai fait pleurer ! Et j'ai été assez sot, moi aussi, pour me tracasser pendant deux jours.

Il l'embrassait en parlant ; quand il eut fini, il ajouta en riant :

— N'est-ce pas, chère petite, qu'il aura essayé de t'effrayer dans sa lettre ? Mais rassure-toi, certainement tu ne t'appelleras pas la comtesse de Chéret.

Elle le regarda et dit en souriant tristement :

— Vous vous trompez, mon oncle.

Le vieillard se recula avec étonnement.

— Tu dis ?

— Qu'il faut que j'épouse monsieur Noël de Mirache.

— Ah !

Elle ajouta en cachant sa figure dans le creux de ses mains :

— Oh ! mon oncle, je suis bien malheureuse !

Elle pleurait. Il reprit :

— Éveline, ma chère petite, au nom du Ciel, ne me fais pas souffrir ainsi. Pourquoi pleures-tu ?

Elle répondit à travers ses larmes :

— Je te le répète, il faut que je sois sa femme. Ô mon père, comme je vais être malheureuse !

Le vieillard frappa violemment du pied et s'écria :

— Ah ! Parbleu ! C'est trop fort. Est-ce que, par hasard, monsieur de Mirache se croirait le droit de faire de ma fille ce que son bon plaisir lui conseillerait ? Quand je vous le dis. Mais faut-il aussi que j'aie été stupide de conter ces bêtises-là à Éveline ? Saprébleu ! Dieu me damne, mais il me semble que j'ai l'air de craindre ce seigneur. Que m'importe, après tout, qu'il soit l'ami ou l'ennemi du gouverneur ! Que diable ! Je ne suis pas de ceux qu'on laisse pourrir dans une tour. Moi, mademoiselle, je vous affirme que vous ne l'épouserez pas !

C'était ce mot, « mon père », prononcé par Éveline qui venait de produire ce débordement de paroles dans la bouche du vieillard. Il y eut un silence pendant lequel l'oncle se fit cette réflexion :

— Elle n'ose peut-être pas refuser de sa propre volonté. De cette manière, elle aura l'air d'être forcée.

Elle répondit en entourant de ses bras le cou du vieillard :

— Impossible, cher oncle.

— Comment cela ? Voyons, explique-toi ?

Éveline, au lieu de répondre, fouilla dans sa poche et en retira la lettre du seigneur de Mirache.

— Tiens, dit-elle, lis. Le billet ne contenait que cette seule ligne d'une écriture fine et régulière :

« *Acceptez, ou, je vous jure ! Il mourra !* »

Pendant qu'il lisait, elle le regardait ; et comme sa figure trahissait un vif étonnement, elle ajouta comme si elle eût eu, nous pourrions dire, quelques connaissances pathognomoniques :

— Comment, vous ne comprenez pas ?

— Non.

— Oh ! dit-elle d'une voix qui toucha profondément le vieillard ; vous avez donc oublié que je vous avais dit que je l'aimais.

— C'est vrai, dit le vieillard en tressaillant malgré lui, tu veux parler du capitaine Georges. J'avais oublié.

Les paroles du seigneur de Mirache lui revinrent à la mémoire. Il pensa à Aignan Leconte.

— Pauvre enfant, se dit-il intérieurement.

Puis il ajouta en s'adressant à Éveline et d'une voix qui annonçait une résolution inébranlable :

— Moi, ton oncle, le remplaçant de ton père, je te jure que ce mariage ne se fera pas.

Éveline frissonna. Sa figure eut comme un rayonnement ; peut-être, qu'en dépit d'elle-même, elle éprouvait une secrète joie d'entendre ces paroles. Néanmoins, elle ajouta :

— Mon père, prends pitié de moi. Je veux qu'*il* vive. Je l'aime ! Je l'aime !

Son regard brillait d'une flamme divine. L'amour l'avait pour ainsi dire transfigurée. Le vieillard fut ébloui du rayonnement qui encadrait sa belle figure.

— Oh ! si tu savais jusqu'à quel point je l'aime !

Il y eut quelques instants de silence. Le vieillard songeait à la distance qui séparait le capitaine Georges de sa nièce. Elle, pensait à lui et son âme souriait d'amour.

Ce fut M. de Carvelle qui reprit la parole :

— Allons, viens m'embrasser, nous causerons de ton amour plus tard, mais pour le moment, je puis t'affirmer que je suis entièrement maître de ta volonté, tu n'as que seize ans et je refuse catégoriquement à donner ta main à Noël de Mirache.

Comme elle paraissait encore attacher une certaine crainte au sujet de la lettre de Noël de Mirache, le vieillard ajouta d'un ton convaincu :

— Tranquillise-toi, je veillerai sur lui… Du reste, moi aussi, j'ai des amis puissants.

La jeunesse, cette fleur de la vie que nous, tous, possédons ou que nous avons possédée, a cela d'admirable : c'est de chasser rapidement les chagrins de notre cœur. Éveline essuya ses larmes par un sourire d'espoir et s'écria en embrassant le vieillard :

— Oh ! merci, cher père. Oui, tu feras cela, n'est-ce pas ?

— Je te le promets.

Et il ajouta d'un ton tout à fait rassurant pour Éveline :

— Sois tranquille, le seigneur de Mirache ne peut rien oser contre monsieur Georges… Du reste, je saurai lui répondre lorsqu'il se présentera.

En ce moment, et comme si cette scène fut arrangée par la main d'un habile machiniste, la porte s'ouvrit. Le vieillard venait à peine de prononcer cette dernière phrase que la voix d'un domestique annonça :

— Monseigneur le comte de Chéret.

M. de Carvelle tressaillit.

— Faites entrer, dit-il d'un ton ferme.

Éveline fit un mouvement pour s'éloigner.

— Reste, dit le vieillard.

Elle s'assit près de lui.

II.

Ce qui cause une douleur à l'un peut causer une joie à l'autre.

Noël de Mirache s'avança d'un pas assuré, le regard joyeux, la bouche souriante.

— Bonjour, mes amis, dit-il en tendant la main au vieillard.

— Bonjour, comte, répondit M. de Carvelle.

Le comte de Chéret adressa quelques compliments à Éveline, puis il ajouta en souriant avec confiance :

— Eh bien ?

Le vieillard répondit :

— Quoi ?

Noël de Mirache le regarda avec étonnement.

— Comment ? vous n'avez donc pas causé ?

Le vieillard l'interrompit :

— Ah ! pardonnez-moi, vous avez une réponse à prendre. Diable ! je vois que vous êtes pressé… Du reste, vous avez raison, les affaires doivent marcher rondement. Je suis comme vous…

Ce fut au tour de Noël de Mirache d'interrompre M. de Carvelle. Il reprit en souriant :

— Et ?

L'oncle le regarda et dit par deux fois :

— Impossible ! mon cher, impossible !

La figure du seigneur de Mirache régulièrement laide devint repoussante en ce moment ; cette déception, à laquelle il était bien loin de s'attendre, se traduisit par une grimace d'autant plus affreuse, qu'elle venait tout-à-coup, pour ainsi dire sans transition, de remplacer un sourire tant soit peu gracieux. Il crut avoir mal entendu et murmura :

— Vous dites…

— Que c'est une chose tout à fait impossible. Je dois cependant vous remercier de l'honneur…

Noël de Mirache l'interrompit :

— Impossible, dites-vous ?

Le vieillard fit un signe affirmatif ; puis il ajouta comme s'il croyait quelques mots d'explication nécessaires :

— Cher comte, je me figure que ma nièce aime quelqu'un.

Ô divergence des vieillards ! Connaissance profonde des enfants ! Il ne comprit pas qu'il déchaînait une passion peut-être assoupie. Éveline, elle, tressaillit en regardant la figure bouleversée du comte de Chéret.

Ici, il se fit un court silence. Ce fut Noël de Mirache qui l'interrompit :

— Vous avez parlé sérieusement, n'est-ce pas, monsieur de Carvelle ? demanda-t-il d'une voix frémissante.

— Parfaitement.

Il se retourna vers Éveline. On sentait qu'il faisait un effort suprême pour ne pas éclater. Il dit :

— Et vous ? vous avez lu ?

Elle détourna la tête pour ne pas voir son regard.

Il répéta :

— Et vous, quelle est votre réponse ?

Elle ne répondit point.

— Je vous l'ai dit, fit M. de Carvelle, c'est impossible.

Il tourna lentement la tête mais sans bouger de place, regarda le vieillard pendant quelques instants ; puis il reporta son regard sur Éveline et dit pour la troisième fois :

— Et vous ?

Elle hésitait encore. Il ajouta d'une voix qu'il essaya de rendre railleuse pour avoir la force de ne pas éclater :

— Il me semble que mademoiselle Éveline de Carvelle peut faire l'honneur d'une réponse au comte de Chéret.

Elle répondit :

— Je vous remercie de la préférence que…

Il l'interrompit. On eût dit que sa colère attendait ce mot pour faire explosion.

— Assez ! s'écria-t-il. Ah ! vous dédaignez l'alliance du comte de Chéret ! Mais vous ne me connaissez donc pas ? Vous ignorez donc ce qu'il y a de passion dans mon cœur ? Malheureuse enfant, par pitié pour vous, par amour pour ce vieillard, pour sauver cet homme, consentez donc à m'épouser ! Mais vous ne savez donc pas que je vous briserai comme des brins de paille ! Ah ! Ah ! Ah ! je ne m'attendais pas, je vous le jure, à tant d'ignorance de votre part. Mais voyons, peut-être ne comprenez-vous pas bien ce que vous faites ? Réfléchissez, pour Dieu, réfléchissez !

— Assez, dit froidement le vieillard.

D'un geste, il désigna la porte à Noël de Mirache. Puis il ajouta d'un ton empreint d'une certaine fierté :

— Sortez. On ne m'insulte pas chez moi.

Noël de Mirache éprouva un mouvement de rage impossible à décrire, tout son corps tressaillit violemment, ses yeux lancèrent des gerbes de flammes. Ici encore, il se fit un moment de silence ; puis, enfin il se redressa de toute la hauteur de sa taille et dit :

— Puisqu'il vous faut la guerre, vous l'aurez. Prenez garde, monsieur de Carvelle, vous connaissez ma colère, elle est terrible, et je jure Dieu que vous me paierez cher l'insulte que je viens de recevoir !

— Sortez, répéta le vieillard.

Noël de Mirache lui lança un regard foudroyant.

— Ah ! s'écria-t-il à travers un éclat de rire, mademoiselle de Carvelle me délaisse pour un misérable soldat, moi, le comte de Chéret ! le premier gentilhomme du Havre après le cardinal de Richelieu, gouverneur ; l'on me chasse comme

un laquais, et c'est un vieillard et une jeune fille qui osent se jouer ainsi de moi. Damnation !

Il se dirigea lentement vers la porte ; quand il l'eut ouverte il se retourna une dernière fois vers les deux personnages de cette scène et jeta ces derniers mots :

— Mademoiselle Éveline a refusé d'être ma femme, elle sera ma maîtresse !

Puis il s'éloigna.

— Ô mon père ! dit Éveline en frémissant de tout son corps, avez-vous remarqué quel regard sinistre cet homme m'a lancé avant de s'éloigner ?

— Rassure-toi, petite, répondit l'oncle en essayant de sourire, sa colère, mon refus, tout cela l'ont probablement fait perdre la tête.

Éveline leva ses grands yeux au plafond du salon. On eût dit qu'elle cherchait le Ciel.

— Je ne sais pourquoi, mais j'ai de tristes pressentiments, dit-elle après un moment.

— Enfant, fit M. de Carvelle.

— Tu te souviendras de ta promesse, n'est-ce pas ? reprit-elle.

— Oui, je te le promets.

— Ainsi, tu m'assures qu'il ne lui arrivera rien ?

— Ah ça, chère petite, prends-tu Noël de Mirache pour le roi de France. Sois sans inquiétude ; ton… beau capitaine peut dormir sans crainte.

Un sourire de joie entr'ouvrit les lèvres de la belle jeune fille. Elle remercia M. de Carvelle par un baiser, puis elle murmura :

— Oh ! je prierai si souvent le bon Dieu qu'il aura pitié de nous.

III.

La carte d'entrée.

Huit heures venaient de sonner au cadran de l'église Notre-Dame, la nuit était noire, et par moments quelques gouttes d'une pluie fine tombaient du ciel nuageux sur les noirs pavés des rues. En dépit du mauvais temps et d'une forte brise du nord qui faisait vaciller les réverbères, un homme enveloppé dans un large manteau suivait la grande rue Saint-Michel et se dirigeait vers le parvis de l'église. Quand il fut à peu près arrivé à la hauteur du Marché de Canibal, il s'arrêta devant la porte d'une vaste et belle maison de trois étages, et parut réfléchir pendant quelques instants, puis enfin il se décida à frapper.

Au bout d'un moment, la lourde porte tourna sur ses gonds en grinçant, la tête d'un homme apparut dans l'entrebâillement, et une voix de basse-taille demanda :

— Que voulez-vous ?

— Parler au seigneur comte de Chéret.

L'homme, ou plutôt le suisse, jeta un regard sur le visiteur et ajouta de ce ton familier aux domestiques de grandes maisons qui savent avoir affaire à un simple bourgeois :

— Impossible, mon cher, impossible.

Il voulut repousser la porte. L'inconnu l'arrêta.

— Il faut cependant que je lui parle.

— Ah bah ! vous voulez rire.

— Nullement.

— Croyez-vous que monseigneur a le temps de donner audience à tous les habitants du Havre. Allons, filez, mon brave, vous reviendrez dans une dizaine de jours.

— Dans une dizaine de jours, je n'aurai point le temps. Il faut absolument que je parle ce soir au seigneur de Mirache.

— Vous êtes fou. Allez-vous-en, croyez-moi, c'est même dans votre intérêt que je vous dis cela. Si vous avez une requête à adresser à mon maître, suivez mon conseil, revenez dans quelques jours, car je vous promets qu'il n'est pas de bonne humeur depuis quelque temps. Vous seriez presque certain de passer par la fenêtre.

— Diable ! Diable ! fit l'homme au manteau, voilà précisément de quoi piquer mon amour-propre. Toutes réflexions faites, au risque de faire un saut sur le pavé, je vous prie de me laisser pénétrer jusqu'auprès de votre maître.

Le valet regarda l'inconnu plus attentivement.

— Est-ce que vous connaissez le seigneur de Mirache ?

— Oui.

— Ça m'étonne alors que vous parliez ainsi. Allons, je vous souhaite une bonne nuit. Je n'ai pas envie de geler devant cette porte.

Il fit encore un mouvement. L'homme au manteau lui saisit le bras.

— Je vous dis que je veux causer au seigneur comte de Chéret.

En prononçant cette phrase, sa voix avait pris un accent d'autorité qui contrastait singulièrement avec la douceur de ses premières paroles. Le valet parut indécis de ce qu'il devait faire. Après avoir réfléchi un moment, il demanda :

— Qui dois-je annoncer ?

— Mon nom est inutile. Laissez-moi entrer, c'est tout ce que je vous demande.

Cette fois, le valet fut convaincu qu'il avait affaire à un solliciteur. Cette conviction eut pour effet de grossir sa voix d'un demi-ton. Il répondit en goguenardant :

— Tiens, tiens, voyez-vous ça. Vous êtes drôle. Je vais annoncer à huit heures du soir la visite de monsieur Chose qui vient peut-être demander une diminution pour son fermage. Adieu l'homme !

— Jack ! dit l'inconnu.

Le valet qui, pour la troisième fois, se disposait à refermer la lourde porte, laissa échapper une exclamation de surprise.

— Qui vous a dit mon nom ? demanda-t-il.

— Le chevalier Joseph Cordo de Paro Crépée, répondit l'inconnu d'une voix basse en regardant fixement le valet qui tressaillit violemment.

— Est-ce que vous m'avez connu lorsque j'étais au service du chevalier de Paro Crépée, balbutia-t-il.

— Peut-être !

Ces deux mots furent prononcés avec un accent étrange.

Le valet poursuivit d'une voix caressante :

— Alors, si vous m'avez connu, c'est que nous étions peut-être camarades ensemble. Je vous dois pour ça un peu d'amitié ; eh bien, tenez, sans arrière-pensée, ne cherchez pas à voir mon maître aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il a, mais, depuis quelques jours, nous n'osons pas seulement le regarder en face. Du reste, en ce moment, il se fait habiller pour aller au bal du comte de Charasse. Revenez une autre fois, je vous promets de vous introduire.

L'homme au manteau répondit :

— Décidément, vous êtes devenu bavard, maître Jack. Le changement de maître a sans doute changé votre caractère. C'est égal, vous me plaisiez davantage lorsque vous étiez au service de Joseph Cordo.

Il se pencha à l'oreille du valet et lui dit quelques mots à voix basse.

— Oh ! ne me rappelez plus ce souvenir, s'écria le domestique du seigneur de Mirache en tressaillant.

Il regarda avec attention la figure de l'étranger et ajouta :

— Qui êtes-vous donc ?

— Un ancien camarade, répondit l'homme au manteau d'un ton railleur. Vous voyez bien qu'il faut me laisser passer.

Le valet fit encore un mouvement pour barrer le passage.

— On me chasserait, dit-il.

— Bah ! je prends tout sur moi.

Un sourire d'incrédulité plissa les lèvres du valet qui répondit en secouant la tête :

— Je suis vieux. Je n'ai que ma place pour vivre.

Ici encore, l'inconnu prononça quelques mots à voix basse.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! dit vivement le valet qui s'effaça pour laisser passer l'homme au manteau.

— Très bien Jack, je vois que le remord vous a changé. Peut-être le ciel vous pardonnera-t-il un jour tout le mal que vous avez causé ?

— Suivez-moi, dit Jack en poussant un profond soupir.

L'homme au manteau traversa une cour, monta un large escalier et pénétra dans une antichambre où était assis un valet portant la livrée du seigneur Noël de Mirache.

— Joseph, dit Jack, il faut introduire monsieur auprès de monseigneur.

— Ah ! fit le valet qui se leva pour mieux considérer le visiteur.

— Fais ce que je te dis.

Le valet s'inclina et sortit. Un moment après, l'homme au manteau entendit la voix du seigneur de Mirache. Elle disait :

— Qu'est-ce qui vient encore me tourmenter ? Je vous avais pourtant dit que je ne voulais voir personne. Croyez-vous donc que je suis ici pour entendre une foule de réclamations d'un tas d'imbéciles ? C'est comme l'autre jour, ce protestant qui voulait absolument que je dise au gouverneur qu'il était on ne peut plus bon catholique. Qu'on renvoie cet homme. Je ne veux pas voir personne. Allez !

Pendant qu'il parlait, l'homme au manteau avait ouvert la porte par où était sorti le valet, et venait de pénétrer dans une espèce d'antichambre contiguë à la pièce où était en ce moment le seigneur de Mirache.

Le valet avait laissé la porte entr'ouverte.

Il entra.

— Excusez-moi, seigneur de Mirache, dit-il, mais j'avais absolument besoin de vous voir.

— Tiens, c'est toi, Guillaume, dit Noël de Mirache avec plus d'étonnement que de colère. Que diable viens-tu faire ici ? Ma foi, avance. J'avais presque besoin de toi.

Puis il fit signe au valet de s'éloigner.

Quand la porte fut refermée, Guillaume Benoist, car c'était lui, s'avança auprès d'un large canapé où était assis le comte de Chéret.

— Quel service avez-vous à me demander, monseigneur ?

— Moi … Mais, d'abord, que me veux-tu ?

— Vous demander une faveur.

— Ah ! voyons, parle.

— Il y a bal ce soir chez le comte de Charasse.

— Bien. Après ?

— Vous pouvez donner une carte d'entrée à qui bon vous semblera, n'est-ce pas ?

Noël de Mirache fit un signe affirmatif.

— Je viens vous prier de m'en donner une.

— À toi ? fit le comte de Chéret avec étonnement.

Le sorcier répondit d'un ton calme :

— À moi.

Noël de Mirache eut un éclat de rire qui dura pendant quelques instants.

Quand sa gaieté se fut apaisée, il reprit :

— Voyons, Guillaume, me parles-tu sérieusement en ce moment ? n'as-tu point perdu la raison ? toi, assister au bal de mon noble ami ! Tu es fou, Guillaume, tu es fou !

— Vous me refusez, dit froidement le sorcier.

— Ah ça, est-ce que, réellement, tu as jamais rêvé une seule minute que je t'aurais donné ce que tu me demandes. Ah ! Ah ! quelle bonne plaisanterie ; si ce n'était pas un bal masqué, je t'assure que je serais tenté d'adhérer à ta demande, ne fut-ce que pour voir la figure que tu ferais, étant en toilette de bal. Mais, hélas ! malheureusement cela ne se peut pas.

— Pourquoi ?

Noël de Mirache ne répondit point. Il lança un regard écrasant sur le sorcier.

— Ainsi vous me refusez.

— Oui, cher monsieur Guillaume Benoist, je vous refuse catégoriquement. J'ai peut-être tort, mais enfin que voulez-vous.

Guillaume Benoist ajouta lentement :

— Vous m'aviez pourtant promis une récompense il y a quelques jours… Vous souvenez-vous ?

— Bon, bon, je sais… J'aurai même probablement besoin de toi dans quelque temps. Mais une dernière fois, Guillaume, ce que tu me demandes n'est qu'une plaisanterie, n'est-ce pas ? Si tu as voulu m'égayer, je t'affirme que tu as parfaitement réussi. À propos, parlons d'autre chose. Sais-tu bien que tu as grand tort d'oser te promener dans les rues du Havre ?

Le sorcier poursuivit, comme s'il n'avait pas entendu les dernières paroles du comte de Chéret :

— Qu'est-ce que vous diriez si je vous refusais de vous rendre le service que vous avez à me demander ?

— Quel service ? Fit vivement Noël de Mirache.

— Parbleu, est-ce que vous ne pensez plus à l'enlèvement de la jeune demoiselle de Carvelle ?

— Oui, mais où veux-tu en venir ?

Le sorcier regarda fixement son interlocuteur et dit d'un ton sec :

— À vous dire ceci : si vous me refusez, je vous refuserai !

Noël de Mirache fit un geste de colère.

— Prends garde, Guillaume, fais attention à ce que tu dis.

Le sorcier parut faire un effort sur lui-même, changea subitement de ton, puis il reprit d'un ton suppliant :

— Excusez-moi, maître. Je vous en conjure, faites-moi la grâce que je vous demande ; si vous saviez le bonheur que j'aurais d'assister à un bal de grands seigneurs. Que voulez-vous qui sache que le misérable sorcier aura eu cet honneur ? Personne ne le saura jamais, je serai masqué. Oh ! par pitié, accordez-moi cette grâce, je vous servirai avec la fidélité d'un chien. Je serai votre valet, votre esclave !

À ce dernier mot il se pencha vers l'épaule de Noël de Mirache et dit d'une voix basse :

— Croyez-vous que ce service soit trop cher pour payer l'enlèvement de la belle Éveline. Je vous demande une soirée de plaisirs en échange d'une éternité d'ivresse.

Noël de Mirache frissonna ; ses petits yeux brillèrent d'une lueur étrange.

— Oh ! fit-il, tu feras cela…

— Je le ferai.

— Quand ?

— Le jour que vous me l'ordonnerez.

— Et tu es sûr de réussir ?

Un sourire étrange plissa les lèvres du sorcier de la plaine.

— Oui, dit-il. Je vous le promets.

Il se fit un moment de silence après lequel le grand seigneur demanda au sorcier :

— Mais que veux-tu donc faire à ce bal ?

— Voir le monde, dit Guillaume.

Noël de Mirache le considéra avec attention. Il parut réfléchir pendant un moment et ajouta :

— Tu me promets de ne tenter aucune chose qui puisse te faire remarquer ?

— Je ne suis pas si simple que ça, dit Guillaume Benoist.

— Et tu as raison, dit Noël de Mirache. Sais-tu bien qu'on t'accuse être de la religion reformée. Tu dois avoir lu la dernière ordonnance[7] du cardinal de Richelieu.

---

[7] Ordonnance qui défendait aux bourgeois de la ville de donner asile à aucun étranger. À cette époque on craignait l'établissement au Havre des gens faisant partie de la religion reformée.

Guillaume Benoist s'inclina.

— Je sais, dit-il, que vous m'avez protégé jusqu'à ce jour. Grâce à vous, je n'ai pas encore reçu la visite de messieurs les gardes de la ville.

— Du reste, ta cabane est bien placée, dit Noël de Mirache en souriant, tu es en dehors du monde… Mais revenons à ta demande. Tu veux une entrée au bal du comte de Charasse, n'est-ce pas ?

Le sorcier fit un signe affirmatif.

— Et tu accompliras la promesse que tu viens de me faire ?

— Je l'accomplirai.

Noël de Mirache se leva, ouvrit un secrétaire et en retira une carte qu'il présenta à Guillaume Benoist.

— Tiens, dit-il ; et souviens-toi de ta promesse.

Un éclair de joie traversa rapidement les yeux du sorcier qui fit disparaître la carte dans sa poche.

— Merci, monseigneur.

Puis il ajouta cette phrase amphibologique :

— Je vous jure que j'en ferai un bon usage.

— Bien. Maintenant, tu peux t'en aller, l'heure s'avance et ma toilette n'est pas encore terminée.

Guillaume Benoist salua profondément et se retira. Quand il fut arrivé au bas de l'escalier, Jack qui l'attendait lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez donc raconté à monsieur le comte ? C'est étrange, nous ne l'avons pas entendu crier après vous.

— Votre maître est un charmant seigneur, répondit le sorcier. Je vous engage à le mieux servir que Joseph Cordo, votre ancien maître.

Ce nom fit encore tressaillir le valet. Il murmura d'une voix faible :

— Au nom du Ciel, je vous en supplie, ne me rappelez plus ce souvenir ; si vous saviez comme j'ai pleuré depuis ce temps.

Il leva les yeux au ciel et ajouta en soupirant :

— Maître, vous avez vu mes larmes, m'avez-vous pardonné ?

— Pas encore, dit le sorcier d'une voix grave et en posant sa main sur l'épaule du vieux domestique.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Qui sait s'il n'a pas eu pitié de mon repentir ?

— Moi.

— Vous ? Est-ce que par hasard vous venez de faire un voyage dans l'autre monde, dit le vieux domestique en souriant tristement.

— Joseph Cordo de Paro Crépée n'est point mort, dit le sorcier d'un ton solennel.

Le vieux Jack se recula de quelques pas, sa figure se couvrit d'une pâleur mortelle. Il balbutia d'une voix à peine intelligible :

— Mon pauvre maître… vivant ! Ah ! dites-vous vrai ? Est-ce possible, Jésus, mon Dieu !... Je pourrais le voir encore une dernière fois pour implorer son pardon... Mais non… Vous me trompez… Vous vous jouez de ma douleur… Lui ! vivant !

Il fit deux pas vers Guillaume Benoist. Quand il fut tout près de lui, il le regarda fixement, dans le blanc des yeux, comme pour lire le fond de sa pensée, et dit d'une voix émue :

— Est-ce bien vrai ce que vous me dites-là ? Oh ! par pitié ne me trompez pas. Si vous saviez quelle joie vous venez d'allumer dans mon âme.

Le regard, l'accent de tristesse qui accompagnèrent ces paroles parurent toucher le sorcier. Il répondit :

— Je vous jure que je ne vous trompe pas !

— Oh ! Merci ! Merci !

Le vieux domestique joignit les mains et ajouta après un court silence :

— Il est à la tour, n'est-ce pas ?

Le sorcier fit un signe affirmatif.

— Que faire ? mon Dieu, que faire ?

Et le vieillard ajouta à demi-voix et en aparté :

— Oh ! quand je pense que c'est de ma faute s'il est prisonnier ; et je ne puis rien faire. Pauvre maître ! il y a quinze ans !

— Que dites-vous ? demanda Guillaume Benoist.

— Que je suis un misérable !

— Vous pouvez peut-être encore le sauver, dit le sorcier.

— Dites-vous vrai ? s'écria le vieillard avec une expression de joie.

Puis il ajouta en changeant subitement de ton et comme s'il éprouvait un soupçon de doute :

— Et que faudrait-il faire ?

— M'obéir aveuglément.

— Ah ! dit le vieux valet avec un accent amer ; et cela le fera sortir des cachots de la Grosse Tour.

Guillaume Benoist s'aperçut du changement qui venait de s'opérer chez le vieux domestique. Il reprit en accentuant lentement comme pour donner à son interlocuteur le temps de bien saisir ses paroles :

— Oui, je vous le jure ! En m'obéissant aveuglement, vous pouvez sauver le chevalier Joseph Cordo de Paro Crêpée.

Le vieux valet hocha la tête et une expression de profonde tristesse se peignit sur sa physionomie.

— Non, non, dit-il avec accablement, mon pauvre maître est bien mort. Vous voulez me tromper. Peut-être même avez-vous un intérêt quelconque à me faire croire à son existence pour vous servir de moi.

— Jack, dit vivement Guillaume Benoist en lui saisissant le bras, tais-toi, ne parle pas ainsi. Tiens, regarde-moi bien.

En prononçant ce dernier mot, le sorcier s'était dirigé vers un côté de l'allée où brûlait une lampe accrochée à la muraille ; sans lâcher le bras du vieillard qui l'avait suivi avec la docilité d'un enfant, il retira un large chapeau de feutre qui cachait presque entièrement ses traits, avança sa figure dans le rayonnement de la lumière, et dit :

— Regarde-moi bien.

Chose étrange, sa voix n'était plus la même. Le vieux domestique qui tenait ses yeux baissés sur la dalle de l'allée se sentit tressaillir, il releva la tête et regarda l'étrange personnage. Mais à peine l'eut-il considéré un moment qu'il secoua la tête avec accablement.

— Je ne vous connais pas, dit-il.

— Bien, dit Guillaume Benoist, attends une minute.

Il se retourna ; sa tête se perdit dans l'ombre, et le vieillard qui le regardait machinalement crut le voir faire le mouvement de quelqu'un qui passerait la main sur sa figure. Quand il se retourna après un moment, le vieux domestique poussa un cri et se recula avec étonnement.

— Comment… Vous…

Guillaume Benoist lui mit la main sur la bouche.

— Tais-toi. Mon nom ne doit même pas être entendu de ces murailles… M'obéiras-tu maintenant ?

— Oh ! oui, dit le vieillard. Comme il y avait longtemps que je ne vous avais vu…

Puis il ajouta à demi-voix :

— Mon Dieu, protégez-le. Faites qu'il réussisse.

Guillaume Benoist lui prit la main et la serra avec force.

— Dieu me protégera, dit-il. Ma cause est juste. Ainsi je compte sur toi, mon vieux Jack.

— Oh ! je vous donnerais ma vie si vous me la demandiez ! s'écria le vieux domestique en couvrant de baisers la main de Guillaume Benoist.

— Adieu donc, reprit ce dernier ; ce soir, commencera la vengeance.

Et il ajouta d'une voix étouffée :

— Il y a quinze ans que j'attends.

Le vieillard murmura en soupirant :

— Mais moi, me pardonnez-vous ?

— Pas encore, Jack, il faut mériter ton pardon.

Il retira sa main de celle du vieux domestique et poursuivit :

— Courage, le temps viendra où tu pourras relever la tête et vivre sans remords… Mais il se fait tard, adieu… Nous nous reverrons… À propos, tu dois avoir un double de la clef de cette porte.

— Oui. Pourquoi ?

— Il me faut cette clef.

— À vous ?

— À moi…

Il parut hésiter. Guillaume Benoist ajouta :

— Oublies-tu déjà ta promesse ?

— Tenez, dit vivement le vieillard en lui remettant une petite clef. Mais, faites bien attention, monseigneur est bien puissant.

— Je le connais, Jack. Sois tranquille… Allons, à bientôt.

Et Guillaume Benoist ouvrit la lourde porte de l'hôtel et s'élança dans la rue.

Jack, debout sur le seuil, le regardait s'éloigner ; quand il l'eut perdu de vue, il murmura en poussant un profond soupir :

— Mon Dieu, où est le temps où je le faisais danser sur mes genoux ? Pauvre enfant, sera-t-il jamais heureux !

Et le vieux domestique tomba dans une longue rêverie. Quelqu'un qui aurait passé en ce moment l'eût vu debout, immobile, la main appuyée sur l'un des battants de la porte, le regard triste perdu dans les ténèbres ; par moments, ses lèvres s'ouvraient et laissaient échapper un nom.

Quel sombre souvenir pouvait donc faire rêver ce vieillard ?

IV.

Jack Gosiome.

Essayons maintenant de jeter un regard dans la profondeur de sa pensée. Notre devoir est celui de l'historien ; nous

avons promis d'être exact et nous le serons, ne fut-ce que pour remplir notre engagement.

Il y a plus de deux siècles que cette histoire s'est passée, et, bien que l'auteur de ce livre soit trop jeune pour avoir la prétention de faire croire à la véracité des faits qu'il raconte, nous pouvons, cependant, certifier en passant qu'une grande partie des personnages de cette histoire ont existé. Ceci posé, nous continuons :

Il y avait quinze ans que Jack Gosiome était au service de Noël de Mirache ; il était entré dans la maison du gentilhomme à cinquante-cinq ans ; il en avait maintenant soixante-dix. Son caractère d'abord sombre, inquiet, taciturne, avait peu à peu changé. La gaieté qui régnait dans la maison du comte de Chéret avait fini par jeter quelques rayons au fond de sa tristesse. Au bout de quelques années, il avait à peu près pris le ton joyeux des autres valets.

Cependant, en ce moment, celui qui l'eût vu debout sur le seuil de la porte eût été effrayé de l'agitation qui se lisait sur sa pâle figure d'ordinaire calme et régulière.

L'œil perdu dans les ténèbres, ses cheveux blancs mouillés par la pluie se collaient sur son front ridé par la vieillesse. Il ne s'apercevait ni du froid qui le faisait frissonner par moments, ni de la pluie qui lui fouettait le visage. Dans ces quelques instants de rêverie, il revit son passé tout entier. Un souvenir pénible lui revint à la mémoire.

De sa vie passée dans le travail, dans la servitude laborieuse où il avait vécu, il trouva une faute grave, un crime ! Le souvenir de son ancien maître Joseph Cordo de Paro Crépée, qu'il avait livré à la justice, lui revint à la mémoire.

— Oh ! Je suis un misérable, murmura-t-il, et une larme s'échappa de ses yeux et se confondit avec les gouttes de pluie qui ruisselaient sur sa joue.

Il se trouva d'autant plus coupable qu'il avait été honnête, probe, laborieux ; et cette faute, ou plutôt ce crime, comme il le disait lui-même, le seul qu'il eût commis, lui semblait d'autant plus terrible que tout ce qui l'environnait était vertu. Il ne comprit pas comment un moment, une heure, une seconde d'égarement avait pu jeter une tache hideuse sur cinquante-cinq ans de probité.

Il répéta encore :

— Je suis un misérable !

En ce moment, le bruit d'un pas résonna auprès de lui. Sa rêverie était tellement profonde qu'il ne l'entendit pas.

— Que fais-tu donc là, Jack ? dit la voix de Noël de Mirache. Est-ce que par hasard tu aurais l'intention de m'empêcher de sortir ?

Le son de cette voix fit tressaillir le vieillard.

— Monseigneur…

— Quoi ? qu'as-tu donc ? Allons, range-toi.

En ce moment, le pas d'un cheval et le roulement d'une voiture résonnèrent devant l'hôtel.

Noël de Mirache ajouta :

— C'est ma voiture, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, dit Jack.

Il s'effaça légèrement et reprit :

— Monseigneur, j'aurais quelque chose à vous dire.

— Je n'ai pas le temps. Demain.

Le vieillard parut faire un effort sur lui-même et dit d'une voix basse :

— Il y a bien longtemps qu'il souffre, monseigneur…

— Qui donc ? dit brusquement le gentilhomme en fronçant les sourcils.

— Le chevalier…

Noël de Mirache s'écria en lançant un regard foudroyant sur le valet :

— De par le diable, tu deviens fou, Jack. Quelle mouche te pique donc à cette heure ? Allons, va-t'en, je n'ai point le temps d'écouter ta folie.

— Monseigneur…

Le maître fit un pas et frappa la dalle de son talon.

— As-tu donc attendu si tard pour te faire chasser ? Encore une dernière fois, va-t'en.

Le vieux domestique courba le front.

Il venait de se rappeler la promesse faite à Guillaume Benoist et il pensa que sa présence à l'hôtel du seigneur de Mirache était peut-être d'une grande nécessité.

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit-il en s'éloignant, je ne vous causerai plus de cela.

— Cette vieille ganache devient fou, murmura Noël de Mirache en s'avançant vers une riche voiture qui venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel.

Puis il ajouta en s'adressant au cocher :

— Hôtel Charasse !

La voiture s'éloigna rapidement.

V.

L'hôtel Charasse.

Le Havre a ses commères comme Paris ses gamins. Le XVIIe siècle a possédé ses curieux tout comme le XIXe possède ses badauds. À cette époque de notre histoire, on s'arrêtait devant l'hôtel d'un grand seigneur comme l'on s'arrête, de nos jours, devant la porte du théâtre, un mardi gras, pour voir entrer les masques.

Or, il y avait foule ce soir-là devant l'hôtel du comte de Charasse situé rue Françoise, non loin de la demeure de monsieur de Carvelle. C'était, pour la plupart, des ouvriers du port et des pêcheurs ; tous les regards étaient fixés sur un corridor brillamment illuminé où se tenait une demi-douzaine de laquais galonnés des pieds à la tête ; deux gardes faisaient faction devant l'hôtel et suffisaient à peine à maintenir l'ordre dans la foule des curieux. Tout le monde parlait à la fois ; on riait, on se bousculait, on poussait des exclamations de surprise à la vue d'un riche costume. Dans tout ce brouhaha, on distinguait des phrases comme celles-ci :

— Hé ! Turpin Legros, regarde donc ce costume, comme c'est riche, connais-tu ça, toi qui as voyagé ?

— Non, Jehanne.

— Comme ça vous éblouit la vue.

— Oh ! oui, c'est bien beau. À quelle heure commence le bal ?

— Ça doit être à dix heures.

— Dis donc, Jacques, est-ce que monseigneur le gouverneur viendra ?

— Non… On dit qu'il est souffrant depuis quelques jours. Du reste il n'est pas au Havre.

— Ah ! comme l'on doit s'amuser là-dedans.

Ou bien :

— Vois-tu ce grand maigre qui entre ?

— Oui.

— Le connais-tu ? C'est monseigneur d'Assise.

— Ah ! comme il est laid !

En ce moment, la voiture du seigneur de Mirache s'arrêta devant l'hôtel ; un des valets qui se tenaient dans le corridor vint ouvrir la portière.

— Tiens, dit quelqu'un dans la foule, monseigneur de Mirache n'est donc pas masqué.

— C'est étonnant, répondit une voix.

— Ah ! Ah ! s'écria un pêcheur, qu'est-ce que c'est donc que celui-là ?

Tous les regards se portèrent sur un personnage, vêtu d'une longue robe noire, qui venait de franchir le seuil de l'hôtel.

— C'est un magicien, dit une voix.

— Non. C'est un sorcier, son costume est tout noir, ajouta une vieille femme.

— Parbleu, c'est la même chose, reprit la première voix.

— C'est égal, ce costume-là n'est pas gai, dit quelqu'un.

— Oh ! non, fit-on.

Cependant le nouveau personnage venait de pénétrer dans le corridor et suivait plusieurs seigneurs dont le costume élégant contrastait singulièrement avec la couleur de sa robe d'ermite. Quand il fut arrivé dans le salon, il promena un regard circulaire autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un ; puis il alla se mêler à un groupe de masques qui se tenait dans un coin de la salle.

— Salut, mes seigneurs, dit-il d'un ton dégagé ; vous n'auriez point, par hasard, besoin d'un magicien pour vous prédire votre bonne fortune ?

— Oh ! Oh ! firent plusieurs masques, vous arrivez bien à propos.

— Voyez-vous ça ? dit le magicien. Je m'en doutais. Vous aviez besoin de ma science, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit un domino noir d'un ton sérieux. Mais je vous préviens que la demande que nous avons à vous faire est bien difficile à résoudre.

— Tant mieux, cela vous donnera une plus haute idée de mon savoir.

On fit cercle autour de lui. Le domino poursuivit d'une voix pleine de fraîcheur dont le timbre dénotait une femme jeune encore :

— Nous allons vous poser notre demande, mais il faut, avant toute chose, que vous nous disiez à qui nous avons l'honneur de parler.

— Oui, votre nom, firent plusieurs masques en s'inclinant profondément.

Le domino noir s'inclina à son tour et ajouta :

— Je dois d'abord commencer par vous dire que, comme femme, je prends la liberté de la parole… Vous permettez, n'est-ce pas messieurs ?

— Certainement, dirent plusieurs voix.

— Eh bien, voyons, vous vous nommez ?

— Ali-Bab.

— Bien, dit le domino ; seigneur Ali-Bab, avant votre arrivée, nous causions de monseigneur le cardinal de Richelieu, et, monsieur, ici présent, (elle désignait un sauvage), nous affirmait que notre charmant gouverneur était sur le point de léguer le gouvernement du Havre…

Le magicien l'interrompit :

— Vous vous méprenez étrangement, dit-il, le cardinal-duc n'a jamais songé à se dessaisir de cette dignité. Et pourtant…

Ici, il s'arrêta un moment, regarda attentivement le domino noir, et ajouta :

— Dans quelques mois, il sera obligé de faire son testament.

— Ah bah ! firent les masques.

— Ce pauvre cardinal ! il va donc mourir ? dit le domino d'un ton sérieux.

— Vous avez dit le mot, répondit le magicien.

— Ah ! Seigneur Ali-Bab, quelle triste nouvelle nous apprenez-vous là, ce pauvre Richelieu… Mais quel jour mourra-t-il donc ?

Le magicien répondit d'un ton grave :

— Le 4 décembre 1842.

— Cette année ? dit le sauvage.

— Et quel sera son successeur ? demanda un domino rose.

— Jean Duplessis, ou pour mieux dire, la duchesse d'Aiguillon.

— Une femme, fit une espèce de moine portant une longue barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

— Quand je songe que le cardinal a si peu de temps à vivre, je vous promets que cela me fait de la peine, ajouta le domino noir d'un ton où perçait une légère nuance de mo-

querie. Ah ! voici précisément le comte de Chéret qui vient de ce côté, voyons quelle surprise lui causera cet augure.

Et le domino noir poursuivit en s'adressant au seigneur de Mirache qui s'avançait en souriant :

— Venez donc, cher comte, nous avons besoin de vous.

Noël de Mirache s'inclina.

— Bonjour, comte, dit le sauvage en tendant la main au gentilhomme qui le regarda attentivement.

— Que vous êtes laid, mon pauvre…

— Taisez-vous donc, fit le masque en lui posant la main sur sa bouche.

En ce moment, le magicien se pencha sur l'épaule du domino noir et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle Alix, il faut que je vous parle cette nuit.

Le domino fit un geste de surprise.

Le magicien ajouta :

— Trouvez-vous dans une heure derrière la statue de Louis XIII.

— Qui êtes-vous donc ?

Le magicien mit un doigt sur ses lèvres. Noël de Mirache venait de se retourner en disant :

— Voyons, charmant domino, qu'avez-vous à me dire ?

Le domino noir, que les paroles de l'étrange magicien avaient légèrement troublé, répondit en souriant :

— Nous causions de votre ami… le duc.

— Ah ! que disiez-vous donc ?

— Son excellence Ali-Bab…

Il s'arrêta court. Puis il ajouta en promenant un regard dans la salle :

— Où diable est passé notre mystérieux magicien ?

— Il s'est envolé, dit un masque.

En ce moment, il y eut comme un frémissement dans la foule ; tous les regards se tournèrent vers la porte d'entrée où venait d'apparaître Éveline de Carvelle donnant le bras à son oncle.

— Oh ! fit Noël de Mirache en frissonnant, c'est l'enfer qui me l'envoie.

Et il ajouta en posant la main sur sa poitrine comme pour arrêter les battements précipités de son cœur :

— Mon Dieu, qu'elle est belle !

Éveline, en effet, était, ce soir-là, peut-être encore plus belle que d'habitude. Sa toilette simple, mais de bon goût, lui seyait à ravir ; ses cheveux blonds, entourés de fleurs, donnaient à sa douce beauté nous ne savons quel rayonnement.

Elle s'avançait lentement, souriante, mais avec une telle expression de douceur qu'on sentait le ciel derrière ce sourire ; et son regard semblait chercher quelqu'un dans la foule. La figure de l'oncle était resplendissante.

Éveline était à peine entrée qu'un cercle se forma autour d'elle. Le comte de Charasse s'avança au-devant de

M. de Carvelle. C'était un gentilhomme de quarante ans d'une physionomie froide et sévère.

— À quel heureux hasard dois-je le plaisir de vous posséder ? dit-il en tendant la main au vieillard ; je vous avoue franchement que je ne comptais pas vous voir. Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu dans le monde, et je suis heureux qu'en abandonnant votre solitude, vous m'accordiez votre première visite.

— Ma foi, cher comte, votre invitation m'a tenté, répondit M. de Carvelle ; j'ai voulu donner un moment de distraction à ma nièce.

— En effet, cette belle enfant devait bien s'ennuyer dans votre solitude, reprit le comte de Charasse en souriant.

Et il ajouta en s'adressant à Éveline :

— N'est-ce pas, mademoiselle, que ce cher oncle devenait trop égoïste ? C'est une monstruosité de sa part de nous avoir privé de votre vue depuis si longtemps.

Éveline rougit. Tous les regards étaient fixés sur elle. Elle balbutia quelques paroles inintelligibles.

À ce moment, un nouveau personnage fit diversion dans le cercle des causeurs. Il portait le même costume que le magicien ; seulement, à la place du chapeau, une espèce de capuchon lui recouvrait la tête ; on ne voyait rien de sa figure que ses yeux qui reluisaient comme deux charbons. Il s'arrêta devant le vieillard, mit ses bras en croix sur sa poitrine, regarda tour-à-tour l'oncle et la nièce et dit :

— Noble et belle demoiselle, voudriez-vous me faire la grâce de m'aider à perdre mon âme… J'ai quitté, aujourd'hui

même, la retraite solitaire où je vis depuis trente ans pour venir dans ce lieu mondain.

Et l'inconnu avança son bras comme s'il était persuadé du consentement de la jeune fille ; puis il ajouta :

— Voulez-vous faire, à un pauvre ermite, l'honneur de danser avec lui.

Éveline regarda son oncle comme pour le consulter du regard ; puis elle passa son bras sous celui de l'inconnu. Une profonde stupéfaction se peignit sur la figure des spectateurs de cette scène. Quand l'ermite et la jeune fille furent éloignés du cercle où se tenait M. de Charasse, un jeune homme, richement vêtu, dit à voix basse et en s'adressant à un masque :

— Voilà, mon cher, ce que c'est que d'être audacieux. Vous attendiez-vous à cela, vous ?

— Je n'en reviens pas. Connaissez-vous cet homme ?

Le jeune gentilhomme allait répondre.

La voix de M. de Charasse se fit entendre. Il écouta. Le comte disait :

— Par ma foi, voilà un gaillard qui sait se conduire… Il pourra se vanter d'avoir pris sa part de plaisir à mon bal… Eh bien ! messieurs, comment trouvez-vous ce pauvre ermite ?

La mine piteuse des jeunes seigneurs le fit sourire ; il ajouta en s'adressant à M. de Carvelle :

— À quoi donc pensez-vous, mon cher de Carvelle ? Est-ce que par hasard vous seriez jaloux de ce pauvre moine ?

— Vous êtes railleur, comte ; je me disais, tout au contraire, que ma nièce ne pouvait être en meilleure compagnie qu'avec celle d'un saint homme.

Et le vieillard pensa ceci :

— Quel caprice lui eut-il donc passé par la tête de vouloir venir à ce bal ? C'est étrange, il m'a semblé sentir son bras frémir quand il parlait.

Il promena un long regard dans la salle. Elle et lui avaient disparu.

VI.

l'Ermite.

L'étranger, accompagné de Mlle de Carvelle, venait de quitter la salle du bal et se promenait dans une large galerie donnant sur la terrasse de l'hôtel. Par moments, quelqu'un passait auprès d'eux, regardait la belle jeune fille, jetait un regard d'envie sur l'ermite et s'éloignait rapidement. Eux s'avançaient en silence vers le fond de la galerie. Quand ils furent arrivés à l'entrée de la terrasse, il promena un regard scrutateur autour de lui et dit d'une voix basse :

— Éveline !

Elle répondit :

— Georges !

Il la conduisit près d'un banc qui se trouvait à quelques pas. Quand elle fut assise, il reprit :

— Combien je vous remercie, ma bonne Éveline, d'être venue à cette soirée.

Il la regarda avec amour et attendit qu'elle lui parlât. La voix de celle qu'on aime a quelque chose qui remue l'âme.

Ses lèvres s'ouvrirent ; il retint son souffle. Elle dit :

— Georges, ne craignez-vous pas qu'on nous aperçoive… Mon oncle remarquera sans doute notre absence… Comme tout ce monde me regardait avec un regard étrange… Noël de Mirache est ici… j'ai peur.

Ce nom le fit tressaillir.

— Oh ! dit-il avec un accent de doux reproche, est-ce pour me dire cela que vous êtes venue ? Vous ne m'aimez donc plus ?

Puis il ajouta après un moment et avec un accent qui était ce qu'il y a de plus triste au monde :

— Mais je suis fou, pardonnez-moi. Votre amour est trop sublime pour un misérable tel que moi. Votre amour !

Ici, il parlait à demi-voix et comme en aparté :

— Son amour ! Ah ! le jour que ce rêve a passé dans mon imagination, je devais être fou. Que suis-je donc pour oser prétendre à cette sublimité ? Hélas ! Un soldat, un inconnu, un rien !

Elle était assise et le regardait ; il vient s'agenouiller devant elle ; il posa sa main droite sur son genou et dit d'une voix déchirante :

— Ah, je t'aime tant que je doute de tout, de toi, de mon bonheur, de la vie, du soleil, de l'oiseau qui chante, de l'immensité qui nous environne ! Quel amour, mon Dieu !

Pendant qu'il parlait, ses yeux devenaient humides ; quand il eut fini, une larme s'échappa de sa paupière et roula sur sa joue comme une goutte de rosée dans le calice d'une rose.

Lui devina qu'elle pleurait et murmura d'une voix tremblante :

— Je t'ai fait de la peine, n'est-ce pas ? Pardonne-moi, je t'aime tant, vois-tu ?

— Méchant, fit-elle.

Il ajouta avec un accent passionné :

— Et toi, m'aimes-tu ?

— Oh, oui ! dit-elle en levant ses grands yeux au ciel comme pour demander à Dieu le pardon de son aveu.

Ils se regardèrent silencieusement. Elle, frémissante ; lui, éperdu. Il lui prit la main ; leurs têtes se touchèrent, sa chevelure noire se confondit avec ses cheveux blonds ; quelque chose passa sur leurs fronts, sans doute l'haleine d'un ange, et leurs lèvres se rencontrèrent, frémissantes.

En ce moment d'ivresse, il crut voir Dieu. C'était la première fois que ses lèvres touchaient sa bouche. Il lui sembla que quelque chose s'échappait d'elle et pénétrait en lui. Il pensa que c'était son âme, à elle, qui venait se mettre à la place de la sienne. Il eut un éblouissement d'ivresse. Il trouva pour ainsi dire son bonheur trop lourd, et pendant qu'il se disait cela, il sentait que son corps avait des ailes et

que ses pieds étaient enracinés dans le sol. Un cri, cri d'ivresse, d'amour, de joie, s'échappa enfin de ses lèvres :

— Je t'aime ! je t'aime !

Éveline sentit son cœur bondir dans sa poitrine, ses membres frissonnèrent ; elle éprouva une impression de froid et sa tête était brûlante. Ses yeux qui s'étaient fermés s'ouvrirent pour le regarder. Lui crut que son âme venait de passer dans son regard. Il répéta encore :

— Mon Dieu, que je t'aime !

Elle passa ses deux bras autour de son cou.

— Oh ! fit-il, je voudrais mourir en ce moment.

— Méchant, et moi, que deviendrais-je ? dit-elle avec une douceur ineffable.

— Toi, c'est vrai… Tu ne pourrais vivre sans moi, n'est-ce pas, Éveline ?

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Dis-moi, que ferais-tu si tu me perdais ?

Elle répondit en tressaillant :

— J'en mourrais.

Quelle chose étrange l'amour ! Cette réponse lui fit une impression de joie. Il ajouta :

— Tu m'aimes donc bien ?

— Si je t'aime, mon Georges, tu me demandes si je t'aime ?

Elle prit sa tête dans ses deux mains, lui mit un baiser sur le front, et murmura ce mot qu'on n'est jamais las d'entendre :

— Oh ! oui, je t'aime !

À peine avait-elle prononcé cette phrase qu'un bruyant éclat de rire résonna derrière eux.

Le capitaine Georges fit un bond comme si un serpent lui eût mordu le talon. Il promena un coup d'œil rapide autour de lui et dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Insolent !

Il allait s'élancer vers une ombre qu'il voyait s'enfuir le long de la muraille.

Éveline lui saisit le bras.

— Georges, dit-elle, au nom du Ciel, que vas-tu faire ?

Puis elle ajouta en cachant sa tête sur son sein :

— Ne me quitte pas, mon Georges ; j'ai peur… Il m'a semblé reconnaître l'accent de Noël de Mirache. Ô mon Dieu, que je suis malheureuse !

En ce moment, il vit s'avancer une forme sombre à quelques pas de lui.

— Ah ! dit-il après avoir regardé attentivement et comme si une idée subite venait de traverser son imagination ; le comte de Charasse ! C'est le ciel qui me l'envoie.

Il rabattit son capuchon qu'il avait relevé en arrivant sur la terrasse ; puis il ajouta en s'adressant à Éveline :

— Ne sois pas inquiète, Éveline, Dieu me donne le moyen de te sauver de la médisance… Allons, du courage, surtout du sang-froid…

En prononçant ces mots, il lui prit le bras, et fit quelques pas au-devant du comte de Charasse qu'il venait de reconnaître dans l'ombre.

— Monsieur le comte…

— Quelqu'un, fit le comte de Charasse en se retournant vivement ; que me voulez-vous ?

— Un service…

— Parlez.

Ici, le comte de Charasse reconnut Éveline de Carvelle. Il ajouta en s'inclinant :

— Vous ici, mademoiselle.

Le capitaine Georges, ou plutôt l'ermite, sentit frémir le bras de la jeune fille. Il reprit vivement :

— Monsieur le comte, vous souvenez-vous, il y a sept ans, de cette nuit où un misérable vous attendait au bout de la rue de la Vieille-Prison[8] ? C'était dans la nuit du 15 novembre 1635.

— Oh ! oui, dit vivement le comte de Charasse. Mais qui vous a dit...

L'ermite l'interrompit :

---

[8] Maintenant rue de la Communauté.

— Celui qui s'est mis entre vous et le poignard d'un assassin. Moi !

— Vous ! dit le comte. Et vous êtes resté sept ans sans me faire l'honneur de votre amitié.

À ce mot, il considéra attentivement son interlocuteur, comme si son regard voulait pénétrer l'étoffe du capuchon qui lui cachait la tête. L'étrange personnage devina l'expression de ce regard, car il poursuivit :

— Excusez-moi, je ne puis me découvrir… Qu'importe la connaissance de mes traits… Je ne vous mens pas. La preuve, vous m'avez dit ceci : Demain, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien venir me visiter. Je suis le comte de Charasse.

— Oui, murmura le gentilhomme, vous m'aviez refusé votre adresse… Comme en ce moment… Mais enfin, n'en parlons plus, gardez votre mystère… Qu'attendez-vous de moi ?

Et le comte de Charasse, avec cette brusque franchise qui est le propre d'un cœur loyal et généreux, lui saisit la main et la pressa avec force.

— Bien, monsieur le comte, je m'attendais à cela… Vous voyez cette jeune fille, il faut que, quoi qu'il arrive, vous affirmiez ne l'avoir quitté d'une seule minute.

— Ah ! fit le comte de Charasse.

L'ermite poursuivit :

— Vous direz que je vous l'ai confiée quelques instants après ma sortie du salon.

Le gentilhomme parut éprouver une légère hésitation. L'autre reprit :

— C'est une noble action que je vous propose là, je vous le jure !

— Je vous promets obéissance, répondit vivement le comte de Charasse en passant son bras sous celui de Mlle de Carvelle et comme honteux de son hésitation.

— Que dois-je faire ?

— Retourner au plus vite à votre salon… On causera probablement…

— Bien, dit vivement le gentilhomme, je vous comprends. Venez, mademoiselle…

Éveline adressa à l'ermite un triste et doux regard, puis elle suivit le comte en posant la main sur son cœur pour en comprimer ses battements précipités.

— Mon Dieu, dit-elle intérieurement, donnez-moi la force de supporter ce qui va probablement se passer… Ayez pitié de moi.

VII.

Où l'Ermite devient un personnage étrange.

Voilà ce qui se passait dans le salon du bal. Une foule bruyante entourait monseigneur Noël de Mirache, comte de Chéret, et paraissait lui prêter une profonde attention.

— Ainsi, disait un jeune homme, richement travesti, vous êtes persuadé que c'était elle.

— Oui, je vous l'affirme, répondait le comte de Chéret. Vous savez que je connais parfaitement la jeune fille. Du reste, je vous dis : « je l'ai vue ».

— Tiens, tiens, tiens, voyez-vous ça ; cette petite sournoise, dit une voix sèche, que nous supposons être celle d'une vieille fille ; quand je pense qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession… et mademoiselle a déjà un amant.

Ces paroles firent sourire Noël de Mirache ; il reprit, en jetant un regard rapide autour de lui comme pour s'assurer du nombre des auditeurs :

— Je vous affirme que je n'aurais jamais pensé cela de mademoiselle de Carvelle… Mon Dieu ! si jeune…

Il poussa un soupir profondément hypocrite et ajouta d'un ton peiné :

— Ce pauvre de Carvelle. Surtout, messieurs, pas un mot de cela, n'est-ce pas ?

— Oh non ! fit-on de toutes parts.

Une triple bordée de raillerie accompagna cette exclamation.

— Elle est bien sournoise, mademoiselle de Carvelle !

— Quelle apparence de réserve !

— On a bien raison de dire que l'air ne fait pas la chanson.

— Oui, dit Noël de Mirache, mademoiselle Éveline de Carvelle est indigne, et du nom qu'elle porte, et de notre respect !

— Qui donc dit cela ? demanda tout à coup une voix grave et sévère.

Et le comte de Charasse, qu'on n'avait pas remarqué, s'avança vers le comte de Chéret. Il donnait le bras à mademoiselle de Carvelle. Cette apparition, faite aussi brusquement, à ce moment où l'on s'y attendait le moins, fit pâlir Noël de Mirache.

— Comment, comte, poursuivit le gentilhomme, c'est vous qui osez parler ainsi …. vous, un gentilhomme !

Noël de Mirache parut faire un effort sur lui-même et balbutia plutôt qu'il ne dit :

— Je ne dis que la vérité, cher comte, ma foi, tant pis pour mademoiselle, j'ignorais qu'elle fût si près de nous.

Ici il abaissa son regard vers le plancher du salon et ajouta avec ironie :

— Je la croyais encore dans le jardin avec…

— Taisez-vous donc, dit le comte de Charasse d'un ton ferme, vous m'insultez monsieur ! Et je suis, cependant, assez honorable, et mademoiselle, assez vertueuse, pour nous permettre de nous promener où bon nous semble sans que quelqu'un…

Ce fut au tour du comte de Chéret de l'interrompre.

— Ah ça ! que dites-vous donc ? Je ne parle pas de vous ! Certainement vous êtes un digne gentilhomme…

Mais, en ce moment, il s'agit d'un ermite, un étranger que personne ne connaît, je vous raconterai même une histoire bien drôle à son sujet, mais plus tard, à table, en buvant… C'est de cet homme qu'il s'agit, n'est-ce pas, mademoiselle ?... À propos, comment donc le nommez-vous ?

Et le misérable osa lever son regard sur le front de la jeune fille. Étrange aberration de la société. C'était précisément le plus misérable de ce qu'il y avait au monde qui osait, dans la foule, en pleine lumière, dans une fête, insulter l'être qui était le plus idéal. Le mensonge insultant la vérité ! Et pendant qu'il la regardait et qu'il lui disait cela, ses lèvres souriaient avec un sourire diabolique.

Il répéta encore et comme enhardi par le silence de la belle jeune fille :

— Comment donc le nommez-vous ?

Éveline tressaillit et porta sa main à ses yeux pour essuyer une larme. Le comte de Charasse lui serra le bras.

— Vous êtes fou, comte, dit-il d'un ton froid.

La figure de Noël de Mirache se couvrit d'une pâleur mortelle.

Il y eut un frémissement dans la foule, tous les regards se fixèrent sur Noël de Mirache qui répondit après un moment de silence :

— J'ai lieu de croire que vous changez nos rôles.

— Parfait, dit le gentilhomme sans rien perdre de son calme ; vous vous souviendrez de cette parole dans un autre moment. Quant à présent, je n'ai plus qu'un mot à dire et ceci pour ces messieurs :

— Mademoiselle de Carvelle, ici présente, est une noble et chaste fille, vous entendez, messieurs, et, pour que vous n'ayez aucun doute sur ce que vient de raconter le comte de Chéret, j'ajoute : que je n'ai quitté mademoiselle d'un seul instant.

Le comte de Chéret poussa un rugissement de rage. Il laissa pour ainsi dire entrevoir le côté hideux de sa construction. La colère a cela de bon ; elle montre l'homme sous sa face véritable, avec ses vices, ses défauts, elle le montre, nous pourrions dire, tout nu, et qu'on nous passe l'expression, avec toutes les bosses de son âme. Noël de Mirache habituellement laid était hideux en ce moment.

— Ah ! je mens ! s'écria-t-il enfin avec une explosion de joie impossible à décrire, nous allons voir.

D'un geste brusque et rapide, il écarta le cercle qui s'était formé autour de lui et vint se poser devant un nouvel auditeur, qu'il considérait depuis quelques instants.

Les regards des spectateurs de cette scène se portèrent sur le nouveau personnage qui n'était autre que l'ermite.

— Tenez, messieurs ! s'écria-t-il encore, voici l'heureux mortel que j'ai vu, tout à l'heure, à genoux devant mademoiselle de Carvelle, sur la terrasse de l'hôtel, à quelques pas de la statue de notre roi Louis XIII !

VIII.

Où l’Ermite se fait sorcier.

Un profond silence suivit ces paroles. On attendait avec impatience la réponse de l’ermite. Il répondit enfin d’une voix calme qui contrastait singulièrement avec l’agitation du gentilhomme :

— Vous vous trompez, monseigneur, vous m’avez vu avec ma compagne ici présente.

La voix de l’ermite parut produire une légère impression sur Noël de Mirache ; néanmoins, il ajouta après un silence :

— Cet homme est l’amant de Mademoiselle de Carvelle.

Et d’un mouvement plus rapide que la pensée, il arracha l’espèce de capuchon qui recouvrait la tête de l’ermite. Mais à peine l’eut-il considéré qu’il se recula en poussant une exclamation de surprise qui fut immédiatement accompagnée d’une autre exclamation, mais cette fois poussée par les curieux.

Éveline qui avait caché sa figure contre la poitrine du comte de Charasse regarda enfin l’ermite. Puis elle poussa un cri et s’affaissa dans les bras du gentilhomme en murmurant d’une voix étouffée :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi.

— Vous voyez bien que c’était une chose impossible, n’est-ce pas, messeigneurs, dit l’étrange ermite d’une voix craintive.

— Guillaume Benoist ! s'écria enfin Noël de Mirache d'une voix perçante.

Et il répéta encore par deux fois, et comme s'il avait mis tout ce temps pour reconnaître l'horrible sorcier de la plaine.

— Guillaume Benoist ! Guillaume Benoist.

Un sourire singulier plissa les lèvres du sorcier qui murmura à demi-voix et en aparté :

— Je suis perdu, mais je l'ai sauvée !

Le gentilhomme se retourna lentement et son regard fit le tour de la foule avec une expression stupide.

— Est-ce que vous ne me croyez pas? demanda-t-il machinalement.

Un bruyant et immense éclat de rire accueillit ces paroles.

— Nous croyons que mademoiselle de Carvelle a meilleur goût, dit une voix railleuse.

La figure du comte de Chéret se couvrit de taches jaunâtres, signe qui trahissait chez lui une grande joie ou une rage terrible. Ces deux extrémités se touchaient chez le misérable.

Sans doute que Guillaume Benoist connaissait particulièrement ce signe car un vieux gentilhomme d'Harfleur qui se trouvait près de lui l'entendit distinctement murmurer :

— Je suis perdu !

Puis on le vit se pencher à l'oreille du domino rose et parler à voix basse.

Enfin, la voix du comte de Chéret se fit entendre. Il s'écria :

— Cet homme est un misérable, un sorcier, un protestant, c'est Guillaume Benoist ! Le sorcier de la plaine !

On le vit traverser la foule en courant vers la porte d'entrée et revenir au bout d'un moment accompagné de deux gardes de la citadelle.

— Qu'on arrête cet homme, dit-il.

Les deux gardes s'avancèrent vers le sorcier.

— C'est un protestant, dit encore le comte de Chéret.

Et il ajouta à demi-voix :

— Ah ! tu te moques de moi, misérable ?

— Un protestant, répéta la foule des seigneurs en s'écartant avec mépris.

À ce moment, le sorcier se pencha encore une dernière fois vers le domino rose, qui seul était resté à ses côtés, et lui dit d'une voix basse :

— N'oubliez pas ce que je viens de vous dire… Ayez soin surtout de ne pas vous faire reconnaître… Cachez bien votre autre domino noir qui est en dessous de celui-ci…

Il venait à peine de prononcer ce dernier mot que les deux gardes lui posèrent brutalement la main sur l'épaule.

— Au nom du roi, suivez-nous…

Deuxième Partie

Le Capitaine Georges

Livre Ier

Les Commères.

I.

La Folle.

On était au 5 décembre 1642 ; à cette époque, la maison portant le n° 17 de la rue de Paris était occupée par la veuve Javotte, épicière. La « mère Javotte », comme l'appelaient familièrement les habitants de la grande rue Saint-Michel, était une petite vieille de soixante-deux ans. Son défaut dominant était le bavardage. Elle savait tout, causait de toute chose, et il lui arrivait souvent de fermer sa boutique lorsqu'on venait lui dire qu'un homme ivre se battait avec la garde, ou que l'on conduisait un protestant en prison. Elle restait alors plus d'une heure éloignée de son commerce. Dans le voisinage, on s'adressait chez elle pour un renseignement quelconque. Du reste, ce défaut de bavardage lui avait valu le sous-titre de : « La petite gazette ».

À l'époque où se passe ce livre, la bonne ville du Havre était complètement étrangère au journalisme. ***Le Journal du Havre*** et M. Cazavan, ***le Havre*** et M. Santallier devaient être aussi ignorés que la fourmi de l'aigle. En somme, il n'existait pas cet esprit de domination farouche qu'on rencontre de nos jours, et certes, la mère Javotte eût été plus étonnée que fâchée si on lui eût dit :

— Vous savez, vous êtes la gazette de la rue Saint-Michel, mais il y a une gazette dans la rue Françoise.

Ceci dit en passant, nous continuons.

Ce soir-là, la mère Javotte, commodément assise dans son comptoir, disait à deux femmes qui se trouvaient dans sa boutique :

— Vous savez la nouvelle, n'est-ce pas, madame Labrosse ?

La vieille femme que le lecteur a déjà vue, au commencement de cette histoire, répondit en prenant une énorme prise de tabac :

— Ah ! ne m'en parlez pas.

— Vous voulez parler du gouverneur, n'est-ce pas ? demanda la troisième femme.

— Oui, m'ame Bicet, dit l'épicière.

Et elle ajouta en poussant un profond soupir :

— Ce pauvre cher homme, moi je l'aimais bien. Et vous, mère Labrosse ?

— Moi aussi, mère Gigotte.

Ici, m'ame Bicet regarda les deux femmes et dit d'un ton profond :

— Ah ! mes chères amies, ça meurt aussi, ces gens du grand monde.

— Le monde n'est pas juste, fit observer l'épicière, figurez-vous que ce matin, j'ai rencontré de beaux messieurs qui riaient dans la rue.

— Ah ! fit m'ame Bicet, rire un pareil jour ! C'est ***incroiyable***.

Ce mot fut suivi d'un moment de silence.

Ce fut l'épicière qui l'interrompit.

— À propos, mère Labrosse, est-ce que le sorcier de la plaine n'avait pas prédit que monseigneur le gouverneur devait mourir le 4 décembre 1642.

— Oui, mère Javotte, même que c'était au bal du seigneur de Charasse.

— Ça lui a tout de même coûté cher, ajouta l'autre femme. Voilà déjà dix mois qu'il est en prison dans les cachots de la grosse tour.

— Ça lui apprendra de s'introduire dans un bal du grand monde, fit observer m'ame Bicet.

Puis elle ajouta, en prenant un cornet que l'épicière venait de poser sur le comptoir :

— Comment, déjà huit heures, et mon homme qui m'attend, comme l'heure passe vite.

Elle fit un pas pour s'éloigner.

— Dites donc, m'ame Bicet…

— Quoi, mère Javotte ?

— À propos, vous qui demeurez dans le quartier, savez-vous ce qu'il est devenu ce beau soldat qu'on nommait le capitaine Georges ?

— Non, il a disparu à peu près vers l'époque de l'arrestation de Guillaume Benoist, vous savez, le sorcier.

— Quelle drôle de chose ! fit l'épicier. C'est étrange…

Elle s'arrêta court. La porte venait de s'ouvrir et une femme étrangement vêtue, l'œil hagard, les cheveux en désordre, s'avança vers le comptoir. Les trois commères se regardèrent avec un regard significatif.

— La folle, dit à demi-voix la mère Javotte.

Puis elle ajouta en s'adressant à l'étrangère :

— Que désirez-vous, madame Crépée ?

La mère de Jean Cordo de Paro Crépée, car c'était-elle, répondit en promenant un regard craintif autour d'elle.

— Est-ce que vous connaissez l'hôtel du comte de Chéret ? ça doit être dans ce quartier.

— Certainement, dit l'épicière, c'est dans la rue Françoise, à côté de l'église Notre-Dame, là, tout près… Est-ce que vous avez quelque chose à dire à monseigneur de Mirache ?

La folle regarda la mère Javotte avec ce regard étonné que donne la folie et qu'on rencontre quelquefois chez l'enfant. Puis elle répondit :

— Mirache, Mirache, ah ! oui, vous voulez dire le comte de Chéret, c'est vrai, vous avez raison, c'était un ami de mon pauvre Joseph… Mais non, je n'ai rien à lui dire. C'est à son vieux domestique que j'ai à causer… Il ne me reconnaîtrait pas… J'ai trop vieilli… Tiens, c'est pourtant une idée que vous me donnez là… Je ferai peut-être mieux de m'adresser directement à lui… Ah ! qu'est-ce que je dois donc faire ?

En prononçant ce mot elle passa la main sur son front comme pour contenir sa pensée et reprit :

— Enfin, je verrai, quand je serai chez lui… Il faut bien que j'arrive à obtenir cette autorisation puisqu'il m'a abandonné.

— Qui donc vous a abandonné, pauvre chère femme ? dit l'épicière d'une voix caressante.

— Un jeune homme que j'avais élevé, dit la folle d'un ton distrait, un ingrat, mais vous ne le connaissez pas… Il m'avait pourtant bien promis qu'il me ferait voir mon fils.

La mère Javotte lança un coup d'œil rapide sur les deux femmes qui écoutaient les paroles de la folle avec une profonde attention, et ajouta, avec ce ton câlin qui n'appartient qu'aux vieilles curieuses :

— Nous le connaissons peut-être bien ce jeune homme. Qui donc c'est ***y*** ? qu'est-ce ***qui*** vous avait promis ?

— De me faire entrer à la grosse tour pour voir mon fils.

Les trois commères réprimèrent un geste de surprise. Il y eut un silence.

Puis la mère Javotte dit :

— Et vous l'appelez ?

— Georges.

— Le capitaine Georges ! firent les trois vieilles.

— Oui, dit lentement la malheureuse folle, vous avez raison, il était capitaine… Si vous saviez comme c'est diffi-

cile de pénétrer dans cette maudite tour… Mais, excusez-moi, il se fait tard, il faut que j'aille chez le comte de Chéret.

Elle fit quelques pas vers la porte.

— Et vous allez chez Noël de Mirache pour cela.

— Oui, répondit simplement la folle.

Un sourire de pitié entr'ouvrit les lèvres des trois femmes.

— Pauvre femme, dit la vieille mère Labrosse en soupirant.

La folle regarda encore quelques instants la mère Javotte ; puis elle ouvrit la porte et s'éloigna lentement.

— Pauvre femme ! fit à son tour la mère Javotte.

Et les commères se remirent à bavarder.

II.

Entre Gentilhomme et Manant.

Ce soir-là, Noël de Mirache, commodément assis dans un large fauteuil, auprès d'un bon feu, avait les yeux fixés sur la flamme du foyer dont la lueur, en se mariant à l'éclat d'une lampe posée sur une table de marbre blanc, éclairait faiblement le riche ameublement d'un vaste salon. À quelques pas de lui, debout, le chapeau à la main, se tenait Pierre Lebeuf, le pêcheur. Le silence régnait depuis un moment dans le salon, quand tout-à-coup, le gentilhomme, qui

paraissait suivre le fil d'une profonde pensée, releva la tête et dit en regardant Pierre Lebœuf :

— Pierre, j'ai quelque chose de très avantageux à te proposer. Tu as bien fait de venir me voir.

— Qu'avez-vous à me dire, monseigneur ? Parlez.

Noël de Mirache se recueillit un moment, puis il reprit :

— Je dois d'abord commencer par te dire qu'un silence de muet est nécessaire au secret que je vais te confier… En revanche, si tu réussis, comme j'en ai la conviction, je te donne ma parole de gentilhomme que ta fortune est faite… Seulement, tu feras bien attention pour ne pas gâter ta besogne comme tu l'as fait pour le comte de Charasse.

— Oh ! monseigneur, dit vivement le pêcheur, vous savez bien qu'il n'y a pas eu de ma faute… C'est ce satané inconnu que le ciel, ou plutôt l'enfer, a mis entre le comte et mon poignard, qui m'a empêché.

Noël de Mirache l'interrompit.

— Et tu n'as jamais su le nom de cet homme ? Tu ne l'as jamais revu ?

Le pêcheur répondit après un moment de réflexion.

— Je crois que oui…

— Comment, tu crois…

— Oui, je n'en suis pas sûr. Voilà comme la chose s'est passée. Un soir, j'étais sur la place d'Armes, il y a à peu près un an, un homme dont les traits étaient cachés sous les bords d'un large chapeau et avec lequel j'avais une discus-

sion, m'a dit ceci : Souviens-toi de la nuit du 15 novembre 1635.

— Ah ! fit le comte, et tu n'as pas cherché à savoir qui c'était ?

— Oui, monseigneur, j'aurais voulu l'assommer, mais il y avait du monde, je me suis contenté de l'épier… Et, pendant un moment, j'ai cru reconnaître sa figure.

— Ah ! fit encore le gentilhomme ; c'était …

— Guillaume Benoist, le sorcier, j'en suis presque convaincu.

Ici, Noël de Mirache se laissa retomber dans sa rêverie… De temps à autre, quelques paroles inintelligibles s'échappaient de ses lèvres ; puis, il ajoutait d'une voix distincte :

— C'est à n'y rien comprendre.

— Quoi, monseigneur ? fit le pêcheur.

— Rien… Mais ne parlons plus de cela. Revenons à ce que j'avais à te dire. Que penserais-tu d'un service qui te rapporterait cinquante mille livres ?

— Cinquante mille livres ! S'écria Pierre Lebœuf.

Et les yeux du pêcheur lancèrent des éclairs. Une joie sinistre se peignit sur sa physionomie.

Noël de Mirache poursuivit :

— Oui, cinquante mille francs…

Ici, il parut hésiter un moment, puis il ajouta d'un ton décidé qui annonçait une subite résolution :

— Il s'agit d'un enlèvement.

— Ah ! fit le pêcheur, que cela !

Puis il ajouta vivement et en réprimant un mouvement de joie prêt à lui échapper. On eût dit qu'il craignait que cette exclamation qui venait de lui échapper, en diminue le prix proposé par son interlocuteur. Il ajouta :

— Diable, cinquante mille francs, pour un enlèvement. C'est peu. Je risque beaucoup par le temps qui court.

— Bah ! fit Noël de Mirache en souriant avec malice, c'est un coup de fortune… Du reste, j'ai voulu être généreux avec vous… Pour vous récompenser des services que vous m'avez rendus… Mais c'est à prendre ou à laisser… Je ne veux point abuser… Choisissez.

— J'accepte, dit vivement le misérable.

— Bien, dit le comte en souriant. Je m'y attendais… Mais asseyez-vous donc, Lebœuf.

Il lui désigna un siège. Quand le misérable fut assis, il poursuivit :

— Connaissez-vous la demeure du vieux de Carvelle ?

Pierre Lebœuf fit un signe affirmatif.

— Il y a une belle jeune fille dans cette maison, dit le pêcheur en regardant le comte avec attention.

— Bien, fit encore Noël de Mirache, il s'agit précisément de cette jeune fille. La chose est facile, car le vieux n'a que deux domestiques dans son hôtel.

— Comment ? fit observer Pierre Lebœuf, c'est dans son hôtel même que vous voulez que j'aille la chercher… Diable ! C'est plus grave que je ne pensais…

Le comte de Chéret fronça les sourcils et lança un regard menaçant sur le pêcheur. Puis il demanda d'un ton dédaigneux :

— Est-ce que tu as peur d'un vieillard à cheveux blancs, toi ?

— Non, mais j'ai peur des gardes de la ville… On fait bon marché d'un pauvre homme comme moi…

— Je t'assure ma protection.

— Je vous remercie, monseigneur.

Et le misérable remua la tête d'une façon que nous pouvons traduire ainsi :

— Je sais ce que c'est que votre promesse.

Puis il ajouta après un long silence.

— Et vous me donnerez cinquante mille livres aussitôt l'affaire faite.

— Oui, je te le jure.

Une expression de doute se traduisit sur la figure du pêcheur.

— J'ai besoin d'argent, dit-il, je ne suis pas riche… Les affaires ne vont pas… Est-ce que vous ne pourriez pas me donner quelque chose d'avance… D'abord, comment ça se passera-t-il ?

— Je vous préviendrais du jour… Vous choisirez un moment où la jeune fille sera dans la cour… On dit qu'elle reste quelques fois des heures entières à jouer avec un gros chien…

— Ah ! fit le pêcheur en réprimant un mouvement de crainte ; vous dites qu'il y a un chien ?

— Sois sans crainte, dit le comte en souriant, il est enchaîné.

— J'aime autant ça. Mais continuez donc, monseigneur.

Le comte de Chéret poursuivit en abandonnant de nouveau la deuxième personne du singulier pour prendre celle du pluriel. Habitude qui lui était familière quand il conversait avec un homme du peuple.

— Vous profiterez d'un moment où elle sera dans la cour de l'hôtel. Vous vous avancerez près d'elle, poliment, en ôtant votre chapeau, comme si vous aviez un grand service à réclamer de sa bonté… Elle vous écoutera, j'en suis persuadé.

Ici, le gentilhomme parut réfléchir un moment ; puis il dit :

— Vous pourriez même ajouter que vous venez de la part du capitaine Georges…

— Bien, je comprends, dit Pierre Lebœuf avec un sourire farouche ; tout en causant, je tâcherai de l'amener vers la porte donnant sur la rue, n'est-ce pas ?

Le comte fit un signe affirmatif. Le pêcheur ajouta :

— Puis, à un moment donné, je l'enlève en un clin d'œil et je la jette dans une bonne voiture qui nous attend devant l'hôtel.

— Parfait, mon ami, dit le gentilhomme. Je compte sur ta finesse pour bien mener cette intrigue. Si tu réussis, je te promets que tu seras content de moi… À propos, ne m'as-tu pas demandé quelque chose tout à l'heure ?

— Oui, monseigneur. Je suis sans un denier…

Noël de Mirache alla ouvrir son secrétaire et revint au bout d'un moment vers le pêcheur.

— Tiens, Pierre, prends ceci en à-compte… Il y a, je crois, cinq mille livres.

Et il présenta une bourse. Les yeux du pêcheur brillèrent d'un fauve éclat. Il balbutia plutôt qu'il ne dit :

— Merci, merci, monseigneur… Vous êtes bien bon… Quand faudra-t-il…

L'autre l'interrompit :

— Je te le ferai savoir… dans quelques jours…

— Bien monseigneur. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

— Oui, dit le comte en se laissant retomber dans son fauteuil.

Pierre Lebœuf s'inclina profondément devant le gentilhomme. Au moment où il ouvrait la porte, le comte de Chéret lui jeta ces derniers mots :

— Tiens-toi prêt… j'espère que ce sera bientôt.

Pierre Lebœuf referma la porte du salon, traversa l'antichambre et descendit dans l'escalier. Quand il fut arrivé dans le corridor conduisant à la porte de sortie, il s'arrêta un moment indécis. À quelques pas de lui, le long de la muraille, dans l'entrebâillement d'une porte à demi-fermée, s'échappait un faible filet de lumière et une voix, que le pêcheur crut reconnaître, prononça distinctement ces mots :

— Hélas ! bonne maîtresse, me pardonnerez-vous jamais ?

Pierre Lebœuf s'avança sur la pointe des pieds. Quand il fut contre la porte, qu'on avait probablement oublié de fermer, il avança curieusement la tête et jeta un regard dans le fond de la pièce.

Un spectacle étrange frappa son regard. Il vit une femme vêtue de noir, debout devant un vieillard à cheveux blancs qui, agenouillé sur la dalle, la regardait avec une expression douloureuse.

Dans le vieillard, il reconnut Jack Gosiome.

Quant à la femme, il n'aurait pu dire s'il la connaissait, elle lui tournait le dos ; il regarda avec plus d'attention.

Livre II

Rayons et Nuages.

I.

La rose devient triste.

Éveline devenait rêveuse ; son sourire radieux avait disparu pour faire place à une expression de tristesse. L'oncle, qui passait quelques fois des heures entières à l'observer, avait remarqué ce changement avec une profonde amertume. Il comprenait vaguement que le cœur de cette enfant qu'il avait élevée, aimée, qu'il avait pour ainsi dire couvert de fleurs, lui échappait, qu'une autre image que la sienne, à lui, vieillard, qui n'avait que ce rayon pour réchauffer sa vieillesse, prenait sa place dans le cœur d'Éveline.

Un jour qu'il était auprès d'elle et qu'elle paraissait encore plus triste que d'habitude, il voulut jeter un regard dans les replis cachés de sa pensée. Il lui dit en la regardant attentivement :

— Il y a bien longtemps que nous n'avons pas vu le beau capitaine. C'est Georges, n'est-ce pas, que tu le nommes ?

Ce nom, qu'elle n'avait pas entendu depuis plusieurs mois, jeté brusquement à son oreille, la fit tressaillir. Tout

son sang reflua vers son cœur. Elle répondit avec ce ton joyeux que prend le malade quand on lui annonce qu'il peut sortir du lit et se promener au soleil :

— Oui, c'est Georges ! Pourquoi me dis-tu cela ? Est-ce que tu l'as vu ?

Le vieillard fut effrayé de l'éclair de joie qui traversa son regard.

— Comme elle l'aime ! s'écria-t-il intérieurement.

Puis il ajouta :

— Est-ce que tu penses encore à ce jeune homme ?

Éveline le regarda avec un regard étonné. On eût dit qu'elle n'avait pas entendu ou ne comprenait pas le sens précis de ces paroles.

Il répéta sa demande.

— Si je pense à lui ? s'écria-t-elle enfin avec une explosion de joie et comme si cette exclamation avait brisé la digue de sa pensée. Si je pense à lui ? Oh ! Mon père, si vous saviez combien je l'aime ! combien je souffre !

Cet aveu parut l'avoir brisée. Elle cacha sa tête dans ses mains et resta plongée dans un profond silence. Lui, la regardait avec tristesse.

— Éveline ma chère enfant, je t'en prie, ne te chagrine pas ainsi.

Elle ne répondit point. Mais au frémissement de ses épaules, il comprit qu'elle pleurait. Il ajouta :

— Voyons, conte-moi ton chagrin.

Elle, sans lui répondre, passa son mouchoir sur ses grands yeux humides ; puis elle se leva, s'avança près de lui, posa ses lèvres sur son front et s'éloigna rapidement comme pour lui épargner la vue de sa tristesse.

— Oh ! dit-il en la suivant du regard, elle l'aime tant qu'elle ne m'aime plus !

Au moment où elle ouvrait la porte, il étendit ses bras amaigris, la regarda avec un regard suppliant et s'écria :

— Éveline ! méchante enfant, tu veux donc me tuer !

Un sanglot étouffé lui répondit.

Il retomba, accablé, dans son fauteuil.

II.

Rayonnement d'Âme.

L'immensité de sa propre douleur l'avait rendue sourde au cri du vieillard. Et puis, elle sentait que son cœur débordait, la tristesse qui, depuis dix mois, s'était amassée au fond de son âme soulevait sa poitrine oppressée ; un malaise étrange agitait tout son corps. Elle avait quitté son oncle pour ne pas l'accabler de la vue de sa tristesse. Peut-être aussi qu'elle aimait mieux être seule avec sa souffrance. Il y a un moment où l'âme a besoin de pleurs. Les larmes d'amour ont comme un arrière-goût d'ivresse.

Après avoir refermé la porte du salon, elle allait pénétrer dans sa chambre quand la voix d'une petite fille, de seize à

dix-sept ans, qu'elle avait pour servante, résonna à son oreille.

— Mademoiselle.

— Que me voulez-vous, Clarisse ?

— Voici ce qu'une jeune dame vient de me donner pour remettre à mademoiselle.

Et la servante lui présenta un papier qu'elle prit machinalement.

— Qui peut…

Elle n'acheva pas. Une exclamation de joyeuse surprise s'échappa de sa poitrine, et elle regarda attentivement l'écriture de la lettre comme pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

— Est-ce possible, mon Dieu ? dit-elle à demi-voix.

Puis elle ajouta en s'adressant à la servante :

— Qui vous a remis cette lettre ?

— Une jeune dame.

— Ah ! La connaissez-vous ? L'avez-vous déjà vue ici ?

— Oui, une fois, il y a dix mois à peu près…

— Ah ! fit encore Éveline en posant la main sur son cœur, rappelez-vous bien… Ce que je vous demande est très important… Vous souvenez-vous le jour de sa première visite ?

La jeune servante répondit après un moment de réflexion :

— C'était le lendemain du bal de monseigneur le comte de Charasse.

— C'est elle ! s'écria Éveline d'un ton joyeux sans même prendre garde que la servante l'écoutait. C'est ma protectrice. C'est elle qui est venue me dire qu'on l'avait arrêté.

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre. Une fois seule elle regarda encore la lettre qui tremblait dans ses mains.

— Oh ! C'est bien son écriture, dit-elle.

Elle brisa l'enveloppe qui recouvrait une grande feuille de papier jauni par le temps et recouvert d'une écriture fine que la blancheur de l'encre rendait presque illisible. Voici ce qu'elle lut :

UN CŒUR DANS UNE TOMBE.

Liras-tu ces lignes que je confie au vent par le trou du soupirail de ma prison ? Dieu est grand, sans doute il permettra que cette lettre, que j'adresse à une autre qu'à toi pour te la remettre sans éveiller les soupçons de notre ennemi, te parvienne.

Si tu lis ces pensées, ce papier te semblera bien laid, n'est-ce pas. Je l'ai trouvé dans une fissure de la muraille de mon cachot. Un morceau de bois taillé avec mes ongles me sert de plume ; mon encre est la boue humide que mes pieds foulent.

Que fais-tu ? À quelle chose penses-tu ? Éveline, le croirais-tu ? Voici les deux points d'interrogation que je m'adresse sans cesse. Que m'importe ma souffrance,

l'humidité de mon cachot, l'horrible figure du hideux Jackar ! Je pense à toi. Comme l'amour est une chose sublime ! dans les ténèbres de mon cachot, je te vois, riante, et ton sourire éclaire tout ce qui m'entoure.

Éveline !

Ah ! quel nom ! quel mot ! quel rayonnement divin autour de ces sept lettres. Éveline ! Dieu !

Être idéale d'en bas. Sublimité d'en haut.

Quelle chose l'amour ! On m'enterre vivant dans une tombe dont le mausolée est un géant de pierres et mon âme plane dans le ciel. Quand je songe que je n'étais qu'un misérable, un soldat, un rien et que ton amour me donne tant de force. L'amour doit être à l'âme ce que le soleil est à la fleur.

Frémissements d'amour ! Bruit d'ailes des papillons.

Que je sois triste, accablé, souffrant, je me dis : Elle m'aime ! Il y a comme un éblouissement dans ces deux mots.

Que fais-tu maintenant ? Souris-tu toujours en ouvrant les battants de ta fenêtre ? Quand je passais dans ta rue et que tu te montrais, il me semblait voir le soleil.

Ô joie immense ! j'ai rêvé cette nuit que j'étais dans la grande allée située juste en face de ta maison, que tu ouvrais la fenêtre, tu sais celle où tu te mets souvent, et que tu souriais en me regardant.

Ton sourire, à moi, misérable ! C'est la promesse du ciel au damné.

Et pendant que je rêvais cela, dans cette divergence propre aux rêves, il me semblait que tes longs cheveux touchaient mes épaules.

La mort est un baiser après un tel rêve !

Si l'on me disait : « Qu'aimes-tu mieux le ciel sans Éveline ou l'enfer avec elle », je choisirais l'enfer !

Il y a une chose qui m'étonne en ce monde. C'est que ton amour ne m'ait pas rendu fou.

Ton amour ressemblera-t-il jamais au mien ? Le ciel s'écroulerait sur ma tête que je sourirais en te regardant.

Tu vas rire de ma folie : Il y a des moments où je m'étonne qu'un tel amour ne parvienne pas à faire écrouler la sombre tour où je suis enfermé.

L'autre nuit, j'ai eu un beau rêve : Je marchais derrière toi, tu me regardais par moments et je n'osais te parler. J'avais un brasier dans le cœur et ma bouche était de glace.

J'ai eu honte de ma faiblesse. Je m'avançais vers toi. J'ouvrais la bouche. J'allais te causer. Tu disparus.

Éveline, je t'aime !

Comme il y a longtemps que je ne t'ai dit ce mot !

Ah ! ton oreille a-t-elle retenu le frémissement de ces deux mots que Dieu nous a appris pour nous prouver son existence ?

Être seul avec toi, entendre ta voix, voir ton sourire, tes yeux, ton front, quelle ivresse !

Oh ! chose sublime l'amour ! Je suis loin de toi, dans un cachot, ignoré, perdu ; Éveline, pose la main sur ton cœur, pense à moi, si tu m'aimes, il frémira de joie.

Ma vie, la damnation de mon âme pour un baiser de tes lèvres rosées.

Il y a quelque chose de plus resplendissant que le ciel : C'est l'amour.

À bientôt. Courage et espoir !

La lettre de Georges finissait là. Elle ne portait ni date, ni signature. Ces paroles jetées pour ainsi dire au hasard, que Victor Hugo appellerait des gouttes d'âme, remuèrent profondément Éveline. Une douce joie inonda son âme et un rayon d'espoir traversa ses grands yeux encore rougis par les larmes.

L'amour est à l'âme ce que la rosée est à la fleur. Toute la figure d'Éveline devint resplendissante.

— Comme il m'aime ! S'écria-t-elle, frissonnante. Oh ! Dieu ne voudrait pas qu'il vive ignoré avec un tel amour !

En prononçant ces mots, elle s'était agenouillée devant le crucifix. Quelqu'un qui l'eût vue, les mains jointes, le regard levé au plafond de la chambre comme pour chercher le ciel, les lèvres frémissantes sous l'action de la prière qu'on sentait monter vers Dieu, l'eût pris pour un ange descendu du ciel.

III.

Ce qu'on entend derrière une porte.

Pierre Lebœuf, nous l'avons dit, s'était arrêté devant la porte de la pièce où se trouvait Jack Gosiome. Le pêcheur allongea la tête dans le vide que laissait l'entrebâillement et regarda attentivement.

Le vieillard, toujours agenouillé, répétait :

— Me pardonnerez-vous jamais ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? pensa le pêcheur.

En ce moment, il entendit la voix de la femme.

— Qu'est-ce que vous avez donc, vieux Jack, est-ce que vous ne me reconnaissez plus ? demanda-t-elle en faisant signe au vieillard de se relever.

— Il faudrait que je fusse bien ingrat pour oublier la noble dame de mon maître le chevalier de Paro Crépée, répondit Jack Gosiome.

— Tiens, tiens, pensa Pierre Lebœuf, madame de Paro Crépée. Que diable vient-elle faire ici ?

La folle poursuivit :

— Relevez-vous, Jack, je le veux…

Quand le vieillard eut obéi, elle ajouta, en promenant un regard étonné autour d'elle :

— Ah ! quel riche ameublement, ça me rappelle mon hôtel de la Grande rue Saint-Michel. Il est bien riche, n'est-ce pas, le comte de Chéret… C'était un ami de mon pauvre mari.

Ce dernier mot fit tressaillir le vieillard.

— On ne m'avait pas trompé, mon Dieu, dit-il à demi-voix, elle est réellement folle.

Elle reprit :

— Mais je suis maintenant habituée à la misère. C'est un grenier que j'habite au lieu d'un hôtel… Si encore mon pauvre Jean était avec moi. Lui ne m'abandonnerait pas comme l'autre !

— Quel autre ? dit vivement le vieillard.

Pierre Lebœuf tendit l'oreille. La folle répondit :

— Georges. Mais vous le connaissez. Vous savez ce jeune homme que j'ai élevé comme mon fils. Le petit Georges que vous faisiez sauter sur vos genoux.

— Ah ! dit le vieillard en l'interrompant, le capitaine Georges ! mais il est…

Il s'arrêta court comme si un secret allait sortir de sa bouche. Puis il ajouta en changeant subitement de ton :

— Oui, oui, je sais de qui vous voulez causer. Continuez donc, chère maîtresse…

— Je ne suis plus votre maîtresse, vieux Jack, je suis pauvre maintenant… Mais qu'est-ce que je venais donc faire ici ?

Elle passa la main sur son front comme pour chercher le fil de ses idées. Puis elle s'écria après un long silence, pendant lequel le vieillard la considérait avec tristesse :

— Ah ! Voilà ! Je venais vous demander une autorisation pour pénétrer auprès de mon fils prisonnier dans les cachots de la grosse tour.

Le vieux domestique la regarda avec surprise.

— À moi, dit-il. Si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous voulez vous moquer de moi.

La folle parut ne pas comprendre ces paroles. Elle répéta :

— Il me faut cette autorisation.

— Rien que ça, pensa le pêcheur. Elle va bien, la vieille ?

La voix du vieillard mit fin à cette réflexion.

— Réfléchissez-vous bien à ce que vous me dites là.

— Ah ! s'écria la malheureuse femme, vous aussi, vous m'abandonnez. Il faut cependant que je voie mon fils. Jack, au nom de votre ancien seigneur, faites ce que je vous dis.

Le vieux domestique courba douloureusement la tête.

— Ah ! s'écria-t-elle encore, comme si une pensée subite venait de se faire jour dans son imagination ; c'est votre maître, le comte de Chéret, qui m'accordera cette grâce… Il est puissant, c'est un noble cœur, il faut aller le trouver. Allons, Jack, faites ce que je vous demande. Si vous saviez quelle souffrance j'éprouve de ne pas voir mon fils.

Et comme le vieillard accablé ne bougeait pas, elle poursuivit de ce ton triste et doux qui laisse voir une larme derrière chaque parole :

— Mais qu'est-ce que je m'en vais donc devenir si tout le monde m'abandonne ?... Comment, j'ai un fils, je suis mère, mon enfant est loin de moi, perdu, ignoré, enfoui dans un ignoble cachot et je demande à le voir, on ne me répond pas. Il est peut-être malade, mourant, il m'appelle peut-être en ce moment, et l'on ne veut pas me laisser arriver jusqu'à lui. Qu'est-ce qu'il a fait ? Rien ! On m'a dit qu'il est en prison pour avoir caché un pauvre homme faisant partie de la religion réformée. Est-ce un crime ? Ah ! vous ne me répondez pas. Très bien, monsieur, je vous prie de m'annoncer à votre maître.

Elle fit quelques pas en se retournant vers la porte.

— Attendez, dit vivement le vieillard. Je vais aller implorer mon maître.

Et il ajouta en aparté :

— Si elle pouvait voir son fils, peut-être sa vue lui rendrait la raison.

— Bien, dit la folle, allez, vieux Jack, je vous attends, mais faites vite, je suis impatiente de voir ce cher enfant.

Le vieillard lui jeta un long regard empreint d'une amère douleur et se dirigea lentement vers la porte. En le voyant s'avancer vers l'endroit où il se trouvait, Pierre Lebœuf s'effaça dans un angle de la muraille.

Le vieux domestique avait la figure pâle, et ses cheveux blancs, qu'on distinguait confusément dans l'obscurité,

étaient mouillés de sueur. En traversant le corridor, le pêcheur l'entendit murmurer :

— Mon Dieu, faites qu'il ne me refuse pas.

Son pas résonna encore un moment sur les marches de l'escalier, puis tout rentra dans le silence.

— Ma foi ! qu'ils s'arrangent, se dit Pierre Lebœuf en s'avançant vers la large porte de la rue. Moi, mon affaire est ailleurs.

Quand il eut franchi le seuil de l'hôtel, il posa la main sur la rotondité que la bourse formait sur son pantalon, à l'endroit de la poche, et quelqu'un, qui traversait la rue en ce moment, l'entendit murmurer d'une voix farouche qui vous glaçait l'âme :

— Cinquante mille livres pour l'enlever, c'est une affaire d'or. Je l'aurais étranglée pour la même somme…

IV.

Le troisième étage du n° 15 de la rue de la Vieille-Prison.

Ce même soir, à dix heures, une jeune femme frappait à une porte du troisième étage de la maison portant le n° 15 de la rue de la Vieille-Prison.

Un moment après, une voix demanda de l'intérieur :

— Qui est-là ?

— Madame de Paro Crépée, est-ce ici ? demanda l'inconnue d'une voix tremblante qui annonçait une certaine émotion.

La voix répondit :

— C'est au quatrième, mais elle est sortie. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— J'aurais bien besoin de la voir, dit l'étrangère après une légère hésitation.

— Attendez, je vais vous ouvrir, vous devez être une jeune femme, car votre voix est bien douce.

La porte s'ouvrit et une vieille femme, tenant une lampe fumante à la main, apparut sur le seuil.

— Entrez, madame, dit la vieille en s'inclinant devant la visiteuse dont la mise et la figure distinguée, d'une grande beauté, annonçaient une personne de condition ; entrez, je vous prie. Pardonnez-moi de vous avoir parlé comme je viens de le faire, mais, en ce moment, on est si peu en sûreté, même chez soi, qu'il faut prendre bien des précautions, surtout la nuit…

— C'est vrai, fit la jeune femme en laissant voir une double rangée de dents blanches à travers un gracieux sourire ; je me présente bien tard, et je suis seule, cela peut vous sembler étrange… Mais soyez persuadée qu'il m'a fallu un motif bien grave…

— Bien, madame, je n'ai point besoin d'explication. Donnez-vous la peine de vous asseoir, la pauvre folle… pardon, je veux dire, madame de Paro Crépée ne tardera sans doute pas à rentrer.

Elle présenta un vieux fauteuil à la jeune femme qui lui dit après avoir promené un triste regard sur le misérable ameublement du logis :

— Est-ce que vous la voyez souvent, madame de Paro Crépée ? Vous paraissez lui attacher une certaine amitié.

— La pauvre chère dame, dit la vieille, certainement que je l'aime, quoique elle est bien étrange par moments… Mais, vous savez, on ne peut pas lui en vouloir, c'est quand elle perd tout à fait la raison. Oui, oui, je l'aime bien, allez ! Du reste, sans moi…

Elle s'arrêta court. L'étrangère répéta avec intérêt :

— Sans vous…

— Je suis une vieille bavarde… Je ne sais seulement pas ce que j'ai voulu dire.

La jeune femme fixa sur elle ses deux grands yeux noirs dont le regard semblait fouiller jusqu'au fond de la pensée.

La vieille parut se troubler.

— Est-ce que vous vous défiez de moi ? dit l'étrangère d'une voix caressante.

— Oh non !

— Alors, parlez. Vous disiez…

— Rien, je vous l'assure, balbutia la vieille.

La jeune femme parut réfléchir ; puis elle ajouta après un moment de silence :

— J'ai trouvé, madame de Paro Crépée est sans ressource… Et c'est vous qui la secourez…

— Eh bien, oui ! fit naïvement la vieille femme, mais de cette voix claire, derrière laquelle aucune arrière-pensée ne se cache.

— Ah ! fit l'étrangère.

Et son regard parcourut encore le misérable ameublement. Puis elle dit en se parlant à elle-même :

— Quelle pauvreté ! les malheureuses. Et moi qui ne me doutais de rien. Pauvre Jean ! Comment vous nommez-vous, ma bonne mère ? ajouta-t-elle en souriant à la vieille.

— La mère Raymon, pour vous servir, ma belle…

— Demoiselle, ajouta vivement l'étrangère qui comprit l'hésitation de la vieille femme. Moi je me nomme Alix de Carlange, je suis orpheline… peut-être un peu cavalière… c'est ce qui vous explique ma présence, seule, à cette heure avancée.

En ce moment, on entendit monter légèrement l'escalier.

— C'est son pas, dit la mère Raymon.

Elle alla ouvrir la porte et ajouta en haussant la voix :

— Est-ce vous madame Crépée ?

On ne répondit pas. La vieille attendit un moment. Elle vit passer la folle devant elle.

— Madame Crépée. Venez donc, j'ai à vous causer. Il y a une belle jeune demoiselle qui vous attend…

— Moi ? dit la folle d'un ton distrait en continuant de monter l'escalier.

La mère Raymon lui prit le bras.

— Mais venez donc.

Elle obéit machinalement, sans avoir aucune conscience de ce qu'elle faisait. Elle se laissa conduire jusqu'auprès de la jeune fille, quand elle fut devant elle, elle la regarda et lui dit :

— Que voulez-vous, mademoiselle ? Est-ce bien moi que vous désirez ?

Alix de Carlange jeta un regard sur la figure pâle de la malheureuse femme.

— Oui, c'est à vous, bonne madame de Paro Crépée. Vous ne me connaissez pas de physionomie, mais vous connaissez mon nom, j'en suis sûre. Je m'appelle Alix de Carlange. Je suis… (Ici, elle éprouva un moment d'hésitation)… la fiancée de votre Jean.

— Alix, Alix, Alix, répéta trois fois la malheureuse folle et d'une voix distraite… Où donc ai-je entendu ce nom ?

— Chez vous, par votre fils Jean. Je suis sa fiancée…, mère…

La folle, qui semblait suivre le cours d'une profonde pensée, s'écria avec une explosion de joie et en l'interrompant tout-à-coup :

— Jean ! mon fils Jean ! Je pourrais donc le voir ! J'ai une autorisation !

Les deux femmes la regardèrent avec étonnement. Elle poursuivit :

— Malheur à celui qui m'empêchera de pénétrer jusqu'à lui. Je suis en règle, seulement il faut que j'attende encore dix jours, jusqu'au quinze. Je ne sais pas pourquoi. Probablement que c'est la mort du cardinal qui fait ce retard. Ah ! Dans dix jours, je verrai mon fils. Qu'est-ce que je vais devenir pendant ce temps-là ?

Ici, elle regarda la jeune fille et dit d'un ton sévère qui contrastait singulièrement avec l'accent de ses premières paroles :

— Oui mademoiselle, je verrai mon fils Jean ! C'est le comte de Chéret qui m'a signé la permission… Il en a le droit probablement. Enfin, je vous affirme ce que je vous dis.

Et la folle fouilla dans sa poche et fit voir, sans le déplier, un carré de papier jaunâtre.

— Mais nous ne doutons pas un seul instant de votre parole, dit doucement la jeune fille.

— Je le crois, dit la folle d'une voix sourde.

— Qu'est-ce que vous avez donc ce soir ? demanda la vieille, je ne vous ai jamais vue comme ça, madame Crépée.

La malheureuse femme garda le silence. La jeune fille essaya encore de lui arracher quelques paroles pour faire naître un rayon de lumière au fond de ses ténèbres, mais voyant qu'elle s'obstinait à garder un silence farouche et qu'elle paraissait suivre le cours d'une profonde rêverie, elle jeta un regard découragé sur la mère Raymon et lui dit à voix basse :

— Il ne faut pas la contrarier ce soir. Je reviendrai.

Puis elle ajouta d'une voix tellement basse que c'est à peine si la vieille, qui se trouvait tout près d'elle, entendit :

— Tenez, bonne mère, soignez-la bien.

Elle lui présenta une bourse.

— Je ne sais…

Elle l'interrompit vivement.

— Je suis presque sa fille, dit-elle. Je vous le répète, soignez-la bien. Du reste, je vais m'arranger pour la faire venir chez moi.

Puis elle ajouta à demi-voix :

— Pourquoi mon Dieu cette lettre m'est-elle parvenue si tard ?

Livre III

Un dimanche.

I.

Bourreau et victime.

Jetons maintenant un regard dans les profondeurs de la grosse tour.

Depuis quelques jours, Jackar, le hideux gardien de l'horrible prison, était devenu presque joyeux. Les cabanons de la tour regorgeaient de prisonniers. Quelle joie pour le misérable ! Sa figure farouche grimaçait quelquefois un sourire, et il courait, montait les marches humides, redescendait les mains chargées de cet affreux aliment qu'en langage de prison on appelle la « nourriture des prisonniers. »

— Ah ! Ah ! s'écriait-il avec cet accent farouche que nous lui connaissons.

Et il passait d'un cachot à l'autre, considérait, avec un regard sinistre, la figure amaigrie des malheureux que la « justice » lui confiait.

Un jour, qu'il faisait sa « tournée habituelle », il eut un moment de joie qu'il avoua plus tard être le plus beau de sa vie. Il venait d'ouvrir l'un des horribles cabanons dans lequel

était enfermé, depuis plus de vingt ans, un malheureux vieillard nommé Dausouet[9]. Ce misérable, qui, depuis quelque temps, paraissait avoir complètement perdu la raison, était assis sur quelques brins de paille mouillés, dans la boue huileuse ; il était enchaîné, et, cependant, c'est à peine s'il paraissait avoir la force de se tenir sur ses jambes, qu'on voyait frissonner, à travers les lambeaux d'une culotte de toile. On eut dit, à voir les chaînes qui retenaient ses membres, que ce surcroît de torture avait pour but d'empêcher l'âme du misérable d'abandonner les ténèbres où il était enfermé.

Au moment où Jackar entrait, la figure du vieillard portait l'empreinte d'une souffrance tellement profonde que le misérable, qui l'affectionnait particulièrement à cause de sa longue captivité, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ah ! Ah ! grogna-t-il sourdement, c'est donc pour aujourd'hui. C'est dommage.

Le misérable s'avança tout auprès du vieillard et ajouta en lui secouant le bras :

— Hé ! père l'ancien, qu'est-ce que vous avez donc ?

Cette amère raillerie n'obtint pas de réponse. Il reprit :

— Voyons, causez donc. Ah ! Ah ! est-ce que vous seriez mort sans m'inviter ? Quelle drôle de farce !

---

[9] L'auteur de ce livre, Paul Cornette de Venancourt, après une visite faite dans les cachots, quelque temps avant la démolition de la tour, a trouvé le nom de ce malheureux inscrit dans la muraille d'un étroit cabanon (Note de l'éditeur).

Le prisonnier releva enfin la tête. Sa figure maigre, encadrée d'une barbe inculte, était affreusement pâle, son regard, dans lequel on sentait vaguement la mort, se fixa pendant un moment sur le geôlier avec une expression stupide ; puis il dit d'une voix faible :

— Ah ! C'est vous, que me voulez-vous ?

— Votre nourriture. Tenez, voici.

— Ma nourriture, à moi, aujourd'hui. Dites donc, quelle heure est-il ? Est-ce qu'il y a du soleil dehors ? Il fait bien froid.

Il garda un moment de silence à travers lequel il entendit Jackar murmurer :

— Qu'ils sont stupides ! C'est toujours la même chanson.

— Mon ami, reprit le malheureux d'une voix tellement faible qu'on aurait dit un souffle ; écoutez-moi, j'ai quelque chose à vous demander. C'est un service, promettez-moi de le remplir, c'est la dernière volonté d'un mourant.

— Ah ! fit Jackar. Vous allez mourir.

Et il attacha son regard sur le prisonnier. On eût dit qu'il prenait toutes ses précautions pour ne pas perdre le dernier tressaillement de sa victime.

— Oui, je vais mourir, dit encore le vieillard. Je voudrais, avant cette dernière heure, vous confier un secret pour mon malheureux fils. À propos, est-ce que ce damné Louis XIII est toujours sur le trône ?

— Qui ça ? le roi. Oui.

Un éclair de haine traversa rapidement les yeux du mourant. Il s'écria :

— Encore ce misérable !

Ces mots firent tressaillir Jackar. Dans cette phrase, prononcée avec un profond mépris, il ne comprit qu'une chose : On venait d'insulter le roi. Le roi !

C'est-à-dire celui qui était le chef sur toutes choses, le souverain de la ville, le maître absolu de la tour. Le roi ! Celui qui lui envoyait des prisonniers à lui, Jackar. (Le misérable croyait cela dans son ignorance) Il éprouva une telle émotion que toute sa face devint effrayante.

— Le roi ! un misérable ? s'écria-t-il enfin, comme si les paroles du mourant avaient mis tout ce temps pour arriver distinctement jusqu'à lui. Le roi, un misérable ?

Il regarda encore un moment le malheureux prisonnier, secoua sa formidable tête. On eût dit qu'il voulait déraciner le tourbillon de pensées qui semblait s'agiter sous son front ; puis enfin ce cri lugubre s'échappa de ses lèvres :

— Ah ! Ah !

Alors, il leva son bras tordu et son large poing retomba lourdement sur le crâne du vieillard.

Un bruit lugubre résonna dans le silence et le malheureux s'affaissa doucement, sans pousser une plainte, les lèvres frémissantes comme s'il priait ; et ses yeux, levés dans l'obscurité, car on ne distinguait pas le plafond du cachot, semblaient chercher Dieu.

Jackar, par un mouvement rapide, alluma une vieille lampe qui ne le quittait jamais et promena un rayon de lumière sur le corps étendu.

— Ah ! Ah ! fit-il, je lui ai brisé le crâne.

Il se baissa, mit la main sur la poitrine du vieillard, parut réfléchir un moment, puis il dit à demi-voix et en secouant la tête :

— Il est mort. Ah ! arrangeons le crâne. S'il prenait la fantaisie à ces messieurs de passer une visite…

Le crâne était ouvert, il se mit en devoir, qu'on nous passe l'expression, de le recoller. Quand cet horrible travail fut accompli, il retira les chaînes qui retenaient encore le cadavre à la muraille et murmura d'une voix sourde :

— J'ai eu tort. Il aurait pu traîner encore quelques jours. C'était mon meilleur.

Et le misérable se releva lentement, souffla sa lampe, et quitta le cachot. En refermant la porte, il eut encore cet aparté :

— C'est assommant ! encore une déclaration…

Il allait remonter l'étroit escalier, une idée subite l'arrêta.

— Tiens, fit-il, j'oubliais qu'il me reste encore un nouveau à visiter.

Il traversa un étroit couloir d'où s'exhalait une odeur fétide, s'arrêta devant une porte basse, enfoncée dans la muraille ; quand il l'eut ouverte, il s'arrêta un moment sur le seuil.

— Décidément, le vieux me fait perdre la tête, murmura-t-il d'une voix faible. Cependant regardons…

Il ralluma la lampe qu'il venait d'éteindre. La lumière projeta son rayonnement sur le prisonnier :

— Je me suis trompé, pensa Jackar.

Il avait cru voir le prisonnier traverser rapidement l'étroite largeur du cachot et venir se remettre où lui, Jackar, l'avait enchaîné.

Cependant, la lumière de la lampe éclairait en plein la figure du prisonnier. Le misérable qui, jusqu'à ce moment, n'avait fait que de regarder la grosse chaîne pendante le long de la muraille dont le bout venait se joindre au poignet du malheureux, releva enfin les yeux sur la figure de celui qu'il venait visiter. Puis, il poussa un cri :

— Je suis décidément fou.

Il passa la main sur ses yeux, fit quelques pas et mit la lampe presque sur la figure du prisonnier.

— Ah ! Ah ! fit-il encore.

Il regarda attentivement cette figure. Il vit des yeux noirs, des cheveux frisés, un large front, un regard profond sous une arcade sourcilière largement prononcée. Il entendit même une voix grave lui dire avec ironie :

— Dites donc, valet de bourreau, est-ce que vous avez l'intention de me brûler vif ?

Le misérable se recula de quelques pas, alla vers la porte qu'il avait repoussée sur lui, l'ouvrit à demi, éleva vi-

vement sa lampe à la hauteur d'un numéro écrit en lettre rouge.

— Ah ! C'est bien le numéro 5.

Il releva encore la lumière par deux fois, il se haussa sur la pointe du pied ; bien que cette porte fût peu élevée, il était encore plus petit qu'elle.

— Ah ça, c'est donc le diable ! s'écria-t-il après avoir collé ses yeux sur le numéro.

Puis, il ajouta en se retournant vers le prisonnier :

— Dites donc, l'homme, qu'est-ce que ça veut dire ? Comment vous nommez-vous ?

L'autre répondit :

— Guillaume Benoist.

— Quel âge avez-vous ?

Il reprit :

— On me donnerait trente ans, j'en ai vingt-quatre.

— Ah bah ! fit encore Jackar.

Puis il ajouta après un moment de silence :

— Et votre autre figure, qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Vous ne savez donc pas que je fais ce que je veux, dit le prisonnier ; on m'appelle le sorcier de la plaine.

Jackar le regarda avec un regard stupide.

Il poursuivit :

— Il y a plus de dix mois que je suis en prison, n'est-ce pas ? eh bien, ce soir, à cinq heures trente, je serai libre.

Et le misérable, qui le regardait toujours, vit passer comme un rayon de soleil dans ses yeux noirs. Si Jackar avait eu quelques connaissances psychologiques, il eût compris que quelque chose de ravissant éclairait l'âme du prisonnier.

En ce moment, le capitaine Georges, car c'était lui, pensait à Éveline, sans doute qu'il avait la conviction de posséder cette ivresse qu'on éprouve en songeant que l'on verra la femme aimée, c'est-à-dire le ciel ! car il murmura d'une voix tellement basse que Jackar ne l'entendit pas :

— Demain soir, à ***six heures***, je serai près d'elle.

Et le prisonnier ajouta en s'adressant à Jackar :

— À propos, quel jour est-ce aujourd'hui ?

Le misérable répondit machinalement :

— Dimanche.

— Ah ! tant mieux, je commencerai dans le bonheur. Dites donc, à propos, que me voulez-vous ?

— Vous apporter à manger.

Et machinalement encore, Jackar déposa aux pieds du prisonnier quelque chose qui pouvait passer pour une large assiette de fer.

— Ah ! C'est vrai ! j'oubliais mon repas en pensant à ***elle***, ajouta Georges à demi-voix.

Jackar lui, resta encore un moment pensif, étonné, indécis ; puis enfin il se frappa le front et s'écria en se dirigeant vers la porte qu'il ouvrit :

— Parbleu, je suis un fou, il s'était probablement teint la figure. Quelle bêtise !

Et il referma la porte.

II.

Deux passions.

À peine Jackar eut-il fait quelques pas dans le couloir, qu'il vit, à la lueur de la lampe qu'il n'avait pas éteinte, une forme noire s'avancer vers lui.

— Tiens, fit-il, c'est donc le jour aux surprises. Qu'est-ce que ça veut donc dire ?

Il s'avança, farouche.

— Qui êtes-vous ? Comment avez-vous fait pour entrer ?

— J'ai passé avec des soldats, ils ne m'ont pas vue. Du reste, j'ai une permission.

C'était une voix douce qui parlait. Il reconnut une voix féminine. Il avança plus près, il vit une femme vêtue de noir.

Il répéta d'un ton irrité :

— Que voulez-vous ? On n'entre pas ainsi. Tiens, mais je vous reconnais. Vous êtes la folle qui est venue un jour frapper à la porte.

Madame Cordo de Paro Crépée, que le lecteur a déjà reconnue, s'avança tout près du misérable, et dit :

— Je veux voir mon fils. Tenez, lisez ce papier.

— Je ne connais pas ça, dit froidement Jackar après avoir lu le billet que Jack Gosiome avait obtenu du seigneur de Mirache.

Cette réponse fit tressaillir la folle.

— Je veux voir mon fils, répéta-t-elle encore.

L'autre eut un éclat de rire lugubre à travers lequel il parlait et jurait tout à la fois.

— Décidément, la mère, est-ce que ça va recommencer ? d'abord je ne connais pas Mirache ; Mirache n'est rien ici, c'est pour se moquer de vous qu'il vous a donné ça. Laissez-moi, remontez souplement. Après tout, qu'est-ce que c'est que votre fils. C'est un jeune blond, n'est-ce pas ? ça peut avoir vingt-cinq ans à peu près, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle vivement, c'est cela.

— Ah ! Ah ! dit encore Jackar comme si une idée subite venait de traverser sa pensée. Je sais ce que vous voulez dire. Il est mort !

Ces paroles, prononcées durement, tombèrent comme une glace sur le cœur de la malheureuse. Elle ne poussa pas un cri, fit un bond plus rapide que la pensée, leva son bras amaigri. Une lame d'acier brilla dans les ténèbres, puis un cri

retentit lugubrement dans la profondeur de la grosse tour et le misérable s'affaissa lourdement sur le sol.

III.

Dernier cri de Jackar.

La lampe, qui formait une espèce de lanterne sourde, ne s'était pas éteinte en tombant, et sa lumière colorait d'un pâle rayon cette scène lugubre. La folle, tenant encore son poignard ensanglanté à la main, s'avança plus près du misérable.

— Il est mort, dit-elle.

— À moi ! s'écria-t-il, au secours ! Les prisonniers vont sortir ! Ah ! je suis assassiné !

Il fit encore un effort suprême pour se soulever, regarda la folle avec un regard terrible et poursuivit :

— Mais venez donc, je vous dis que les prisonniers vont s'en aller, la misérable m'a poignardé. Ah ! Ah ! je vais mourir. Mais non, ça ne se peut pas, je n'ai personne pour me remplacer. À moi ! je souffre ! Oh ! que je souffre !

Il posa sa main sur sa blessure, fit un dernier effort et parvint à se tenir debout. En ce moment, sa figure, bouleversée par la souffrance qu'il éprouvait, avait une telle expression de laideur que la folle, effrayée, se recula de quelques pas.

— Ô monstre, dit-elle.

— Oui, oui, ajouta Jackar d'une voix saccadée, j'ai encore la force de te tuer, maudite folle ! Ah ! tu veux délivrer mes prisonniers, mes prisonniers !

On eût dit que cette double exclamation venait de lui donner une nouvelle force ; il fit deux pas en avant. Quand il fut tout près de la malheureuse, qui le regardait sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, il secoua sa tête comme il l'avait déjà fait dans le cachot du vieux prisonnier, et dit en accompagnant ses paroles de ce rire lugubre qui lui était familier.

— Ah ! Ah ! tu viens me prendre mes prisonniers ! mais tu ne sais donc pas à quoi tu t'exposes. Tu viens de me frapper. Je ne suis pas mort et toi, tu vas mourir !

En prononçant ce mot, il avait levé son formidable poing sur la tête de la malheureuse. Sa colère était tellement à son paroxysme qu'elle paraissait lui donner la force de se soutenir. On eût dit ses pieds enracinés dans le sol.

— Va, meurs, misérable.

Mais, à cet instant, une main lui saisit le poignet et une voix lui dit :

— Je crois que j'arrive à temps.

— Vous ! s'écria Jackar. Mais vous êtes donc le diable ?

Le capitaine Georges, car c'était lui, repoussa brusquement Jackar qui alla rouler le long de la muraille en poussant un rugissement de rage.

— Arrière, misérable ! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Souviens-toi de mes paroles. Ne t'avais-je pas dit que je serais libre ?

Ce mot fit tressaillir Jackar.

— Libre !… s'écria-t-il avec un accent de voix impossible à décrire.

Georges s'empara de la lanterne, s'avança vers le misérable et lui dit froidement :

— Cette mort ne sera jamais assez terrible pour toi. Tu es un monstre indigne de pitié. Que Dieu te pardonne.

Jackar répétait :

— Libre ! Libre ! Ah ! vous êtes libre !

Alors, pour la première fois, peut-être, il éprouva un moment d'horrible souffrance. Une vision terrible lui passa devant les yeux. Il vit, comme dans un cauchemar, ses « prisonniers » à lui, Jackar ! sortir lentement, un à un de leur cachot et se diriger vers l'escalier de la tour. Et pendant qu'il voyait cela, il se tordait avec rage, hurlait, frappait la terre de son poing et se martelait le crâne le long de la muraille où il était étendu.

« Libre ! »

Ce mot lui tintait aux oreilles comme un glas funèbre. Il se demandait si cela était bien possible ; si une pareille monstruosité pouvait s'accomplir dans la tour, devant lui, sous ses yeux, et il souffrait cela, et le rire moqueur des malheureuses victimes résonnait lugubrement à son oreille.

— Ah ! Ah ! hurla-t-il à travers sa rage. Comme je paie cher le seul moment de joie que j'ai eu avec le vieux !

Ici, malgré l'horrible douleur qu'il éprouvait, il eut la force de passer la main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

— Oh ! fit-il avec joie. Je viens de rêver. Je suis seul.

Puis son regard interrogea le sombre couloir. Il vit trois portes ouvertes.

— 5, 7, 14. Damnation ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que je vais donc devenir ! Je me rappelle. Elle m'a sans doute volé (il cherchait à sa ceinture son trousseau de clefs que Georges venait de lui enlever). Ah ! l'on m'a volé mes clefs. À moi ! les soldats !

À peine venait-il de formuler ce mot qu'il aperçut trois hommes et une femme. Il reconnut Joseph et Jean Cordo, le capitaine Georges et la folle. Cette dernière soutenait le vieillard qui la regardait avec une figure resplendissante.

— À moi ! s'écria-t-il encore, frémissant, hagard, hideux.

Il entendit le capitaine Georges, celui qu'il avait enfermé sous le nom de Benoist, dire à Jean Cordo :

— Jean, dépêchons-nous, le misérable va être entendu. Profitons de ce moment. Je ne puis attendre plus longtemps.

— Viens, chère mère, répondit le jeune homme.

La folle, qui paraissait dans un de ses moments de lucidité, répondit d'une voix émue :

— Oui, oui, allons vite, j'ai peur.

Jackar, les yeux démesurément ouverts, les vit se diriger vers l'escalier. Au moment où Georges qui marchait le premier posait ses pieds sur la marche, le misérable eut encore

la force de se traîner le long de la muraille. Quand il fut près d'eux, il fit un effort suprême, rassembla toute sa force, se souleva en chancelant, étendit les bras comme si par ce mouvement il eût voulu les arrêter, et cria d'une voix tonnante :

— Brigands ! vous ne sortirez pas ! vous êtes prisonniers !

Cet effort parut l'épuiser ; il s'appuya le long de la muraille pour ne pas tomber.

— Vous êtes prisonniers ! répéta-t-il.

Le capitaine Georges répondit en éclatant de rire :

— Nous avons les clefs.

Et il agita le trousseau qui rendit un bruit strident.

Jackar fit un effort.

— Arrêtez-les ! cria-t-il avec tout ce qui lui restait de force dans la voix.

Au moment où les quatre personnages de cette scène disparaissaient au tournant du tortueux escalier, on le vit tourner sur lui-même, les yeux fixes, les membres frémissants ; ses mains pressaient convulsivement sa poitrine, à l'endroit de la blessure comme pour arrêter la dernière goutte de son sang ; puis il s'affaissa lourdement, comme une masse inerte en poussant ce dernier cri :

— Ah ! Ah ! qu'est-ce qu'on va penser de moi ?

Et l'on entendit comme un frémissement d'ailes semblable au bruit que ferait un oiseau enfermé entre quatre murailles.

On eût dit que c'était l'âme du misérable qui, tellement habituée aux ténèbres du cachot, cherchait un jour quelconque pour retourner à l'enfer d'où elle était sortie.

IV.

L'Enlèvement.

Ce soir-là, en dépit de la saison, il faisait un temps charmant ; le ciel chargé de nuages blancs semblable à des ailes d'ange était éclatant de beauté. Ces soirées-là sont rares en hiver, au Havre, comme dans tous les ports de mer.

Éveline qui, depuis la lecture du billet adressé de la prison, était devenue confiante et gaie, paraissait ce soir-là d'une humeur encore plus charmante. Aussi avait-elle profité d'un moment où son oncle, M. de Carvelle, était à causer, de la mort du cardinal de Richelieu, avec un gentilhomme de ses amis, pour venir dans la terrasse de l'hôtel respirer le parfum de quelques fleurs d'hiver qu'elle affectionnait particulièrement.

À peine était-elle descendue qu'un sourd grognement se fit entendre à quelques pas devant elle, et un gros chien noir sortant d'une niche s'avança jusqu'au bout de sa chaîne.

— Pauvre Mack, dit-elle en passant sa petite main blanche sur les poids de l'animal, tu me demandes un moment de liberté, n'est-ce pas ?

Le chien aboya joyeusement.

— Je le veux bien, Mack, dit-elle avec un sourire, mais à la condition que tu ne seras pas longtemps dehors.

Et elle dénoua la chaîne. Le chien se mit à lui lécher les mains comme pour la remercier, puis, une fois ce premier mouvement de joie passé, il fixa ses yeux intelligents sur elle avec une douce tristesse et agita vivement sa longue queue noire.

— Ah ! fit-elle tout-à-coup en devenant rêveuse, tu penses à *lui*, mon pauvre Mack.

Et elle tomba dans une profonde rêverie.Quand elle releva la tête, le chien n'était plus là. L'intelligent animal avait compris qu'une autre pensée agitait le cœur de sa maîtresse.

— Mon Dieu, soupira Éveline, que fait-il en ce moment ? Oh ! que je l'aime !

Elle s'arrêta. Quelqu'un marchait dans l'allée. Elle se retourna vivement et fit un mouvement pour s'éloigner.

— Pardon, mademoiselle, dit un homme de haute stature en s'avançant respectueusement, son chapeau à la main. N'est-ce pas vous mademoiselle Éveline de Carvelle ?

— Oui, monsieur, c'est moi, répondit-elle, hésitante.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, ajouta l'homme d'un ton mielleux, je viens de la part d'une personne qui m'a affirmé vous connaître beaucoup. Le capitaine…

L'inconnu s'arrêta un moment sur ce mot et la regarda attentivement, puis il reprit :

— Je viens de la part du capitaine Georges.

En prononçant ce nom, il avait fait quelques pas à reculons comme s'il craignait d'être trop près d'elle.

— Connaissez-vous ce jeune homme ?

Elle se rapprocha. Lui, fit encore quelques pas en arrière. Elle dit :

— Si je le connais !

Puis elle posa la main sur son cœur qu'on entendait battre et ajouta vivement :

— Oui, je le connais. Qu'avez-vous à me dire ?

Il se reculait toujours à mesure qu'elle approchait de lui. Quand il fut tout contre la porte de la rue, il se pencha vers elle et fit l'action de lui causer à voix basse. Elle attendait avec impatience. Tout-à-coup, d'un mouvement rapide comme l'éclair, il posa un bandeau sur sa bouche, passa son bras sous sa taille flexible qui se ploya comme un jeune roseau sous le vent, et l'enleva comme s'il eût fait d'une plume.

Elle, éperdue, tremblante, fit un violent effort pour se dégager des bras du misérable, et, dans ce moment de détresse où l'être faible implore par un cri suprême, l'enfant par ce mot : « ma mère ! », elle, tressaillante, jeta un suprême appel au silence. Deux ans plus tôt, elle se fut écriée : « mon père ! ». Avec son amour au cœur, elle cria :

— Georges !

— Diable ! fit Pierre Lebœuf que le lecteur a déjà reconnu, je crois que le seigneur de Mirache aura fort affaire.

Il la déposa dans une large voiture qui stationnait devant la porte et dit :

— Là-bas ! vite.

La voiture brûla le pavé.

Livre IV

Suprême Bonheur et Désespoir immense.

I.

Ange et Démon.

Quelques instants après, Pierre Lebœuf, tenant Éveline de Carvelle dans ses bras, franchissait le seuil de l'hôtel de Mirache. Le comte, ce soir-là, avait congédié toute la valetaille de l'hôtel à l'exception de Jack Gosiome sur lequel il croyait pouvoir compter. En entendant le roulement de la voiture, le misérable, qui se tenait contre la vitre d'une fenêtre du premier étage, le regard fixé sur la rue, descendit précipitamment l'escalier, tenant un flambeau à la main.

— Prenez garde de lui faire du mal, dit-il vivement à Pierre Lebœuf.

— Soyez sans crainte, monseigneur, répondit le misérable avec un rire épais.

Quand il fut au haut de l'escalier du premier, Noël de Mirache le conduisit dans une petite pièce donnant sur la cour.

— Déposez-la sur ce canapé, dit-il, frémissant.

Pierre Lebœuf obéit et dit en considérant la jeune fille, qui paraissait évanouie, avec un regard profondément connaisseur :

— Eh ! Eh ! une belle enfant. Vous allez être heureux, monseigneur.

Il jeta un regard railleur, dont l'expression échappa au comte de Chéret, puis il ajouta :

— Voilà. L'affaire est faite. À vous…

— C'est vrai, il te faut de l'argent, soupira le seigneur de Mirache.

Le pêcheur lui dit à demi-voix :

— Elle est si belle.

— Tiens, prends cette bourse, c'est le complément de la somme. Va-t'en…

— Ah ! merci, maintenant vous ne me reverrez plus jamais, monseigneur. Je quitte la France.

Les deux misérables se séparèrent, l'un souriant de ce sourire hideux qu'on rencontre au bagne : l'autre, le gentilhomme, avec un regard de damné.

Quand la porte fut refermée sur Pierre Lebœuf, Noël de Mirache éprouva un frissonnement de joie ; il se retourna vivement vers le canapé sur lequel était étendue Éveline toujours inanimée.

— Ah ! murmura-t-il en faisant un effort suprême pour contenir son émotion ; elle est à moi, là, étendue ! Plus rien ne nous sépare !

Et il la regarda encore avec un regard qui l'eût fait frémir si elle l'eût aperçu. Puis enfin, comme vaincu par l'émotion qui agitait étrangement toute sa physionomie, il se laissa tomber à genoux, prit sa main droite, qui pendait en dehors du canapé, la serra dans les siennes et murmura d'une voix tremblante :

— Je l'aime ! oh ! que je t'aime !

En ce moment, la figure du comte était hideuse à voir. Le propre de l'amour est de donner une expression resplendissante à la physionomie de l'homme qui s'agenouille aux pieds d'une femme aimée, chez un misérable, tel que Noël de Mirache, elle se traduit d'une manière contraire. La passion qui déchirait son âme, en ce moment, en avait tellement agité le fond qu'on voyait s'agiter à la surface, c'est-à-dire sur son visage mouillé de sueur, les vices du démon. Il répéta encore par trois fois :

— Je t'aime ! je t'aime ! Je t'aime !

Sa bouche osa se poser sur sa main blanche ; son regard lascif s'arrêta rêveur sur le cou de la belle jeune fille. Il eut encore un frissonnement.

— Oh ! dit-il, la posséder !

Il s'arrêta. Elle venait d'ouvrir les yeux et le regardait avec étonnement.

— Où suis-je ? demanda-t-elle en passant la main sur son front comme pour recueillir sa pensée.

Il répondit :

— Éveline, chère enfant, vous ne me reconnaissez donc pas ?

— Ah ! dit-elle en se relevant vivement et en retirant brusquement sa main qu'il pressait sur ses lèvres ; encore vous !

Elle promena un regard inquiet autour d'elle, l'arrêta sur le misérable et reprit :

— Où suis-je ? Où est mon père ? Que faites-vous donc ? vous êtes à genoux !

— Je vous contemple, dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

L'accent du misérable la fit tressaillir. Alors, elle se souvint de la scène qui venait de se passer entre elle et Pierre Lebœuf ; d'un bond, elle se releva, écarta les mains du misérable qui, étendues vers elle, essayaient de la retenir.

Quand elle fut dans le milieu de l'appartement, et à quelques pas du seigneur de Mirache qui s'était relevé, elle s'écria en fixant sur lui un regard écrasant de mépris :

— Misérable ! Que voulez-vous donc faire de moi ?

— Vous aimer ! Donnez-moi votre amour et vous serez riche et puissante.

En prononçant ces mots, il avait fait quelques pas vers elle ; son regard reluisait d'un feu étrange.

— Je vous aime ! je vous aime ! répéta-t-il encore.

Et il s'avançait toujours.

— Ô mon père ! fit-elle.

La figure du misérable complètement défigurée par la passion lui fit une impression de froid. Quand il fut tout près

d'elle, il voulut lui prendre la main ; elle le repoussa brusquement.

— Misérable ! vous me faites honte, dit-elle.

— Éveline, pardonnez-moi, je vous aime tant. Par pitié, un peu d'amour. Un baiser et je vous fais riche et puissante. Un baiser !

Elle cacha sa belle figure dans ses mains pour ne pas voir la hideuse expression qui se reflétait sur la physionomie du gentilhomme.

Il répéta encore :

— Je vous en prie, une caresse.

Ce mot résonna lugubrement à son oreille. Elle, tremblante, inquiète, adossée à la muraille, détournait la tête ou cachait sa figure dans le creux de ses mains pour ne pas le voir ; lui, frissonnant, la considérait avec un regard dans lequel on voyait briller tous les vices de son âme.

Ici, il y eut un long silence pendant lequel on entendait battre le cœur du misérable. Puis, enfin, il parut prendre une résolution subite, fit encore un pas vers elle et s'écria d'une voix passionnée :

— Il me faut ton amour ! tu es trop belle !

Le ton, l'accent, l'expression de son regard, la firent tressaillir, elle comprit vaguement que la passion du misérable était arrivée à son paroxysme. Elle promena encore un regard interrogateur autour d'elle.

Le gentilhomme devina ce regard, car il ajouta :

— Il n'y a pas d'armes ici. Rien ne peut te sauver. Éveline, tu vas m'appartenir.

Et il étendit les bras.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes un misérable !

Il lui prit les bras, son souffle brûlant effleura son front.

Tous les membres d'Éveline tressaillirent violemment ; elle vit ses yeux, ses lèvres, son front, devant elle, contre sa figure.

À cette minute suprême, où Dieu même semblait l'avoir abandonnée, elle fit un effort, ramassa pour ainsi dire toute la force qui lui restait et cria d'une voix déchirante :

— Georges ! Georges ! à moi !

— Ah ! Ah ! dit le misérable, vous lui êtes donc resté fidèle. Mais ne vous cassez pas ainsi la poitrine. Il ne viendra pas. Personne ne peut vous entendre.

Le gentilhomme venait à peine de prononcer ce mot que les boiseries de la porte volèrent en éclat et un homme s'élança dans la chambre.

II.

Lui.

— Damnation ! s'écria Noël de Mirache en se retournant brusquement ; qui ose ...

Il s'arrêta court, la fin de la phrase expira dans sa gorge, une profonde stupéfaction se peignit sur sa physionomie.

Sur le seuil de la porte brisée, se dessina la sombre silhouette de Guillaume Benoist.

— Toi, ici ! dit le gentilhomme d'une voix sourde.

— Oui, monseigneur, dit le sorcier de la plaine, vous ne m'attendiez pas ce soir, n'est-ce pas ?

Sa figure eut une expression menaçante qui fit tressaillir le comte de Chéret. Éveline, elle, s'était agenouillée et priait Dieu. Un silence solennel régna quelques instants entre les trois personnages de cette scène. Ce fut Noël de Mirache qui l'interrompit.

— Que viens-tu faire ici, misérable ?

Guillaume Benoist s'avança lentement, les mains croisées sur sa poitrine ; quand il fut tout près du gentilhomme, il le regarda avec un calme étrange et dit en accentuant lentement :

— Je viens me venger !

— Toi ? fit le comte, avec un geste de mépris.

Et il fit le mouvement de tirer sur le cordon d'une sonnette.

— Vous savez bien que nous sommes seuls, monseigneur.

L'autre réprima un mouvement de rage.

Guillaume Benoist poursuivit d'un ton ironique :

— Vous n'aviez gardé ici que Jack Gosiome… À l'heure où je vous parle, votre fidèle serviteur implore le pardon de son ancien maître, le chevalier Joseph Cordo de Paro Crépée qu'il avait livré à la justice, sous la fausse accusation de conspirateur, pour vous laisser le crédit que l'honnête vieillard jouissait auprès de Son Excellence le cardinal. Comment avez-vous donc fait pour parvenir à séduire Jack Gosiome ? Vous êtes adroit, monseigneur !

— Mais qui es-tu donc ? dit le comte, qui parut ne pas avoir entendu cette dernière raillerie.

— Qui je suis ?

En prononçant cette exclamation, la voix du sorcier avait subitement changé, son regard eut un éclair de joie qui fit frissonner le gentilhomme.

— Qui je suis ? répéta-t-il encore.

Mais, cette fois, ses yeux s'abaissèrent sur la jeune fille, qui le regardait, et, au frémissement de ses lèvres, il crut comprendre qu'elle prononçait le nom du capitaine Georges. Alors, et comme s'il jugeait que cette pénible scène avait déjà trop duré, il fit encore un pas vers le comte, mit la tête dans le demi-jour que projetait la fenêtre, et dit en appuyant lentement sur chaque mot :

— Regarde-moi, comte de Chéret ! Bien. Maintenant, me reconnais-tu ?

— Guillaume Benoist, dit le gentilhomme d'un ton hautain, misérable ! Es-tu donc fou de me parler ainsi ?

Il eut un éclat de rire.

— Je ne suis point Guillaume Benoist. Regarde plus loin.

En prononçant ce dernier mot, il avait frotté sa main droite sur sa figure et répétait :

— Regarde mieux, Noël de Mirache. On peut se déguiser la figure, à l'aide des produits de la science.

Une double exclamation répondit à ces paroles ; l'une avait une intonation de joie impossible à décrire. C'était le cri de l'amante qui retrouve son fiancé : cri suprême, charmant, qui laisse un frémissement dans l'âme. L'autre, celle du gentilhomme, avait un accent de rage. Et ce nom résonna étrangement dans le silence de l'appartement :

— Le capitaine Georges !

— Georges ! Georges ! répétait Éveline en se plaçant aux côtés du jeune homme, est-ce bien vous ?

Et elle souriait d'amour, et son cœur bondissait sous la gaze de son corsage, sa figure rayonnait. Lui, la regardait avec tendresse. En ce moment suprême où il la retrouvait, nous pourrions dire à la porte de l'enfer, il la saisit pour ainsi dire toute entière du regard.

Ses yeux, son front, ses cheveux, ses lèvres, sa voix, tout cela lui sembla encore plus charmant. Elle lui parut plus belle, plus douce, plus aimante. Il se figura que son âme, à elle, était devenue plus transparente, que ses yeux avaient plus d'éclat, que tout en elle avait grandi, s'était formé, et composait cet être charmant qu'il avait vu enfant, qui lui apparaissait jeune fille, qu'il avait rêvé rayon et qui se montrait lumière ! Et, tandis que ce tourbillon de pensées flottait dans son cerveau, lui, oubliait tout, son passé, sa souffrance, la hideuse scène du cachot et Noël de Mirache lui-même.

Éveline l'entendit murmurer à demi-voix :

— Quel amour, mon Dieu !

La voix du comte l'arracha brusquement de son rêve :

— Enfin, que voulez-vous ? Si vous n'êtes pas le misérable sorcier, vous êtes de la famille d'un bandit.

Il répondit, et sa figure avait subitement changé :

— Oui, je suis le neveu d'un bandit. Je m'appelle Georges Lecomte. Aignan Lecomte, le malheureux qui a tenu Le Havre en respect devant les formidables canons de la grosse tour, était mon oncle. On l'a tué. Son corps a été pendu au sommet de la tour. Justice est faite. Mais, vous, le gentilhomme puissant, le grand seigneur, l'homme que Dieu avait créé pour être vertueux et qui êtes devenu bandit, que méritez-vous ?

Ici encore, il se fit un moment de silence. Puis, Georges retira deux pistolets de sa poche et ajouta :

— Vous méritez la mort !

Le comte tressaillit violemment. Une pâleur mortelle se répandit sur sa figure. Il balbutia :

— Qu'allez-vous donc me faire ? Vous voulez m'assassiner ?

— Georges, dit Éveline, qu'allez-vous faire, grand Dieu ?

Un triste sourire passa rapidement sur les lèvres de Georges, il la regarda pendant un moment avec amour et répondit d'un ton de voix qui dénotait une froide résolution :

— Je vais jouer ma vie contre la sienne.

Puis il ajouta en présentant les pistolets :

— L'un est armé. Choisissez.

— Ah ! dit le comte en chancelant, je ne veux pas mourir.

— Choisissez, répéta-t-il.

Noël de Mirache obéit machinalement, sans paraître avoir connaissance de ce qu'il faisait.

En ce moment, on entendit un pas précipité dans l'escalier.

Puis, M. de Carvelle apparut sur le seuil de la porte en poussant un cri de joie.

— Éveline ! mon enfant ! que se passe-t-il donc ?

— Ah ! mon père, dit-elle en se précipitant au cou du vieillard, ayez pitié de moi. Il veut se battre, après m'avoir sauvé l'honneur.

Cependant, le comte avait pris l'un des deux pistolets.

— Arrêtez, dit le vieillard, c'est à moi…

Georges Lecomte l'interrompit :

— Cet homme aime Éveline, il l'a insultée. Il me faut sa vie.

Le regard de Georges Lecomte avait une telle expression de fermeté que le vieillard comprit qu'il était inutile d'insister. Il prit la main du jeune homme, la serra avec force et dit d'un ton profondément grave :

— Faites, mon fils, elle est votre fiancée.

Sa figure devint resplendissante. Il la regarda ému, frissonnant, mais d'ivresse, car il voyait des larmes sur sa paupière derrière laquelle il sentait son âme, et à travers son émotion, elle l'entendit murmurer d'une voix qui lui glaça l'âme :

— Si je meurs, Dieu aura pitié d'elle et je laisserai des heureux après moi : Joseph, sa femme aimée, la douce créature qui m'a élevé ; Jean et sa fiancée.

Alors, il se pencha vers l'épaule d'Éveline ; leurs cheveux se mêlèrent ; sa tête était si près de la sienne qu'il sentait son souffle sur son visage ; il la regarda encore avec cette expression qu'on rencontre dans le regard d'un mourant, et dit d'une voix si basse qu'elle l'entendit à peine :

— M'aimes-tu ?

Elle posa vivement ses lèvres sur sa bouche comme pour passer son âme dans la sienne, et murmura :

— Je t'aime, si tu meurs, je mourrai !

Il fit signe au vieillard de l'entraîner, se retourna brusquement vers le comte qui regardait cette scène avec un regard stupide et s'écria :

— À vous, maintenant !

Une double détonation ébranla le plafond de l'appartement et Noël de Mirache tomba lourdement sur le parquet.

Elle, qui s'était agenouillée sur le seuil de la porte, poussa un cri suprême et s'élança vers Georges, tandis que le vieillard murmurait en posant la main sur le cœur du comte :

— Il est mort !

Puis, il se releva et dit en s'adressant au jeune homme :

— Dans un mois, vous épouserez Éveline.

Il la regarda et son âme passa dans ses yeux. Puis son regard se reporta sur le cadavre, une larme mouilla sa paupière.

Elle pensa qu'il souffrait et pour effacer sa tristesse, elle lui dit, et sa voix avait une telle expression de tendresse qu'il crut voir le Ciel :

— Ô mon Georges ! que je te rendrai heureux !

FIN.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : GérardH, PatriceC, AlainC, Coolmicro

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.